

# Littérature ouïghoure

Poésie et prose

édité par  
Vanessa Frangville et Mukaddas Mijit

JENAYU



# LITTÉRATURE OUIÏGHOURE

Poésie et Prose

Jentayu

Ouvrage réalisé en partenariat avec :



Avec le soutien de :





---

Éditions Jentayu | *nouvelles (voix) d'Asie*  
site [www.editions-jentayu.fr](http://www.editions-jentayu.fr) | email [info@editions-jentayu.fr](mailto:info@editions-jentayu.fr)

## LITTÉRATURE OÛÏGHOURE — POÉSIE ET PROSE

DIRECTEUR DE PUBLICATION	Jérôme Bouchaud
ÉDITRICES	Vanessa Frangville et Mukaddas Mijit
TRADUCTEURS	Dil Aini, Jérémie Cantaloube, Vanessa Frangville, H.B., Coraline Jortay, Dilnur Kahar, Léo Maillet, Mukaddas Mijit, Dilnur Reyhan et Lou Roquet
INTRODUCTIONS	Muyesser Abdulehed, Darren Byler et Alexandre Papas
DISTRIBUTION	Le Centenaire Diffusion
SITE INTERNET	Éditions Jentayu et Stampede Design.

---

ISBN 979-10-96165-22-3

Ce projet a bénéficié du soutien du Fonds national de la recherche scientifique de la Belgique (FNRS) dans le cadre du projet «TEM-OUIGEXIL: Témoigner de l'expérience traumatique: productions culturelles ouïghoures en exil», dirigé par Vanessa Frangville (Université libre de Bruxelles/EASt). Les Éditions Jentayu lui en expriment toute leur reconnaissance.

Les Éditions Jentayu tiennent aussi à remercier le Centre national du livre et la Région Auvergne-Rhône-Alpes, pour leur soutien continu et sans qui ce recueil n'aurait pu voir le jour.

© Tous droits d'auteur réservés, 2022.

Pour les œuvres dites orphelines telles que définies selon l'article L113-10 du code de la propriété intellectuelle, un contrat d'édition et une rémunération identiques à ceux accordés aux autres auteurs publiés seront garantis à tout auteur ou ayant droit se signalant auprès de l'éditeur une fois l'anthologie publiée, et ce quel que soit le délai écoulé.

Crédit images:

- p. 20, 26, 36, 40, 50, 58, 68, 226, 235, 237 © Ablikim Emet
  - p. 80, 96 © Kashgar Galaxy
  - p. 128, 146 © Luna An
  - p. 198, 207, 210 © Orda
  - p. 216 © Marwayit Hapiz.
-

---

# TABLE DES MATIÈRES

- 5 **PRÉFACE**  
*Vanessa Frangville &  
Mukaddas Mijit*
- 11 **POÉSIE OUÏGHOURE  
CONTEMPORAINE**  
*Introduction de Muyesser  
Abdulehed*
- 21 **POÈMES**  
*Ghojimuhemmed Muhemmed  
Adil Tuniyaz  
Chimengül Awut  
Abduqadir Jüme Tunyuquq  
Tahir Hamut Izgil  
Merdan Ehetéli  
Hendan  
Perhat Tursun  
Lutpulla Mutellip  
Osmanjan Sawut*
- 69 **PROSE OUÏGHOURE  
CONTEMPORAINE**  
*Introduction de Darren Byler*
- 81 **PAS DE VACHE  
DANS LA VILLE**  
*Helide Isra'il*
- 97 **LA PELLE DE PLATON**  
*Perhat Tursun*
- 113 **LA POLÉMIQUE DE  
LA MOUSTACHE**  
*Memtimin Hoshur*
- 129 **SÉPARÉS À JAMAIS**  
*Gülnisa Erdal*
- 147 **FUIR**  
*Gül.Ay*
- 185 **TRADITION ORALE  
OUÏGHOURE**  
*Introduction d'Alexandre Papas*
- 194 **TEXTES ISSUS DE LA  
TRADITION ORALE**  
*Comptines  
Conte  
Berceuses  
Poèmes soufis*
-

---

## LES ARTISTES

**Ablikim Emet** est un éminent photographe et calligraphe ouïghour. Il a grandi à Khoshut, une petite ville au Nord-Est du Xinjiang. Si la beauté et la diversité de sa patrie l'ont d'abord motivé à devenir photographe, son amour pour la culture et la langue ouïghoures l'ont incité à se faire calligraphe. Plusieurs de ses œuvres ont remporté des prix prestigieux lors d'expositions régionales et internationales au Xinjiang, à Pékin et à Shanghai. Ablikim Emet a quitté son pays natal en 2017 et vit maintenant avec sa famille aux États-Unis. Son site Internet : [ablikimemet.com](http://ablikimemet.com).

**Luna An** est une artiste d'origine chinoise depuis longtemps installée en France et passionnée par l'illustration de textes littéraires.

**Kashgar Galaxy** est née au cœur du désert du Taklamakan. Elle est toujours inspirée par le choc culturel que lui procure la vie en Europe. Si loin de sa terre natale, elle éprouve des sentiments contrastés à la lecture de ces chefs-d'œuvre de grands écrivains ouïghours : une grande fierté, accompagnée de questionnements, de confusion et d'une soif d'en lire plus encore.

**Marwayit Hapiz** est une peintre ouïghoure aujourd'hui installée en Allemagne. Née au sein d'une famille d'artistes dans la région de Qomul (Hami en chinois), elle a très tôt fait preuve d'un talent pour la peinture et a été admise à l'École des arts du Xinjiang en 1976, où elle s'est spécialisée dans la peinture à l'huile. Devenue artiste professionnelle et enseignante à l'Institut des arts du Xinjiang, elle a choisi de partir en Allemagne en 1996 afin de s'ouvrir à de nouveaux horizons. Depuis, elle a tenu de nombreuses expositions en Europe et en Amérique du Nord. Ses peintures sont prisées des collectionneurs privés et son travail a été présenté dans de nombreux grands médias. Elle est membre de l'Association professionnelle des artistes visuels et de l'Association des artistes de Munich.

**Orda** est un peintre, artiste numérique et enseignant australien. Il a étudié au sein de deux écoles prestigieuses : la Julian Ashton Art School à Sydney (Australie) et l'Académie des arts classiques de Florence (Italie). Son travail a été exposé en Europe, en Australie et aux États-Unis. Depuis son retour à Sydney en 2018, il travaille à dépeindre son imagination pour divers clients et publications. Il a développé une méthode d'enseignement qui combine formation aux fondamentaux de l'art et créativité individuelle.

### En couverture :

*Bazar*, de Marwayit Hapiz (2012). Huile sur toile, 40 x 40 cm.

---

## **PRÉFACE**

de Vanessa Frangville et Mukaddas Mijit

### **Les Ouïghours, au croisement des cultures**

Les Ouïghours sont un peuple turcophone d'Asie centrale. Ils appartiennent, sur les plans historique, culturel, linguistique et religieux, à la famille des peuples turcs, au même titre que les Kirghizs, les Kazakhs et les Ouzbeks. L'alphabet contemporain qu'utilisent les Ouïghours est une adaptation de l'alphabet arabe persanisé, dont l'usage est aujourd'hui hautement surveillé en Chine. Ils sont en majorité musulmans, plus précisément sunnites hanafites.

L'histoire culturelle de cette région est forgée d'échanges entre les populations de l'ouest à l'est, du nord au sud, au croisement de grands mouvements religieux et spirituels ou encore intellectuels et commerciaux. Les Ouïghours ont succinctement pratiqué toutes les grandes religions du monde, en passant par le chamanisme, le zoroastrisme, le bouddhisme, le manichéisme et l'islam soufi. Marchands historiques des fameuses anciennes routes commerciales reliant l'Asie à l'Europe, les Ouïghours ont ainsi développé une relation étroite avec le monde. Ils ont maintenu un échange non seulement à travers leur commerce, mais aussi à travers leur poésie, leur musique, leur littérature et leur pratique spirituelle. Il existe en effet une forte tradition de littérature à la fois orale et écrite chez les Ouïghours qui remonte à son histoire préislamique. Les mythes, les contes et les épopées ont toujours accompagné

la vie culturelle et spirituelle ouïghoure<sup>1</sup>. Cependant, l'âge d'or de la littérature ouïghoure a sans doute atteint son pic après l'islamisation de cette région entre les Xe et XI<sup>e</sup> siècles, à travers les pratiques de la poésie spirituelle<sup>2</sup>. Ces héritages culturels transmis de génération en génération constituent un grand corpus de production immatérielle ouïghoure.

La terre natale des Ouïghours se trouve au Nord-Ouest du territoire chinois et est connue en Chine sous le nom de Xinjiang, ou « nouvelle frontière », depuis son annexion administrative par la dynastie Qing à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'en 1955 que la région a été officiellement déclarée partie intégrante de la République populaire de Chine, sous le nom de « région autonome ouïghoure du Xinjiang »<sup>3</sup>. Ce territoire immense et géopolitiquement important, ne serait-ce que pour ses frontières avec huit pays<sup>4</sup> et ses multiples ressources naturelles, connaît depuis une occupation chinoise contestée. La plupart des Ouïghours de la diaspora préfèrent ainsi les termes de Turkestan oriental ou encore Ouïghouristan pour désigner cette région, en référence à son histoire et notamment à ses deux brèves indépendances entre 1933-1934 puis 1944-1949. Souvent employée en poésie, aussi bien dans la région comme en exil, la notion complexe de « veten » (en ouïghour : « la terre natale ») est aussi couramment utilisée comme un sujet central des productions littéraires contemporaines.

Depuis l'occupation, le gouvernement chinois exerce une politique répressive, avec des épisodes plus ou moins sévères, envers la population turcophone de cette région. Exploitant avec grand appétit ses ressources naturelles, le gouvernement central n'a jamais voulu instaurer de traitement égalitaire entre la population majoritaire Han et les autres peuples décrits comme « minorités ethniques ». Depuis 2017, la politique répressive en région ouïghoure a connu un durcissement

---

1 Mukaddas Mijit, « Meddah, ashîq et dastanchi, les pratiques controversées de la culture ouïghoure », *L'ashîq et le troubadour : perspectives transversales sur l'art de la poésie musicales*, sous la direction de Nikol Dziub, Greta Komur-Thillo et Pierre Thillo ; avec un avant-propos de Jacques Legrand, ÉPURE – Éditions et Presses universitaires de Reims, 2017, p.149-158.

2 Alexandre Papas, *Mystiques et vagabonds en islam : portraits de trois soufis qalandar*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Patrimoines – Visages de l'islam », 2010.

3 Rian Thum, *The Sacred Routes of Uyghur History*, Harvard University Press, 2014 ; David Brophy, *Uyghur Nation : Reform and Revolution in the Russia-China Border*, Harvard University Press, 2016.

4 Mongolie, Russie, Kazakhstan, Kirghizistan, Tadjikistan, Afghanistan, Pakistan et Inde.

sans précédent, avec plus d'un million d'individus, majoritairement ouïghours, arbitrairement détenus dans des prisons ou des camps de rééducation, construits sous l'égide du gouvernement central. La langue et la littérature ouïghoures dans le pays ont souffert d'un arrêt forcé – et historique – de toute forme d'expression.

### **Une littérature dynamique aux multiples facettes**

Si la littérature tient une place essentielle chez les Ouïghours, elle est largement méconnue car rarement traduite, en dépit de sa richesse et de son dynamisme. Il existe bien quelques traductions de poésie et de prose, notamment grâce aux efforts de jeunes chercheurs talentueux comme Joshua Freeman ou Darren Byler dans le monde anglophone, ou Dilmur Reyhan et Mukaddas Mijit en France ; mais ces traductions sont relativement éparées et restent souvent non publiées. Alors que, depuis 2018, les grandes figures littéraires ouïghoures contemporaines sont portées disparues, enlevées et détenues, souvent condamnées à de lourdes peines, il nous a semblé aussi indispensable qu'urgent de publier ce recueil qui offre un aperçu de la diversité, de la vitalité et de la beauté d'une littérature dont les voix méritent plus que jamais notre attention.

La gravité et l'étendue de la répression par-delà les frontières de la Chine sont telles que la majorité des auteurs, traducteurs et illustrateurs de ce recueil ont choisi d'utiliser des pseudonymes. Afin de préserver leurs familles restées au pays du harcèlement policier, voire de représailles par l'enfermement ou la privation, la majorité des Ouïghours de la diaspora – et des non-Ouïghours qui souhaitent pouvoir un jour retourner en Chine – privilégient l'anonymat. Car même écrire de la poésie ou traduire des berceuses peut être perçu comme une forme d'opposition aux politiques étatiques d'assimilation en cours des Ouïghours – et de fait, par contingence, la traduction et la publication de littérature ouïghoure émergent sinon comme des lieux de résistance, au minimum comme des réponses au silence imposé et à l'effacement programmé d'un peuple.

Dans l'enthousiasme qui était le nôtre de faire connaître la production littéraire ouïghoure, nous avons souhaité en explorer de multiples

facettes. En termes de formes, la poésie, le roman et la nouvelle ont tout naturellement trouvé leur place, mais il nous a semblé indispensable d'ouvrir notre corpus à la tradition orale, faisant ainsi une large place aux comptines, berceuses ou contes épiques classiques, qui constituent des formes d'expression littéraire majeures aux quatre coins de la région ouïghoure. Il ne nous était cependant pas possible d'inclure toutes les formes littéraires existantes, et il restera, dans l'avenir, à se pencher notamment sur le théâtre ou l'opéra, dont les débuts se situent dans les années 1930 et 1940 et dont le déclin actuel, au profit de performances musicales mises en avant par les autorités comme éléments culturels « acceptables », doit nous interpeller<sup>5</sup>.

Sur le plan linguistique, cette diversité est aussi significative de l'histoire et de l'actualité de la région. La plupart des textes ont ainsi été traduits de la langue ouïghoure ; néanmoins, certains ont été rédigés en mandarin, ou même directement en français. En effet, les jeunes générations ouïghoures ont en grande partie été formées à la langue chinoise comme langue principale d'éducation et d'expression de soi. A ainsi émergé, au cours des dernières années, une discrète littérature ouïghoure en mandarin<sup>6</sup>, moins connue car moins développée que, par exemple, la littérature tibétaine d'expression chinoise<sup>7</sup>. Parmi les auteurs de la diaspora éduqués dans le système chinois, seul le mandarin est disponible et permet une expression fluide de soi. Rares sont les auteurs qui font le choix d'écrire dans une troisième langue, comme le français, s'émancipant ainsi des contraintes d'une langue vécue comme étrangère, voire coloniale (le mandarin), et d'une langue maternelle mal maîtrisée (le ouïghour). La nouvelle « Fuir » dans ce recueil est, à notre connaissance, la première et seule nouvelle publiée rédigée en français par une auteure ouïghoure.

---

5 Mukaddas Mijit et Salime Kamal, « Le théâtre ouïgour, hier et aujourd'hui », in E. Feuillebois-Pierunek (éd.), *Théâtres d'Asie et d'Orient. Traditions, rencontres, métissages*, 2012, p. 321-326.

6 Voir par exemple les articles sur l'auteur ouïghour Alat Asem de Brigitte Duzan (<http://www.chinese-shortstories.com>) et de Bruce Humes (<https://bruce-humes.com>, inclut des extraits traduits vers l'anglais).

7 Sur les auteurs tibétains d'expression chinoise, voir notamment la page consacrée à cinq auteurs de Brigitte Duzan : <http://www.chinese-shortstories.com>. Parmi les auteurs sinophones du Tibet les plus connus, on trouve par exemple les traductions françaises des œuvres de Tsering Woenser, Pema Tseden et Alai. Voir également les travaux de Patricia Schiaffini-Vedani ou de Lara Maconi.

## Poésie, nouvelles et tradition orale

Le recueil s'ouvre sur une sélection de poèmes produits en territoire ouïghour comme dans la diaspora. Nous avons voulu présenter un large panel stylistique de la poésie contemporaine. Pour citer quelques-uns d'entre eux : les poèmes de Perhat Tursun sont riches en métaphores abstraites, son style avant-gardiste s'apparente à la fois à la poésie classique, mais aussi à la renaissance poétique après les années 1980. Nous avons également fait une petite sélection des œuvres d'Adil Tuniyaz, témoignant de ses ressentis et émotions, tiraillé lors de ses voyages dans des pays lointains. Plusieurs poèmes de Tahir Hamut Izgil ont aussi été traduits pour la première fois en français, représentant la vitalité de la poésie ouïghoure en exil. Enfin, plusieurs poétesses figurent dans ces pages. Nous avons ainsi donné une place à la force de la poésie des femmes ouïghoures du pays et de la diaspora avec les œuvres lyriques et mélancoliques de Chimengül Awut et celles de Hendan, plus directes et poignantes.

Ce recueil se poursuit avec les traductions de quatre nouvelles, dont l'une inédite, et d'un extrait de roman. Cette sélection permet de présenter trois auteurs contemporains bien établis de deux générations différentes, victimes de la répression politique en cours dans la région et dont les voix sont actuellement inaudibles. Les satires sociales qu'ils nous livrent avec grand humour soulignent la vivacité et l'agilité linguistique de ces intellectuels. L'autre nouvelle, rédigée directement en français pendant l'exil, est le récit fort et édifiant d'une auteure qui trouve dans la littérature le courage de dépasser les peurs, les angoisses et les colères qui la tiennent éveillée la nuit. Le choix d'un extrait de roman, ou plus exactement d'un chapitre, est peu banal et peut laisser les lecteurs quelque peu frustrés – de n'en savoir plus sur l'avant et sur l'après –, mais nous a semblé pertinent car participant d'un phénomène similaire au cas précédent : l'écriture comme instrument de survie, pour raconter l'inénarrable et témoigner de l'impensable.

La dernière partie est le fruit de recherches menées entre 2005 et 2011 dans la région ouïghoure par Mukaddas Mijit. Nous avons sélectionné

plusieurs textes poétiques issus de cérémonies soufies du Nord de la région ouïghoure, récoltés auprès de l'un des derniers maîtres de la ville de Ghulja, à la frontière kazakhe. Le lecteur appréciera également quelques berceuses ouïghoures enregistrées lors d'une mission de collecte de berceuses et chants pour enfants dans le monde musulman en 2010. Le conte emblématique de « Chin Tömür Batur », issu de la tradition des bardes et mêlant symboles, croyances populaires et héroïsme classique, a également été traduit depuis l'une de ses versions intégrales.

Chaque partie est introduite par des spécialistes renommés qui, à travers de courts textes, replacent les formes et les récits choisis dans leur contexte historique et intellectuel. En outre, plusieurs textes sont illustrés par des artistes ouïghours et chinois de formations et d'orientations variées. Hormis la couverture, toutes les illustrations et calligraphies ont été créées tout spécialement pour ce recueil. Les artistes sollicités ont partagé leurs talents sous forme d'art graphique, dessins, calligraphie, peinture classique et collages.

Ces traductions sont dédiées en premier lieu à leurs auteurs, à celles et ceux qui ont disparu et dont la voix ne peut plus être entendue, mais aussi à celles et ceux qui ont choisi la plume pour partager leur expérience douloureuse du départ et de l'exil.

*« Dans la roseraie, aujourd'hui je suis le rossignol qui virevolte  
Pour l'idole inimitable, je suis l'amant qui va de porte en porte.*

*Sans arrêt je vais sur les chemins, en me lamentant  
Jour et nuit je soupire, je suis le rossignol qui perd la raison. »<sup>8</sup>*

Mashrab<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> Trad. Alexandre Papas, 2010.

<sup>9</sup> Mashrab (1640-1711) est un poète mystique et vagabond qui vécut longtemps à Kashgar. Sa poésie est encore vivante à travers les répertoires de musique classique ouïghoure, ouzbèke et tadjik.

JENTAYU

---

POÉSIE OUÏGHOURE  
CONTEMPORAINE



## UNE INTRODUCTION À LA POÉSIE OÛIGHOURE

de Muyesser Abdulehed

*Traduite de l'anglais par Vanessa Frangville*

**L** N'EXISTE PAS DE définition précise de la poésie, qui peut varier d'une personne à l'autre. La poésie peut être considérée, la plupart du temps, comme le résultat des émotions fortes du poète ou, dans les mots de William Wordsworth, « le débordement spontané de sentiments puissants »<sup>1</sup>. Néanmoins, en tant que genre aux racines historiques et culturelles profondes, la poésie est aussi l'expression unique d'une identité personnelle et collective. Sur un fond culturel riche, chaque poème ouïghour n'est pas simplement limité à un niveau personnel, mais s'inscrit dans un contexte ethnique, culturel et religieux propre. Dans « Nous mourrons sans amour », la poétesse Chimengül Awut utilise souvent la gazelle, personnage récurrent des contes de fées ouïghours, comme une métaphore de la solitude et de l'attente. Le poète Adil Tuniyaz, lui aussi inclus dans ce recueil, a quant à lui écrit au sujet d'un aimable grand-père qui garde les pommes avariées pour lui afin que rien ne se perde. Son poème « Mon grand-père mangeait des pommes véreuses » illustre l'archétype de la personne âgée dans l'imaginaire social ouïghour.

La poésie ne connaît pas de frontières, mais la politique joue un rôle important dans chaque aspect d'une culture, y compris la poésie. L'instabilité politique a suscité de nombreux changements thématiques dans la poésie ouïghoure au cours du XXe siècle. Sous l'influence de

---

<sup>1</sup> Wordsworth, W., & Owen, W. J. B., *Wordsworth's Preface to Lyrical Ballads*. Westport, Conn: Greenwood Press, 1979.

la poésie classique, les poètes ouïghours des années 1900 à 1920 ont principalement produit de la poésie patriotique. Le nationalisme est devenu un thème majeur lorsque les élites se sont penchées sur le destin des Ouïghours dans les années 1930 et 1940, dans la poursuite d'un mouvement d'édification, faisant la part belle à des thématiques comme la réforme de l'éducation. Pendant les années 1940, alors que la République du Turkestan oriental<sup>2</sup> était établie en 1944 et que la Chine et la Russie menaçaient cette indépendance ouïghoure, les poètes suivirent les pas de leur prédécesseurs, usant de la poésie comme d'une arme, la lutte pour la liberté constituant un thème dominant. Parmi eux, Lutpulla Mutellip (1922-1945), Abdukhaliq Uyghur (1901-1933) et Memtili Tewpiq (1901-1937) demeurent des modèles de poètes insoumis qui instituèrent des mouvements d'éveil des consciences par la seule force de leur poésie.

Luptulla Mutellip, dont les poèmes traduits sont présentés ici, est né en 1922 à Ghulja, ville considérée comme le centre culturel et didactique du Turkestan oriental du début du XXe siècle. Son influence sur la poésie ouïghoure est immense et il est l'une des figures les plus importantes de la littérature ouïghoure moderne, malgré sa mort à tout juste 23 ans. « Réponse aux années » et « Souhait fantasque » sont considérés comme ses œuvres maîtresses. La lutte pour l'indépendance est centrale dans sa poésie, et l'amour, thème éternel, est exprimé comme une métaphore du désir de liberté, sous le nom d'une jeune fille ou à travers la rencontre de l'être aimé :

*Zöhre, mon âme, à la recherche de ton amour,  
Je suis tombé entre les mains des ennemis.  
Jours et nuits en cherchant à te voir,  
Brûlant comme du feu, je suis désormais éteint.*

Dans cet extrait de « *Zöhre janim* », Zöhre, prénom très répandu chez les jeunes femmes ouïghoures, symbolise la liberté. Luptulla

---

<sup>2</sup> Les Ouïghours ont connu deux brèves républiques proclamées indépendantes : la République islamique turque du Turkestan oriental entre 1933 et 1934, et la seconde République du Turkestan oriental établie en 1944 et abolie en 1949 (Note de la traductrice).

Mutellip fut exécuté en 1945 par les autorités chinoises ; il est commémoré par les Ouïghours comme un héros national.

La poésie est aussi le reflet de la vie d'une communauté, c'est pourquoi le rejet de l'oppression et l'espoir d'un futur meilleur sont des thèmes communs dans la poésie ouïghoure. Considérés comme des menaces par les autorités chinoises, en particulier pendant la Révolution culturelle entre 1966 et 1976, les plus grands poètes furent emprisonnés ou exécutés, comme la plupart des membres de l'élite ouïghoure. La littérature officielle était dominée par des préoccupations politiques ; aussi tout poème d'amour était-il criminalisé. Se mettant au diapason, la littérature ouïghoure de cette période devait encenser le Parti et la société communiste pour soutenir le gouvernement chinois. Pour survivre, les poètes n'avaient d'autre choix que de choisir leurs mots avec grand soin et prudence.

Osmanjan Sawut est né en 1945 à Manas et a commencé à écrire de la poésie en 1961. Bien que, dans ses premiers poèmes, il n'osât par remettre en cause ni les normes de la poésie classique ni les injustices politiques, il est devenu un des grands poètes modernistes de la seconde moitié des années 1980 et a contribué à une révolution autant dans la forme que dans le contenu de la poésie ouïghoure : flexibilité formelle, interprétation ouverte du récit. Ces nouveautés ont permis aux poètes de s'exprimer plus librement. Osmanjan Sawut n'a pas seulement remis en question le langage poétique traditionnel, il a aussi fait un usage incroyable de la langue. Comme Adil Tuniyaz le dit un jour : « Quand Osmanjan Sawut commence un poème, un nombre incommensurable de nouveaux mots et de nouvelles rimes attendent impatiemment qu'il les emploie. » Pour certains critiques, sa poésie donne vie à l'expérience ouïghoure, comme dans « Ode à la poussière », poème dans lequel il fait le portrait d'un Ouïghour en exil impatient de rentrer au pays natal, répétant cette ligne : « Ne t'essuie pas, mon ami. » La mort de Osmanjan Sawut en 2013 à Ürümqi fut ressentie par les intellectuels comme une perte inestimable pour la littérature ouïghoure.

Bien que le succès d'un poète ne saurait se mesurer à la quantité de ses productions, mais plutôt à d'autres éléments qui rendent son travail

remarquable, l'œuvre de Ghojimuhemmed Muhemmed est caractérisée par un très grand nombre de poèmes et la multitude des thèmes qu'il y aborde. Chacun de ses poèmes est comme une étoile rayonnant dans le ciel. Né à Guma en 1971, il a travaillé comme ouvrier tout en écrivant de la poésie dès 1990. En 2018, à sa mort prématurée, il avait rédigé plus de 2000 poèmes et publié plus de dix recueils. En tant que représentant de la poésie ouïghoure moderne, il ne s'est pas restreint dans les formes poétiques et l'expression de soi, mêlant perspectives culturelles traditionnelles et poésie moderne innovante. Dans « Mots colorés », il écrit :

*Tu déguises la couleur blanche de la mort avec du noir  
Tu laves le jaune de la vie en vert*

L'eau jaune évoquée symbolise, dans la culture ouïghoure, l'amertume de la vie. Sa mort en pleine force de l'âge laisse un regret chez les Ouïghours du pays comme de la diaspora.

La poésie traditionnelle ouïghoure est particulièrement attentive à la forme : métrique, rimes, formes, sonorités et rythme assurent une meilleure mémorisation. La poésie moderniste devint néanmoins populaire en dépit de son dédain pour la structure, au profit d'une meilleure expression des sentiments. Sur le plan du contenu, toutefois, les modernistes s'inscrivent dans une certaine continuité avec la tradition, notamment dans les poèmes folkloriques qui décrivent l'histoire ouïghoure. Cette tendance a atteint son sommet après 2009<sup>3</sup>, mais le climat politique a soudain changé dans la région ouïghoure et les menaces de destruction de la culture ouïghoure ont culminé. De nombreuses personnalités de la poésie ouïghoure contemporaine ont ainsi été emmenées, à l'image d'Adil Tuniyaz, Chimengül Awut et Abduqadir Jüme Tunyuquq, actuellement tous en prison.

Grande figure de la poésie ouïghoure actuelle, le poète Adil Tuniyaz est né en 1971 à Kashgar. Sa créativité poétique et son imagina-

---

<sup>3</sup> Des affrontements sanglants dans la capitale régionale de Ürümqi se sont tenus en juillet 2009, marquant un tournant dans les politiques éatiques chinoises dans la région (NdIT).

tion le distinguent tout particulièrement. Il fait usage aussi bien des imaginaires poétiques traditionnels que contemporains. Ses poèmes expriment la solitude à travers l'image de l'araignée ou du corbeau. Le poète donne vie en quelques lignes à son monde intérieur, comme dans « À six heures, heure de Kashgar » dans lequel il évoque la nostalgie à travers le cri d'un enfant :

*Incapable de rien dire un garçon  
Fixait les étoiles ses pleurs irrépressibles*

Il traite aussi de l'identité nationale dans « Le marché aux poissons », qui devient le lieu symbolique du destin de son peuple :

*Hé frères humains, nous sommes ces poissons  
Oh Seigneur, à quel négoce sommes-nous soumis ?*

Abduqadir Jüme Tunyuquq est, parmi les membres de l'élite ouïghoure, l'un de ceux qui a été emprisonné dès juillet 2009 après les massacres du 5 juillet à Ürümchi. Il a à nouveau été arrêté en 2017 et n'a toujours pas été libéré à ce jour. Dans « Les larmes d'Almikhhan », il dépeint la triste histoire d'Almikhhan, une femme d'une grande beauté contrainte de danser et chanter dans les banquets du dirigeant local, vassal de l'empereur des Qing au XIXe siècle. Il y décrit la souffrance intérieure de la jeune femme, distrayant les autres mais pleurant en elle-même :

*Quand tu as pleuré, là-haut une étoile s'est jointe à tes larmes*

Les poétesses ont aussi grandement contribué à la poésie ouïghoure moderne. S'il n'est pas simple d'évoluer en tant que femme dans la société ouïghoure et parmi les élites littéraires, Chimengül Awut a su s'imposer avec succès. Née à Kashgar en 1971, dans une société traditionnelle stricte, elle a publié de la poésie dès ses années à l'université et a acquis, depuis sa jeunesse, une solide réputation en tant que poétesse.

Chimengül Awut met parfois en avant sa féminité mais efface aussi les différences de genre dans ses récits. Dans « Pleure le vent », elle répète :

*Que j'apprenne à pleurer, que j'apprenne de toi*

Elle confie ainsi ses plaintes au vent, revendiquant la même force que les hommes dans une culture patriarcale qui l'a vu naître. Dans « Si je ne t'aime pas », elle se défait d'une timidité qu'elle n'est pas censée ignorer et exprime bravement son amour :

*Sur le chemin entouré de peupliers  
J'ai pu chanter telle une tourterelle*

Chimengül Awut a été arrêtée en juillet 2018 et on ignore toujours où elle se trouve.

De nombreux poètes ouïghours ont connu le même sort au fil des ans en raison de la sensibilité de leurs œuvres : disparitions, emprisonnements, morts soudaines. Les poètes sont aujourd'hui plus que jamais dépossédés de leur plume et de leur droit d'expression. Il faut imaginer d'autres formes de résistance, comme celle du poète Luptulla Mutellip qui, en prison, chantait des chants populaires et récitait à haute voix des poèmes pour inspirer et soutenir les autres prisonniers.

C'est maintenant au tour des poètes ouïghours de la diaspora de faire porter la voix des poètes disparus et de faire vivre leur culture sans trahir leur art, malgré le traumatisme psychologique dont ils souffrent. Ces poètes en exil écrivent sur leur expérience au pays et sur ce qu'ils savent de la tragédie qui s'y joue. Ils ne peuvent plus observer et écrire, mais ils peuvent mettre en lumière les changements à travers de nouveaux thèmes : les dangers auxquels font face les leurs, les morts et les blessures, leurs espoirs de liberté, leur amour du pays natal et le désir d'y retourner. C'est, par conséquent, une forme de « littérature des cicatrices » qui s'instaure et se développe.

Hendan est une poétesse ouïghoure en exil, née dans le milieu des années 1980, qui a grandi en admirant tout autant les poètes modernistes

que les héros des épopées anciennes. Après son installation en Turquie, elle a commencé à écrire sur sa vie dans la région ouïghoure, et même à y vivre en pensée, plutôt que de profiter de sa nouvelle liberté. Elle imagine son retour et ses conséquences, se met à la place des siens là-bas. Dans « Il a été pris », elle écrit :

*Le soleil semblait vous jeter un regard sombre,  
je me plongeais dans un cauchemar*

Par ces lignes, elle exprime toute son impuissance et son sentiment de culpabilité. « De retour dans les flammes » répond aux rumeurs autour de la mort de Abdurehim Heyit<sup>4</sup> : elle y exprime qu'il est plus difficile de vivre une vie sans danger quand on n'est pas à même d'aider les autres. Réalisant que mourir en son propre pays est préférable à vivre avec une âme étouffée, elle écrit encore :

*Si tu entends d'étranges rumeurs sur ma mort  
Dis-leur que je ne suis pas mort  
Peut-on vraiment mourir sur sa terre natale ?*

La poétesse se console en imaginant que le chanteur est vraiment mort.

Les poètes ouïghours ont écrit sur bien des sujets, usant de diverses structures poétiques. La poésie ouïghoure a sa place dans le monde littéraire, portée par son histoire, ses thèmes animés et son importance culturelle. Et pourtant, le sort inconnu de poètes ouïghours majeurs ne permet pas d'imaginer, même dans le monde de la poésie, un avenir optimiste. Les poètes en exil multiplient les efforts pour non seulement écrire, mais aussi porter la voix d'un peuple opprimé ; ils essaient de contenir leur peine et leurs appels à l'aide, et de se placer bravement dans la lignée de leurs ancêtres qui se sont battus pour la liberté.

---

<sup>4</sup> Abdurehim Heyit est un chanteur et compositeur de musique folklorique ouïghoure. En février 2019, des sources au sein du gouvernement turc ont rapporté sa mort en détention en Chine, mais les autorités chinoises ont démenti cette annonce (NdIT).

## **Mots colorés**

Ghojimuhemmed Muhammad

Tu déguises la couleur blanche de la mort avec du noir  
Tu laves le jaune de la vie en vert  
Tu peins ta vie ennuyeuse en rouge

Cette sale maladie d'amour  
Même  
Ton cœur en est mort  
Les jours où tu vis  
Dans les rues sombres avec une torche à la main

Au sourire éternel des morts  
Et rayonnement céleste  
Tu dis que toutes les couleurs disparaissent

*Traduction: Dilnur Kahar*

كۆزۈم خوتۇننى قەشقەردە ماھىم،  
ياش تۇقتى ما قۇمىك ئەرە ماھىم،  
ئەزەپ تىچلىق بارىم سىلغا،  
قاننى بوغۇق كەپتەردە ماھىم،  
ئەتۇشقا چىقام ئاشلار پەلدى،  
جاندا بىلىنگەن شەمشەردە ماھىم،  
تۇرپاندا قەبە بولۇم ھازىدا،  
شائىنى چايقان خۇمپەردە ماھىم،  
كۆزۈم ۋە تەننى ئون بەش چۆرگەپ،  
ئون بەش تامچە قان مەشەردە ماھىم،  
غۇجۇھۇمىت مۇھەممەت

## **Ah ! j'expire**

Ghojimuhemmed Muhemmed

Quand Hotan je franchis, ah ! j'expire à Kashgar.  
Larmes versées d'Aksu, ah ! j'expire en mille braves.

M'en allant pour Ili en quête de calme,  
Ah ! j'expire pour un pigeon aux ailes mutilées.

M'en étant rendu en Atush à pierre fendre,  
Ah ! j'expire au tranchant d'un cimenterre affuté jusqu'en l'âme.

Mausolée de Turpan, j'étais venu endeuillé,  
Ah ! j'expire au sanguinaire dont l'œuvre fut de décapiter le poète.

La patrie en long et large quinze fois j'ai franchi,  
Ah ! j'expire au jugement dernier, demeurent quinze gouttes de sang.

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

## Histoire

Ghojimuhemmed Muhemmed

J'ai feuilleté les braises du corps  
Ai vu niché au ciel un soleil gelé  
J'ai feuilleté les dunes du désert  
Ai vu la piété aux racines désormais flétries  
J'ai feuilleté les rébellions de l'âme  
Ai vu la scène de la pendaison de Mashrab<sup>1</sup>.

La ville n'a fait que s'éloigner des campagnes  
Les pierres émaciées reposent sur le flanc dans la combe  
Les rivières silencieuses coulent aux berges racornies  
Quand je ramasse une poignée de terre  
Ma patrie se rince au sang de mon cordon ombilical,  
Quand je ramasse une poignée de sable  
Aussitôt en mon âme hennissent les chevaux.  
Découvrant mon torse  
Ai vu le bouclier retourné en une crevasse.  
Alors que je le ramassai  
Ai vu l'iwan<sup>2</sup> sous lequel se reposait Dieu.

---

1 Cf. note p. 10

2 Salle voûtée ouverte sur un côté, typique de l'architecture persane sassanide et devenue un élément classique de l'architecture islamique en général.

J'habite en ville,  
Je détourne rivières et lacs jusqu'en ma demeure,  
Et enfournant les arbres dans la vaisselle mange.  
Dans l'escalier de cet immeuble de dix étages  
Croisant deux individus qui demandaient l'aumône  
Dans le désert ouïghour  
J'ai vu des caravaniers incapables de monter leurs chameaux.

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

## **Dénudé, portant le regard vers la lune**

Ghojimuhemmed Muhemmed

### **1.**

Observe de par mon regard mon espérance,  
Observe de par mes cils ma caravane.  
L'oreille tendue aux chansons de la vie  
Observe les braises de mon feu restées sous le gel.

Récite des prières l'âme en mon for intérieur,  
Observe mes démons discuter la foi.  
Toute chose en revienne au juste et miséricordieux,  
Observe la trajectoire qu'emprunte mon retour.

### **2.**

Immeubles aux ventres affamés,  
Rues et venelles, gorges sèches assoiffées.  
Fleurs brodées en nos cœurs  
Dont les bras tendent vers la transgression.

Dans le charivari des hourras passera l'ombre  
Entraînant en sa suite autant de djinns.  
L'érudition humaine va s'accroissant,  
Reléguant la piété à de l'inculture.

3.

Dénudé, portant le regard vers la lune,  
Ai par mégarde levé les yeux vers le soleil.

Me tournant vers la fleur y ai vu ma moitié,  
(En ces lieux) coiffées d'une revêche couronne foliée.

Fracas du *dap*, protestation du *tambâr*,  
J'ai joué du *doutar* en pleine tourmente.  
Adoptant cape et coiffe, l'attrail déchiré du derviche,  
Mon humeur portera son chant par les steppes.

4.

Si nulle part où habiter n'est ma place,  
Évidemment est pour moi une place où aller.  
Si nulle part où vivre n'est ma place,  
Dans les ruines est pour moi une place où mourir.

Comme le saule pleureur se hisse vers la lune,  
Je me hisserai vers ma moitié ou la potence.  
Si en nul lendemain n'est mon printemps,  
Comment poserai-je pied sur la neige innocente ?

*Mai 2001, Hotan*

*Traduction: Jérémie Cantaloube*

تۆگىلىغان بوز بېلىغ .  
قىرىك بېلىغ .  
قاسراقلىرى چاقىنغان بېلىغ .  
كۆزى ئوچۇق ، ئاغزى ئاي بېلىغ .  
سېھىز بېلىغ ،  
قىز بېلىغ ،  
پىلىتكلاب ، چاي قىلىپ ، ناز قىلىپ  
بازارغا سالار ئىز بېلىغ ،  
ھەي ئادەملىرى بېلىغ ،  
ئاھ خۇدا ، بىز قانداق سودا ؟  
مەنبە : « ھۈمبەردىكى كۆز » .  
ئابدۇل تۇنىياز

## **Le marché aux poissons**

Adil Tuniyaz

Poissons d'une pâleur réfrigérée

Poissons frétilants

Poissons aux écailles miroitantes

Poissons aux yeux grands ouverts, la bouche en lune

Poissons pansus

Poissons féminins

Bondissant, éclaboussant, aguicheurs

Laissant leurs traces sur le chemin du bazar

Hé frères humains, nous sommes ces poissons

Oh seigneur, à quel négoce sommes-nous soumis ?

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

## **À six heures, heure de Kashgar<sup>1</sup>**

Adil Tuniyaz

Incapable de rien dire un garçon,  
Fixait les étoiles ses pleurs irrépressibles,

Ville berceau de la lune  
Semblable à l'espace rêvé d'une infinie étendue  
En mon sommeil allant de l'avant virevoltaient  
Les crins de sa queue, cheval d'attelage  
De par la rue sereine comme un verset poétique  
Halant charriant les premières lueurs de l'aube.  
(Heure à laquelle ne sont réveillés,  
Ni le crottin ni les fleurs des routes)  
Je n'ai pas eu l'occasion de voir Paris,  
Je n'ai pas eu l'occasion de partir pour Mars.

Il y a une ville où je suis allé,  
Ses alentours se couvrent de fleurs l'automne  
Les cours d'eau y coulent depuis leurs sources,

---

<sup>1</sup> Le poète précise « heure de Kashgar », car officiellement la Chine n'inclut qu'un seul fuseau horaire (celui de Pékin), malgré l'étendue de son territoire. Cette décision politique crée des irrégularités importantes dans la vie des habitants de la région ouïghoure, située à des milliers de kilomètres de la capitale. Il est donc important de préciser si on parle en « heure de Pékin » ou en heure locale en fonction du soleil.

Les anges y vivent,  
Se rappelant en silence comme les étoiles  
Leurs ailes égarées.  
Bien qu'y pleurent les brèves averses,  
Les habitants n'y sauraient pleurer tout haut.  
Car il y est de si belles fables,  
Que se changent en étoiles filantes,  
Les enfants qui s'abandonnent à leurs pleurs...  
Que je porte le regard aux cieux un astre verset,  
Que je porte le regard au sol un poète plein d'espoir  
Avec d'amples, de brèves respirations il s'avance.

Kashgar à six heures,  
Apparaît en mon rêve le grand-père étoile.

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

## **Deux Ouïghours dans une cafétéria du port de Mina Rashid (Dubai, Émirats Arabes Unis)**

Adil Tuniyaz

En plein jour les étoiles ne cessent de converser,  
Toutes lumières éteintes.  
Dans un recoin d'univers le globe terrestre écoute,  
Sans rien garder en mémoire  
Du monologue de la métropole de Dubai.  
L'océan s'agite, s'ouvre  
L'humanité ne demeure de toute éternité souillée,  
Il tousse, se radoucit, puis se précipite.  
Deux antiques canots dans le clapotis des vagues,  
Un fin duvet arraché au cou d'une mouette  
Tombe ondulant à même le ciment.

Le port de Rashid,  
Accueille une foule de gens épuisés  
Et renvoie vers le large des temps de débâcle.  
Deux Ouïghours sont assis à la cafétéria  
Tels en des jours où César fut assassiné à Rome,  
Ils tentent de secouer cette atmosphère de léthargie  
Leurs regards tristes de temps à autre musardent,  
De hauts navires arrivent en glissant des verrières,  
De hauts cargos sillonnant les cités passent

Renouvellent nos souvenirs.  
 Héla, Khagan<sup>2</sup> des grands herbages, du faucon serti en ta couronne  
 La plume me délecte,  
 J'adresse une prière à la blanche robe de ta monture impatiente.  
 Les vents stellaires n'aient cesse d'étinceler à la blanche entête de  
 ton étalon,  
 Trouvent prospérité les cités humides à la faveur de ta fervente  
 révérence,  
 Huées assourdissantes, dockers pakistanais  
 S'affairent au déchargement de coffres d'acier.  
 Réfugiés charriés en ces lieux par les rouleaux du vivant,  
 Aigrettes de pissenlit soufflées jusqu'en ces lieux.  
 Avançant solennel, entre la foule humaine, le tigre financier fait  
 entendre son feulement,  
 Ne cherchez plus ma place en cet horizon que l'argent s'est  
 accaparé dit-il,  
 Et puis, deux négociants inconnus qui causent ma langue  
 maternelle,  
 Paroles en ouïghour s'embrasant par-dessus les flots océaniques en  
 flammes irisées.  
 Bégaïement buté de ma langue, l'espace d'un songe comme les  
 pages de l'histoire qu'au loin quelqu'un entreprend de brûler.  
 Et sentir sous ma langue la douloureuse et sirupeuse amertume du  
 café dans un service de cristal.  
 Deux individus qui ne sachant s'aimer se lamentent en ouïghour,  
 assis à la cafétéria.  
 Je ne peux approuver leur conversation.

Le port de Rashid,  
 Accueille une foule de gens épuisés  
 Et renvoie vers le large des temps de débâcle.

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

---

<sup>2</sup> Terme dérivé du mongol *khan* et employé pour désigner les empereurs turcs ou mongols.

## **Guidé par une nuée de passereaux**

Adil Tuniyaz

En ces jours où rien ne me distinguait de mon grand-père  
En cette saison où rien ne distinguait l'hiver du printemps  
Rien ne nous distinguait plus l'un de l'autre  
Je ressentis le désir de rejoindre ma petite ville  
Guidé par une nuée de passereaux.

Guidé par une nuée de passereaux,  
Aux premières aubes à la branche une pomme,  
Pareil au coucou respirant la fleur du pommier,  
J'eus envie d'offrir un doux sourire.  
Sur les bords des canaux d'irrigation,  
Pareil aux plus ordinaires des herbes folles,  
Main dans la main benoît et bienheureux  
J'eus envie de marcher avec les vents.

Guidé par une nuée de passereaux,  
Dans la chaleur caniculaire.  
La langue pendante,  
Lapant l'eau sans empressement  
Comme l'adorable chien au bord de la source,  
J'eus envie de me tenir avec satisfaction.  
Enserrant un beau melon charnu

Endormi entre les sillons d'irrigation  
 Pareil aux rameaux des plants de melons  
 J'eus envie de m'étendre de tout mon long.

Guidé par une nuée de passereaux,  
 Sur la route cabossée des communes rurales  
 Rendu de bonne disposition par la ganja  
 Poursuivant sa route en fredonnant tout bas  
 Par une nuit de lune, du parieur, du flambeur notoire  
 J'eus envie d'entendre la chanson  
 En compagnie des tendres et fins peupliers

Guidé par une nuée de passereaux,  
 Du mur donnant sur les quartiers de la jeune esseulée.  
 Franchissant avec aisance l'obstacle d'un bond  
 Pour former un subtil couple de coussins imbriqués  
 Endormi sous la voûte étoilée  
 Le jeune homme extatique  
 J'eus envie de le contempler dans mon émoi  
 Pareil à la lune obscène par-dessus la terrasse du toit.

Guidé par une nuée de passereaux,  
 Dans la chaleur montant en volutes conduisant la charrue  
 Le paysan à la barbe hirsute  
 A sa chemise de coton brut plaquée à son corps  
 Par la sueur âcre dégoulinant de son torse  
 J'eus envie de le caresser tendrement  
 Pareil à la fraîche brise d'un éventail.

Guidé par une nuée de passereaux,  
 J'eus envie de voir de cette terre  
 Pareil aux yeux des filles russes  
 Le Ciel d'un bleu éclatant,

J'eus envie de voir de cette terre  
Pareil aux ailes des anges  
Le tremblement des blancs nuages.  
J'eus envie de voir de cette terre  
Pareil au calot en amande brodé de fleurs  
La steppe recouverte de fleurs rouges.

En ces jours où rien ne me distinguait de mon grand-père  
En cette saison où rien ne distinguait l'hiver du printemps  
Rien ne nous distinguait plus l'un de l'autre  
Je ressentis le désir de rejoindre ma petite ville.

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

## **Pleure le vent**

Chimengül Awut

Pleure le vent, pour les feuilles mortes que tu as projetées  
Pleure le vent, pour ces plaies que tu as rouvertes  
Pleure le vent, pour ces forêts que tu as cachées  
Que j'apprenne à pleurer, que je l'apprenne de toi.

Pleure le vent, pour ces fleurs fanées, et ces lilas,  
Pleure le vent, pour ces rivières gelées en bleu  
Pleure le vent, pour ces cours arides sans arbres  
Que j'apprenne à pleurer, que je l'apprenne de toi.

Que mes yeux regardant mon amant soient les tiens,  
Que les mots doux que je lui chante soit les tiens,  
Pleure le vent, que la balle dans ta poitrine soit la mienne  
Que j'apprenne à pleurer, que je l'apprenne de toi.

Pleure le vent, pour le désarroi des monts et des cieux  
Pleure le vent, pour les regrets des faucons.  
Pleure le vent, pour le chagrin des amants,  
Que j'apprenne à pleurer, que je l'apprenne de toi.

*Traduction : Dil Aini*

دېرىدىن چۈشكەن كۈن نۇرى،  
قاتقان يارىلارغا سانچىلار تىغەك.  
دەردىمىز بەختىمىز ئوخشايدۇ بەجەپ،  
كۈنلەرتىسىدۇر يەنە شۇ تۈزۈمگە.

بىز ئۇنىڭ باچقىغا قانمايمىز پەرۋا،  
پەقەتلا باپقا قانغىنى ئويلاپ ئۆتىمىز.  
ھەممەنەرسە بولمىمۇ تىرىلىمىزدا،  
مۇھەببەت بولمىسا ئۆلۈپ كېتىمىز.  
چىمەن ئۆلۈم ئاۋۇت

## **Sans amour, nous mourrons tous**

Chimengül Awut

Le rayon de soleil tombant par la fenêtre,  
comme une épine sur le plaid endurci.  
Notre joie et notre peine se confondent  
comme les jours ont un goût familier de bloc de sel.

Désintéressons-nous de toute son amertume,  
ne pensons brièvement qu'à sa blancheur.  
Même si de tout nous sommes entourés  
Sans amour, nous mourrons tous.

Que ce soient fleurs, rossignols et épines,  
ils chantent dans notre âme, poussent dans notre jardin.  
Comme du sable, même si je m'éparpille silencieusement dans tes bras,  
une gazelle solitaire se tient à nos côtés.

Les yeux de la gazelle sont semblables aux miens,  
tremblant d'attente de tes yeux et de ton visage lumineux.  
Que les rochers et les nuages te tiendront dans l'ombre,  
car je garde encore la souffrance en moi...

*Traduction : Mukaddas Mijit*

## **Si je ne t'aime pas**

Chimengül Awut

Tu as embrassé mes yeux de biche,  
Alors ce puits a cessé de déborder.  
Tu n'as pas embrassé mes lèvres muettes,  
Alors le chagrin en moi s'est embrasé.

La chaise sur laquelle tu es assis, la cigarette à la main,  
M'a rappelé  
La couleur de ta chemise de l'autre nuit.  
La verdure gaie  
A remplacé mes cheveux blancs.  
Les boutons de ta chemise, ton front,  
Les pores de ton visage  
J'ai regardé discrètement.  
Sur le chemin entouré de peupliers,  
J'ai pu chanter telle une tourterelle...  
Je suis reconnaissante d'avoir pu t'aimer jusqu'ici,  
Si je ne t'aime pas  
Je me perdrai peut-être,  
Ou renoncerai à mon titre d'amante.

*Traduction: Dil Aini*

## **Les larmes d'Almikhan**

Abduqadir Jüme Tunyuquq

Tu es la feuille jaunie du Ténééré,  
les larmes que la lune a versées sur le sable du désert.  
Ton chagrin illimité est un conte sans fin,  
des rêves du désert qu'aucun interprète ne pourrait comprendre.

Quand tu as pleuré, là-haut une étoile s'est jointe à tes larmes,  
Almikhan, est-ce du sang qui coule de tes yeux ?  
De quel jardin provient cette fleur que tu es, que je cherche,  
ce qu'il reste après toi est le chagrin, le déclin.

Les larmes d'Almikhan sont les larmes de la lune,  
Almikhan est une feuille de Ténééré jaunissante.  
Les larmes d'Almikhan sont plus profondes que l'océan,  
le désert infini est la forme de son chagrin.

*Traduction : Dil Aini*

ئەتىگە ئىلىك ئاشتىغا ماڭغان بىر پىر شتە بولسۇن  
ئۇنىڭ قولىدا كۆك رەڭلىك بىر پوسۇلكا بولسۇن  
ئۇ شۇ پوسۇلكىنى تىز يوللانمىدا ماڭا ۋە ۋە تىسۇن  
ئۇنىڭ ئىچىدىن بىر بۇلبۇلگويى ياچىق بولسۇن  
ۋە ماڭا: «مانا مەن كەلدۇم» دېسۇن

ئۇ پىر شتە ئويىگە قايتىپ  
پاختىدىن جىن چىراققا پىلىك ۋە شىسۇن

ناھىر ھامۇت ئىزگىل

## **Route**

Tahir Hamut Izgil

### **1**

Que de l'hiver un homme soit sorti indemne  
Il glisserait la pluie en sa poche intérieure  
Puis se rendrait aux côtés d'un paysan  
Affairé à ensemençer les champs de graines du vent  
Qu'à son attention, il dise : « me voilà »  
Que sur le retour il recueille auprès de sept maisons du coton  
Et que serré dans son poing il vienne me le présenter

### **2**

Qu'un ange s'empresse vers sa collation matinale  
Il porterait en ses mains un paquet de couleur bleue  
Puisse-t-il, ce paquet, par courrier express me l'envoyer  
Et qu'en sorte un rossignol beau-parleur  
Qu'à mon attention, il dise : « me voilà »  
Que s'en retournant chez lui l'ange  
Tout de coton tresse la mèche d'une lampe merveilleuse

### **3**

Qu'ait poussé pour moi quelque part en d'après déserts  
À l'écart de toute autre attention que la mienne  
Planté solitaire, un arbre

Que son tronc soit de fer, d'argent ses feuilles, d'or ses fruits  
Que glissant en ma poche intérieure les graines du vent  
Je me rende à ses côtés  
Et qu'à son attention, je dise: « me voilà »  
Que sur le retour  
J'aperçoive au cadre d'une fenêtre sous une lampe merveilleuse  
Visité en son rêve par un rossignol beau-parleur, un paysan assoupi

*Mars 2015, Ürümchi*

*Traduction: Jérémie Cantaloube*

## **La délimitation de frontière**

Tahir Hamut Izgil

Il est malaisé de nous séparer l'un de l'autre  
Pour cause je ne me risquerais à faire usage de contrainte  
Chacun de nous ne s'en retrouverait que meurtri  
À mes yeux  
Pékin est le produit de la chaux  
C'est précisément en cet endroit qu'est délimitée la frontière  
Au faite d'un mur de pierre  
Contigu à l'arrière-cour d'une pagode  
Dans le détail des nerfs mis à nu des Centrasiatiques  
Absolus et sereins

Toutefois, à l'instant même où j'évoque la sérénité  
La beauté structurelle des nerfs  
Les serviteurs lilliputiens des pharaons de l'Égypte  
Ton étrange prononciation... et cætera  
Un flux de pensées des plus cocasses me vient à l'esprit

*Septembre 1994, Pékin*

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

## **La distance**

Tahir Hamut Izgil

On ne saurait tenir tête au crissement des cigales.  
Derrière le vitrage bombé  
Le bâtiment de l'hôpital, dans la distance.  
Les visages aux contours altérés des infirmières  
Surveillent notre troupe attablée comme en une caricature

Nous avons bu la gnôle rallongée à l'eau froide  
Les fenêtres grandes ouvertes, campés là torsos nus  
C'est du quotidien, du peuple et des filles  
Que nous discutons en bons satyres.  
Le tapage des cigales s'engouffre par moments à l'intérieur  
Corrompt les passages les plus sensés de notre conversation.

Ils m'ont sorti un tas d'excuses  
Pour s'en aller en me laissant seul.  
Demeure l'ordonnancement des bouteilles vides  
Scène de vie au combien romantique  
J'ai l'impression d'être en plein bain de vapeur  
Je verrouille la porte :  
Je dois me mettre au travail !

L'envie me vient de faire un saut périlleux.  
L'envie me vient de me supprimer.

*Juin 1994, Pékin*

*Traduction : Jérémie Cantaloube*

## **Nuit commune**

Merdan Ehet'éli

C'est une nuit faite de mots.

Une nuit versée dans nos colonnes vertébrales comme de la fonte  
brute.

Une nuit qui nous accroche à nos chaussons et à notre chambre qui  
se trouve dans les livres.

Une nuit qui fait bourgeonner des feuilles d'arbre de l'enfer sur  
notre nez.

Une nuit qui nous enivre d'amour dans un palais illusoire.

Une nuit de printemps qui fait pousser de l'herbe douce dans les  
traces que nous laissons chaque jour sur le tapis de prière,  
qui fait croître et alourdit la prunelle de nos yeux.

Une nuit sacrée qui transforme l'avantage en possibilité.

Une nuit maternelle qui allaite une poésie mortelle.

Une nuit pour laquelle aucune ode, aucun éloge, aucun rayon de  
lumière et aucune pluie ne suffiront jamais.

Une nuit de faim.

Une nuit totalement nue.

Une nuit loin de Satan et de Dieu.

Une nuit qui rappelle la noirceur de l'utérus,  
les sanglots indistincts de l'enfance,  
les jeux solitaires de l'adolescence,

le premier amour de jeunesse,  
 la soudaine futilité de l'âge mûr,  
 le lamentable crépuscule de la vieillesse,  
 et les affres de l'agonie.  
 Une nuit dont nous attendons patiemment  
 qu'elle suinte de nos pores  
 et saisisse avec force notre corps tout entier,  
 alors que nous quittons la côte.  
 Cette nuit est un ciel pour tous les immeubles, les ombres,  
     les traditions, les trahisons,  
 les révolutions, les tanières, les chauve-souris, les romans,  
     les musiques, les images,  
 les voyages, les meurtres, et les substances qui se fument.  
 Cette nuit est de l'encre pour toutes les plumes.  
 Un giron pour tous les secrets.  
 Cette nuit est l'antéchrist qui balaye la terre historique avec sa langue.  
 La boue qui colle à nos chaussures alors que nous marchons dans  
     la forêt du sens.  
 C'est la nuit qui fait voler en éclats l'arche de Noé et transforme  
     ses ponts en pièges.  
 La nuit dans laquelle nous mettons les pieds silencieusement,  
     en vouant notre existence au seul verbe.

*Traduction : Léo Maillet*

## L'État

Merdan Ehet'éli

L'État qui est inscrit à l'ordre de la nuit.

L'État qui tient les yeux braqués sur lui.

L'État qui porte les fruits de la discorde de ses représentants.

L'État difficile car plus léger que l'expression la plus commune et  
plus évident que la conception la plus claire.

L'État qui se trouve dans l'abîme sans fond de la chute.

L'État logé dans une structure totalement vide.

L'État du lys couronné dans le jardin du parfum.

L'État, ruche résolue pour abeilles perdues.

L'État diamant coupeur du bol du *Kalām*<sup>1</sup>.

L'État, bien inestimable préservé sous trois couches, dans la  
fraîcheur au cœur du réceptacle de la grenade.

L'État qui n'a besoin ni de consultation, ni de preuve, ni de  
compromis.

L'État qui surpasse l'inclinaison, le contentement et la soumission.

L'État, bannière du grief déployée au vent du mausolée.

L'État, compagnon chuchotant dans un dialecte suspect.

L'État, terreur soudaine et envahissante.

L'État situé à la fois avant le sujet et après le prédicat.

---

<sup>1</sup> Le terme *Kalām* est un mot arabe signifiant « discours », « mot » ou « parole ». Il est souvent employé dans l'expression *Kalām Allāh*, qui désigne la « parole de Dieu ».

L'État plat, composé de fossés avides et de pics abrupts, grand  
ouvert à la sortie de route.

L'État esprit-langue, nom-verbe, pensée-action, intention-pratique.

L'État féminin de la récitation et masculin du faire.

L'État, centre de la salle de jeu de mes pensées.

L'État-célébration de l'insurrection des têtes brûlées.

L'État dont les envies de femme enceinte portent sur le sang, l'âme  
et la foi.

L'État de la blessure-soin, de la balle-remède, de la mort-résurrection.

L'État qui montre, qui rend prospère, qui brûle et qui renverse.

L'État-roue qui m'envoie sans arrêt à la poursuite de la cible  
inatteignable qui se trouve là où je me tiens.

L'État, mélodie planante à laquelle s'accorde le ciel couleur de vin.

L'État-religion qui ne se diffuse pas, ne se propage pas et ne fait pas  
croire en lui.

L'État dont le givre ombilical s'installe dans le coupe-gorge.

L'État, et puis nous.

L'État, nous fûmes !

L'État de la liberté sans entrave et de l'occupation totale, de la  
conception claire et du sentiment trouble, du masque et du  
dévêtir, du tremblement et du courage, de la passion, de  
l'instant, de la position, de la chair.

L'État, d'un moment à l'autre, là, sur le bout de ma langue.

L'État, mon existence, ma richesse, ma grandeur, ma félicité, ma  
possession, ma propriété, mon monde, mon État.

*Traduction : Léo Maillot*

يَعْلَمُكَ زَهْرًا، «تۆلى» دېسە مېنى خەتوۋەردار!

سوغۇق قىس،

ئاجىل قىس،

ئۇسسۇز لۇق قىس،

كەملىكىمىنىڭ يوقسۇز لۇق قىس،

قۇتۇلۇپتۇ، دەك،

يۈرۈڭگۈزۈش بىر تال تاشنى ئېلىۋېتىشكە،

يېنىڭدە.

مۇزىيەسىم رەخەندەن

## De retour dans les flammes

Hendan

Je retournerai vers lui  
 Vers eux tous  
 Mes yeux ne voient pas le sommeil  
 Mes jours sont des nuits  
 Les étoiles coulent entre mes doigts  
 Laisse-moi m'asseoir et fermer les yeux avec lui  
 Laisse le purgatoire faire mes cauchemars  
 Et mes rêves souriront à côté  
 Qu'ils me lient les mains  
 Ils ne peuvent plus tâcher mon cœur  
 Qu'ils me fouettent le visage  
 Ils ne peuvent plus m'étouffer  
 La corde autour de mon âme ne tiendra pas  
 Ne pense pas à pleurer si les nouvelles disent que je suis mort  
 À la place, dis que je suis libre  
 Libre du froid, de la faim, de la soif et de la perte d'identité  
 Enlève le rocher de ton cœur et deviens plus léger  
 Le mépris des larmes achètera mon billet  
 La fatigue de tous les pleurs fera mon sac  
 Le chagrin qui me serre à l'intérieur libérera mes ailes  
 Quand la capuche noire au-dessus de ma tête crie Üürümchi

Mon linceul se précipitera sur la tombe de ma mère  
Quel réconfort à prendre  
Partir de son vivant  
Pour rencontrer des rêves sur leurs poings qui tombent  
Si tu entends d'étranges rumeurs sur ma mort  
Dis-leur que je ne suis pas mort  
Peut-on vraiment mourir sur sa terre natale ?  
J'embrasse la terre aussi fraîche que chez moi  
Tout ce qui reste à faire maintenant  
C'est de sourire

*Traduction : Dilnur Kahar*

**Toi (À ma nièce Hendan)**

Hendan

Plus que tout, tu es belle

À mes yeux.

Parfois tu ressembles à ma mère, parfois à mon père,

Parfois à ta mère, parfois à ton père.

Plus que tout, tu es intelligente

Toi qui peux prononcer le « K » comme un « A »<sup>1</sup>,

Toi qui, dans trois langues différentes

Peux compter jusqu'à dix.

Plus que tout, tu es précieuse

Pour moi

Toi qui lies une vie à la mienne,

Toi qui réunis le peu de pièces qu'il reste de notre puzzle.

J'ai serré la vie dans mes bras

Comme si je te serrais toi

Depuis que tu es née :

J'ai envie de te voir devenir une jeune fille,

J'ai envie de tresser tes longs cheveux,

J'ai envie de te donner une part de moi-même.

*Traduction : Léo Maillet*

---

<sup>1</sup> En ouïghour, il est courant que les enfants inversent les lettres « K » et « A » dans certains mots.

## **Choix**

Hendan

« Le soleil jaune  
l'herbe verte  
les fleurs rouges  
les eaux pures... »  
Ainsi décrivent les gens

Moi, je dis :  
les cœurs jaunes  
vidés de leur sang, au courage endeuillé

Moi, je dis :  
les rêves verts  
bourgeonnant d'espoir, juste là sous le sommeil

Moi, je dis :  
les lignes rouges  
ces vers que la douleur m'empressent d'écrire

Moi, je dis :  
les âmes pures  
même accablées sous le soleil  
n'ont jamais perdu leur éclat

Peu importe ce que le monde voit  
je vois ma propre couleur  
Non pas ce linceul blanc  
mais plutôt ce vert et ce violet d'amour  
Je mourrai en beauté!

*8 mars 2017*

*Traduction : Mukaddas Mijit*

## **Il a été pris**

Hendan

À l'une de vos aurores,  
à mon voyage de midi brûlant,  
à leur balade crépusculaire en bord de mer,  
à la tribune la plus sombre de sa nuit,  
il a été pris.

Le soleil semblait vous jeter un regard sombre,  
je plongeais dans un cauchemar,  
ils semblaient prédire des tonnerres qui les frapperaient...  
le sommeil semblait retiré de sa vie,  
Puis, il a été pris.

Désormais, les yeux transperceront les portes,  
désormais, les cœurs n'arroseront plus les rues,  
désormais, l'eau ne lavera plus la chemise qu'il a enlevée,  
précautionneuse, comme une mère avec les langes de son enfant disparu...  
Le temps ne courra plus,  
avançant lourdement comme une tortue,  
avec l'amour poussant par derrière.  
Désormais tous les moyens s'évanouiront au loin,  
une femme anxieuse cherche,  
les enfants aux pieds nus...

Le Monde sera envahi par des douleurs sans remède,  
désormais, les doigts se compteront eux-mêmes,  
hachant les couteaux de temps en temps.

Il me ressemblait,  
il pouvait voir.

Il vous ressemblait,  
il pouvait lire.

Il leur ressemblait,  
il pouvait parler.

Lui — il était un être humain,  
c'est un homme enlevé,

par un crime que les prisons ont écrit pour lui,  
comme les ordonnances écrites par les médecins aux patients.

Sur un morceau de papier écrit pour sa mort  
je jaunis,

vous pâlissez,

ils deviennent bleus,

alors, nous ne pourrons jamais prendre sa couleur

nous ne trouverons aucune couleur comme la sienne.

*11 juin 2020*

*Traduction : Mukaddas Mijit*

بازار دىكى ئېگىز تۇما قىلقلار قارىغان ئېلىس  
مەن سۇخ نىسانى بولغاندا مېڭىگە ئۇچ  
ساجىلغان كىشىنىڭ جەريى ئازا بىلىخ  
سوزۇلۇپ ئۆزىنىڭ ئولۇتىسى سەۋەبىنى بىلمەك  
بولۇپ قارىغان كۆزىنىڭ ئالدىدا جاللاننىڭ  
گەۋدەسى غۇۋا سېپ بولغاندا ئۇچ ساند  
جىلغان مېڭىدىكى قىزىپ كەتكەن تەپەككۇردا  
دەكس دەتكىنىنىڭ گەۋدەم دەسۋەجاغدا  
بىلمەسەن مەن بىلمەن بىللە .  
بىر ھات تۇرسۇن

## Élégie

Perhat Tursun

« Ton âme est tout l'univers. »

*Siddhartha*, Hermann Hesse

Du temps de l'exode sauras-tu me reconnaître parmi les cadavres  
gelés au col des glaciers ?

Ceux à qui nous avons demandé l'asile, nous ont déshabillés.

Passant par-là, tu verras encore nos cadavres nus.

Quand ils m'ont contraint d'accepter le massacre comme de  
l'amour,

Sais-tu que je suis avec toi.

Au réveil, après trois cents ans de sommeil, ils ne se reconnaissent  
plus, ni même leurs propres grandeurs,

J'ai avalé du poison avec joie, en pensant à du bon vin,

Quand ils parcouraient les rues sans trouver ma silhouette  
disparue

Sais-tu que je suis avec toi.

Dans cette tour construite de crânes, y est aussi le mien,

Coupé uniquement pour tester le tranchant de l'épée.

Quand la relation de cause à effet que nous avons tant aimée est  
annihilée comme l'existence de l'amant fou,

Sais-tu que je suis avec toi.

Lorsque sur le marché, ceux avec de hauts chapeaux de fourrure  
utilisés comme une cible pour pratiquer le tir,  
le visage d'un homme s'étire de souffrance tandis que la balle lui  
fend le cerveau.

Et devant ses yeux qui cherchent à connaître la raison de sa mort,  
la figure du meurtrier s'efface et disparaît

Reflétée dans les pensées fiévreuses de ce cerveau percé par balle  
sera ma forme, à ce moment-là,  
Sais-tu que je suis avec toi.

En ces temps où boire du vin était un crime plus grave que boire du  
sang, connais-tu

le goût de la farine moulue dans les meules ensanglantées ?

Le vin qu'Alishir Nava'i<sup>1</sup> a rêvé en délire a pris la saveur de mon sang.

Dans les couches les plus profondes de cette ivresse infiniment  
mystique

Sais-tu que je suis avec toi.

*Traduction : Mukaddas Mijit*

---

<sup>1</sup> Fonctionnaire et vizir du XVe siècle, né dans l'actuel Afghanistan. Poète et écrivain, il privilégiait le tchaghataï, langue turque ancienne proche du ouïghour et de l'ouzbek. Musulman soufi, il évoque souvent le vin et l'ivresse dans sa poésie.

## **Sensations matinales**

Perhat Tursun

Chaque jour aux aurores  
La voix éraillée et vilaine du collecteur de rebuts  
Par les fissures des portes  
Par les fissures des fenêtres  
Se fraye de toutes ses forces un passage vers l'intérieur  
Cette voix n'est peut-être pas pitoyable  
Mais en dépit de sa rudesse et de sa laideur  
Combien elle résonne pitoyablement

Me revient en mémoire  
Qu'en bien des endroits  
Sont restés au rebut mes adresses et numéros de téléphone  
Avec cela je réalise  
Avoir été dépossédé de bien des choses  
Au point qu'il semble m'avoir été enlevé  
Des secrets intérieurs des plus précieux  
Sur les avenues  
Je me sens nu comme un ver  
Car plus personne ne me rend visite  
Plus personne ne me téléphone  
Sans doute me surveillent-ils de quelque part en filous

Et contemplant-ils obscènement mes numéros de téléphone et adresses  
Comme ils contemplerait perversément mes secrets

N'osant me risquer à prendre l'air  
Je les couvre d'insultes assis là  
La voix éraillée et vilaine du collecteur de rebuts  
La splendeur solaire aux façades des immeubles  
Le parfum malodorant qui s'élève de la literie  
Contraint tout un chacun à réaliser  
Que le jour s'est levé

*Ürümchi, 1993*

*Traduction: Jérémie Cantaloube*

## **Réponse aux années**

Lutpulla Mutellip

Le temps est pressé, il n'attendra pas,  
Les années sont ses plus forts trots.  
Les eaux coulées, les aubes venues ne reviennent pas,  
Ces années au trot sont les plus grandes voleuses de la vie.

Elles volent et s'enfuient sans même un regard derrière elles,  
L'une après l'autre sans retour en arrière.  
Sans que les rossignols volent dans le jardin de jeunesse,  
Les feuilles tombent, se fanent.

La jeunesse est la plus belle époque d'un être humain,  
Sa vie est trop courte pourtant.  
Lorsqu'on déchire une feuille de calendrier,  
Une fleur de la jeunesse tombe en même temps.

Le vent des années souffle, les traces se recouvrent,  
Le pauvre arbre reste nu sans ses feuilles.  
Les années sont généreuses, elles ne viennent pas la main vide,  
En offrant la ride aux filles, la barbe aux hommes.

Pour autant, il n'est pas juste d'injurier les années,  
Laissons-les passer, c'est leur chemin.  
Les humains ne passent leur temps à rien non plus,  
Les déserts deviennent oasis avec leurs mains.  
Les années généreuses donnent beaucoup d'occasions,  
Les projets montagneux se bâtissent avec elles.  
Regarde, le petit bébé Tursun,  
Marchait à quatre pattes hier, oui, aujourd'hui il court.

En courant derrière les années, les enfants de lutte  
Trouveront sûrement leurs successeurs.  
Ceux qui sont morts hier soir pour le bonheur,  
Leurs tombes seront recouvertes de fleurs.

Peu importe ce que les années offrent de barbe,  
Moi aussi, je serai mûr dans leurs bras.  
Il y a la marque de mes œuvres, de mes poèmes,  
Dans le cou de chaque année qui fuit devant moi.

Je vieillirai en lutte au sommet,  
Mon poème marche au-devant, comme une étoile.  
La mort reste en bas dans la montagne de lutte,  
Résistance et courage en sont toujours vainqueurs.

Je m'accrocherai à une main qui maîtrise l'arme,  
Je suivrai un chemin qui avance avec un drapeau.  
Dans les montagnes de lutte je ne me fatigue jamais,  
Grâce à la lutte, le futur sera radieux.

Les années, ne riez pas encore,  
Je préfère la mort que de rougir devant vous.  
Ne vous souciez pas de notre vieillesse,  
Je préparerai mon fils pour la dernière guerre.

Même si tu es profonde, la mer des années,  
Notre navire conquerra tes vagues.  
Même si tu nous fais peur avec le temps,  
Nos œuvres te feront vieillir, c'est notre réponse.

*Traduction : Dilnur Reyhan*

## **Zöhre Janim<sup>1</sup>**

Lutpulla Mutellip

*Zöhre janim, weslingiz izlep,  
Reqip qoliğha chüshtüm emdi.  
Kéche-kündüz, didar izlep,  
Ottek yanip, öchtüm emdi.*

Zöhre, mon âme, à la recherche de ton amour,  
Je suis tombé entre les mains des ennemis.  
Jours et nuits en cherchant à te voir,  
Brûlé comme du feu, je suis éteint désormais.

*Ömrüm ötti tinmay yighlap,  
Közüm qanliq, yürek zerdap.  
Mana aqibet boldum xarap,  
Özge dunyağha köchtüm emdi.*

Ma vie a passé avec les larmes,  
Mes yeux pleins de sang, mon cœur déchiré.  
Et voilà, je suis fané,  
J'ai migré vers un autre monde désormais.

---

<sup>1</sup> Pour ce poème, nous faisons précéder la traduction des strophes en langue ouïghoure transcrite en alphabet latin pour permettre au lecteur de découvrir le texte original et ses sonorités.

*Zimin'ni bassun ahim méning,  
Pelek'tin ashsun zarim méning,  
Perishandur halim méning hey,  
Yardin juda boldum, emdi.*

Que mes cris envahissent la terre,  
Que mes souffrances dépassent le ciel.  
Ah, mon état est lamentable,  
Je suis privé d'amour, désormais.

*Mutellip derler, namim qaldi,  
Pighan bilen zarim qaldi.  
Ejel méni qoyni'ge aldi,  
Arman bilen öldüm, emdi.*

On m'appelle Mutellip, mon nom demeure,  
Avec douleur, mon cri est resté.  
La mort m'a pris dans ses bras,  
Je suis mort dans le désir, désormais.

*Traduction : Dilnur Reyhan*

قاقماي تۇرغىن قېرىندىشم ئۈستۈننى،  
تۈنمۈن يۈرتىن كەلگەن تۈزۈنلەن  
ئۇنى سۈرەي كۆزلەرگە، سۈرەي مەن،  
مەن تېنىگەن يول ئاۋاشقان قوزاڭخىلار...

قاقماي تۇرغىن قېرىندىشم ئۈستۈننى،  
قۈسۈن ئۇلار ئۈستۈمگە ياق قەلبىگە  
ئانا يەرنىڭ زەررەسىدۇر ئۇ تۈزۈن،  
نۇر بولغۇچى، مەن ئايرىلغان بەختىمگە!  
ئوسمانجان ساۋۇت

Calligraphie : Ablikim Emet

## Ode à la poussière

Osmanjan Sawut

Ne t'essuie pas, mon ami,  
Ces poussières de notre pays ne doivent pas s'envoler.  
Je veux les passer sur mon visage, les embrasser,  
... je suis votre agneau qui s'est égaré.

Ne t'essuie pas, mon ami,  
Qu'elle vienne s'accrocher à moi, non, à mon cœur.  
Particules de ma terre natale,  
Lumière apaisant l'éloignement de mon bonheur.

Traduction : Dilnur Reyhan

JENTAYU

---

PROSE OUÏGHOURE  
CONTEMPORAINE



**LA CRÉATION DE MONDES  
OUÏGHOURS DURABLES :  
DEVENIR AUTEUR PAR LA FICTION**

de Darren Byler

*Traduit de l'anglais par H.B.*

**L**A FICTION OUÏGHOURS DE ces trois dernières décennies peut être lue comme une mise en scène de la vie et de la pensée contemporaines ouïghoures. Plutôt que d'appréhender l'identité ouïghoure par le prisme de l'autorité étatique, elle décrit l'effort nécessaire pour vivre dans les régions de Chine frontalières avec l'Asie intérieure. La fiction fournit aux Ouïghours des outils narratifs, de nouvelles manières de s'exprimer et d'être entendus. Bien qu'elle véhicule rarement des messages politiques explicites et opère dans un ensemble de systèmes de censure, le « faire sens » de l'identité ouïghoure qui transparaît dans ce corpus d'œuvres est important en soi. C'est d'autant plus vrai à l'heure actuelle, où les systèmes d'internement de masse et de transfert de main-d'œuvre menacent de désagréger la société ouïghoure. Depuis 2017, trois des auteurs des textes repris dans cette partie ont disparu dans les camps et les prisons du Nord-Ouest de la Chine. Les Ouïghours sont confrontés à un risque accru d'être dépossédés de leur propre histoire.

La fiction contemporaine ouïghoure de ce recueil permet de pallier l'ampleur de ces processus d'effacement. Chacun des auteurs s'efforce de bâtir des mondes qui recréent la réalité à laquelle ils sont confrontés. Ce faisant, ils s'approprient un récit ouïghour plus vaste, décrivant les tensions intra et intercommunautaires ainsi que la manière dont les institutions étatiques structurent le pouvoir. Les images précises

et les moments de rencontre historiques décrits n'ont pas pour but premier de documenter la vie des Ouïghours dans ce contexte de violence étatique, mais plutôt de la représenter au niveau symbolique et de l'inscrire dans un système de savoirs ouïghour.

Cette approche permet aux lecteurs de s'identifier aux expériences qu'ils partagent avec ces personnages de fiction malgré leur réalité sociale très éloignée. Les auteurs donnent chair à des vécus difficiles à communiquer au sein de la communauté ouïghoure et, grâce à la traduction, parviennent également à toucher des publics plus larges. Tout en prenant part au dialogue sur les enjeux thématiques des littératures chinoise et mondiale, ils revendiquent une forme d'autonomie et d'autodétermination ouïghoure par et pour la communauté. La traduction et la réédition de ces histoires appellent un public plus vaste et non ouïghour à reconnaître leurs revendications auctoriales et à accorder du crédit à leurs vécus.

Ces nouvelles abordent plusieurs aspects de l'existence ouïghoure, parmi lesquels les systèmes politiques populaires, les rivalités familiales ou encore la vie sous surveillance policière assistée par la technologie. On y découvre comment la loyauté politique en région ouïghoure exige certaines performances corporelles et une adhésion au régime de vérité promulgué par les autorités du système chinois. Les formes de surveillance communautaire et les systèmes d'assujettissement politique à l'œuvre sont des thèmes récurrents dans ce recueil dont les nouvelles couvrent la période des années 1990 à aujourd'hui. Collectivement, elles illustrent les règles théoriques qui régissent la vie dans le Nord-Ouest de la Chine et la manière dont elles s'expriment au quotidien. Comme je le défendrai dans une brève conclusion, dans son ensemble, en devenant plus techniques et automatisées, ces règles réduisent la marge d'autonomie humaine par des procédés toujours plus complexes, étouffant les possibilités de pensée réflexive et d'expression de la vérité. Néanmoins, en se positionnant de manière explicite dans le passé immédiat et le présent, ces auteurs inscrivent les mondes ouïghours dans un futur durable.

## Représentations des systèmes politiques populaires

Les thèmes des textes de ce chapitre peuvent globalement être reliés à la position générationnelle de leurs auteurs. Les deux nouvelles de Memtimin Hoshur et Helide Isra'il représentent une génération plus âgée d'auteurs de fiction ouïghours. Ces deux écrivains ont atteint l'âge adulte pendant la période maoïste qui a pris fin en 1976. Leur formation littéraire et leurs influences ont été marquées par le genre dominant du réalisme socialiste. Pendant leurs études, ils ont lu les œuvres d'auteurs chinois et soviétiques traduits en chinois et en ouïghour. Ce genre littéraire diffusé à travers le monde socialiste a pour thème principal la construction du socialisme. Pour décrire cette lutte, les autorités étatiques permettaient aux auteurs de faire figurer les imperfections des mondes qu'ils représentaient dans leurs œuvres, à condition de mettre en scène des héros positifs déterminés à faire advenir une société sans classes.

Après la mort de Mao et la mise en place de la politique de réforme et d'ouverture de Deng Xiaoping, les possibilités de critiquer la société socialiste se sont multipliées partout en Chine. Malgré tout, les écrivains, et particulièrement ceux issus de minorités (comme Hoshur et Isra'il), devaient prendre garde à ne pas critiquer le système politique chinois en lui-même et rester attentifs aux messages moraux et politiques véhiculés par leurs histoires. Parce qu'ils appartenaient à une minorité, les critiques directes de la culture han ou de l'État chinois comme entité politique risquaient d'être interprétées comme « incitation à la haine ethnique » ou « séparatisme ». Cette contrainte, profondément ancrée dans la société ouïghoure, a influencé la subtilité de la satire de leurs écrits.

Comme de nombreuses nouvelles d'Hoshur, « La polémique de la moustache » s'ouvre sur un dialogue entre un éditeur et un homme mystérieux, présenté comme l'auteur d'une nouvelle intitulée « Le Fou ». Cet homme excentrique et borné est une figure récurrente dans ses œuvres, conteur de fables et rapporteur des conflits sociaux. De nombreuses histoires écrites de son point de vue peuvent être lues

comme des séries d'observations sur l'évolution des conditions de vie au Xinjiang. À l'aide de formulations alambiquées et d'une imagerie soignée, Hoshur invite le lecteur à prendre conscience des liens complexes entre relations privées et publiques à l'époque du socialisme tardif, tout en mettant l'accent sur l'évolution des « mondes de la vie » ouïghours. Sa nouvelle plonge le lecteur dans un drame social qui se déroule dans une communauté rurale où la pilosité faciale est surveillée et associée à la criminalité. Le récit se nourrit des traumatismes historiques prolongés vécus entre les années 1950 et 1960. Les séquelles des campagnes politiques apparaissent sous la forme d'autocritiques écrites sur le rasage des moustaches, l'assignation à résidence et l'acquittement. Cette séquence reflète l'accusation, l'emprisonnement et la réhabilitation qu'Hoshur a lui-même vécus aux mains des Gardes rouges à l'Université du Xinjiang pendant la Révolution culturelle.

À l'instar de cette première nouvelle, celle d'Isra'il, intitulée « Pas de vache dans la ville », présente l'influence des formes d'autorité étatique genrée sur la vie des Ouïghours durant la période des réformes du socialisme tardif dans les années 1990 au Xinjiang. Au début du récit, le narrateur remarque une vache égarée, il se précipite dans les escaliers de son immeuble et tombe nez à nez avec son supérieur : une figure d'autorité politique dans la communauté. Au cours de l'histoire, le narrateur est progressivement ostracisé par ses voisins. D'abord amusés par l'anecdote, ils prennent conscience de la gêne éprouvée par le supérieur du narrateur et affirment que ce dernier a tout inventé. Cette nouvelle montre que le régime de vérité établi par le pouvoir autoritaire maoïste est demeuré profondément ancré dans la vie urbaine ouïghoure, même au cœur de la période de réforme et d'ouverture. Lorsque l'État délègue son pouvoir à des fonctionnaires ouïghours, ils reproduisent les techniques de manipulation de l'autorité centrale à l'échelle communautaire.

Pour ces récits, Hoshur et Isra'il se sont inspirés des nouveaux genres de fiction chinoise qui ont proliféré entre 1980 et 1990, lorsque Deng Xiaoping était au pouvoir. Le premier à émerger après la Révolution

culturelle fut la « littérature des cicatrices », qui s'intéresse aux blessures psychologiques infligées par les campagnes politiques, tout en continuant à incorporer le dépassement héroïque, aspect central du réalisme socialiste. Au fil des décennies, la littérature des cicatrices a pris une tournure plus réflexive, inspirée par l'affirmation de Deng Xiaoping selon laquelle « la vérité, le bon et la beauté » devaient être seules guides de la littérature, remplaçant l'impératif de servir les valeurs fondamentales du socialisme.

Ce changement a permis à Hoshur et Isra'il de critiquer l'héritage encore très présent des politiques autoritaires et leurs conséquences néfastes sur la construction de la vérité et sur l'autonomie des individus. Cependant, cette liberté n'est pas allée jusqu'à permettre la critique de l'État chinois en lui-même ou les formes émergentes de colonialisme interne déjà visibles dans le Sud du Xinjiang. Dans les deux histoires, la différence et l'autonomie ethniques sont dépolitisées, les deux auteurs étant conscients des discours qui considéraient le « séparatisme ethnique » comme la principale menace à la sécurité nationale chinoise. La liberté accrue octroyée aux auteurs ouïghours demeurait limitée par des paramètres imposés par les auteurs han.

### **La quête de la vérité historique**

La nouvelle de Perhat Tursun intitulée « La pelle de Platon » représente une seconde génération d'auteurs de fiction ouïghours. Tursun participe à la construction, ou du moins, opère en parallèle à une école de « recherche des racines » dans la littérature de fiction. Cette forme d'écriture explore les histoires plus anciennes de la société chinoise et interroge le passé en se détournant de l'obsession pour le futur du socialisme réaliste. Ce genre reflète également un intérêt nouveau pour la littérature « bourgeoise » ou occidentale, dont certaines œuvres, telles que celles de Jorge Luis Borges et Gabriel García Márquez, connues pour leur réalisme magique, venaient d'être traduites en chinois. Les œuvres du lauréat du prix Nobel Mo Yan incarnent cette approche littéraire, en remplaçant le savoir et la vie populaires au centre des identités

chinoises. En s'intéressant à ces formes de savoir rurales et populaires, ce genre critique également les formes dominantes de savoirs et de représentations dans la société chinoise.

Le style poétique et imagé de Tursun évolue en parallèle à ces changements dans la fiction de langue chinoise. Il connaissait d'ailleurs très bien ce corpus d'œuvres, bien que sa recherche de racines ne ressemble pas à celle des auteurs han. Tursun s'appuie sur sa formation doctorale en études turques et tire son inspiration de la vie dans les villages ouïghours et des légendes d'origine soufies transmises par les paysans. Il se distingue par son interprétation de ces légendes à travers le prisme des traditions philosophiques grecques qui ont marqué les juristes et poètes du monde islamique. En exposant cette filiation, Tursun démontre que le savoir ouïghour a des origines au moins partiellement extérieures à tout modèle social et politique chinois, et décrit le cheminement de ce savoir jusqu'aux villages ouïghours.

Sa nouvelle « La pelle de Platon » tourne autour d'un objet égaré, une pelle empruntée et perdue. Tout comme la houe à lame large, la pelle est l'un des principaux outils agricoles qu'utilisent des millions de paysans ouïghours afin d'entretenir les canaux d'irrigation destinés à leurs vergers, vignobles et champs de coton. Après des années d'utilisation quotidienne, le manche de l'outil devient le prolongement de leurs bras, un appendice reconnaissable au toucher. En mettant en exergue la matérialité et les rythmes de la vie de village, infléchi par les sons et les gestes des relations familiales, Tursun transforme l'ordinaire en lieu de réflexion philosophique sur l'essence des choses, le sens de la vie ou, au contraire, son absence. Naviguant entre images évocatrices et humour absurde, cette nouvelle magistrale crée un monde d'introspection centré sur un intellectuel de village entravé par la fermeture d'esprit de sa communauté et sa place au sein de celle-ci. Néanmoins, dans ce monde impitoyable où le travail et les rivalités masculines occupent une place majeure, une forme de liberté et d'autonomie persiste au-delà des dictats de l'État. Pour un lecteur non averti, la nouvelle de Tursun pourrait même ne pas évoquer la Chine. Elle se

déroule dans sa quasi-totalité dans un monde ouïghour discret, dénué de toute trace des procédés coloniaux qui, une décennie plus tard, décimeraient la vie de village qu'il décrit.

### **La vie dans le contexte de l'internement de masse et de la surveillance technologique**

Les derniers textes de ce chapitre – celui intitulé « Séparés à jamais » et extrait du roman *La rédemption de Banu* de Gülnisa Erdal, et la nouvelle « Fuir » de Gül.Ay – ont été écrits après la détention et l'emprisonnement des trois auteurs mentionnés précédemment pour des offenses liées « à l'extrémisme, au séparatisme et au terrorisme ». Contrairement aux trois nouvelles précédentes, ils ont été écrits en chinois ou en français et ont pour thème principal la violence de l'État contre les Ouïghours. En dépit de ces choix linguistiques, ces histoires n'ont pas d'équivalents dans la littérature chinoise ou française. Elles reflètent le caractère inédit de la campagne d'internements de masse et de travail forcé dont les Ouïghours et les autres musulmans du Nord-Ouest de la Chine sont victimes depuis 2017.

Le contexte dans lequel s'inscrivent ces deux derniers textes est celui du plus grand phénomène d'internement d'une minorité ethnique et religieuse depuis la seconde guerre mondiale. Auparavant, les campagnes de masse en Chine et en Union soviétique visaient les personnes considérées comme ennemis de l'État ou contre-révolutionnaires, indépendamment de tout critère ethnique ou religieux. En outre, la surveillance de masse automatisée était alors inexistante. L'opacité des évaluations informatisées et la mobilisation par l'État de loyaux citoyens non musulmans ont rendu possible l'internement de masse des Ouïghours (parmi lesquels les trois premiers auteurs de ce chapitre). Ce projet d'internement est fondé sur le désir de l'État et de la majorité qu'il soutient de s'appropriier les terres et la main-d'œuvre ouïghoures. Les accusations d'extrémisme et de séparatisme utilisées pour catégoriser la pensée et les agissements indépendants des Ouïghours (pensée et agissements illustrés par les textes de ce

chapitre) s'inscrivent dans un mouvement plus large d'assujettissement des Ouïghours et d'effacement forcé de leur différence.

« Séparés à jamais » s'inspire du vécu d'une collègue de Gülnisa Erdal et de sa propre expérience de la surveillance au Xinjiang en 2018. L'intrigue générale du roman est racontée du point de vue d'une fonctionnaire urbaine éduquée dans le système chinois dont le monde s'effondre, et dépeint un environnement de peur, de méfiance et de répression entretenu par la technologie. Le roman illustre la manière dont la loyauté des collaborateurs du projet étatique est poussée jusqu'à l'extrême limite. La violence d'un tel système contraint ses acteurs à nier sciemment l'humanité de l'autre ou, au contraire, force l'éveil de leur conscience. Cette histoire décrit un allègement de l'âme, la quête personnelle d'une vie qui vaille la peine d'être vécue, malgré un climat de violence indescriptible. L'extrait choisi dépeint l'arrivée de l'héroïne à la capitale régionale, Ürümchi, où elle va découvrir peu à peu la situation et devoir se situer, en tant que jeune Ouïghoure éduquée en mandarin dans le système chinois.

Gülnisa Erdal et Gül.Ay évitent l'écueil de la moralisation simpliste de cette tragédie, qui la réduirait à une logique binaire de bien contre le mal. Gülnisa Erdal y parvient en façonnant un monde complexe marqué par la coercition et grâce à sa protagoniste ni héroïque, ni moralement irréprochable. Banu ne sauve pas les autres Ouïghours et ne leur rend pas ce qu'ils ont perdu, elle se contente de montrer que l'acharnement peut déboucher sur certaines formes de protection interpersonnelle partielle. De manière similaire, Gül.Ay montre que le maniement habile des règles et normes institutionnelles et juridiques peut ouvrir des espaces de protection temporaires et fragiles. Avec un suspens à couper le souffle, Gül.Ay décrit une vie sous le joug de l'État chinois, marquée par la peur et la paranoïa extrêmes. Une vie intérieure riche en pensée réflexive donne néanmoins aux Ouïghours la force de se battre pour survivre. De manière plus large, les deux récits montrent que la catégorisation des Ouïghours comme uniformément « suspects » transcende le statut social. Ils illustrent la racialisation et l'institutionnalisation de la différence ethnique par le pouvoir étatique.

## Conclusion

Dans « Séparés à jamais » et « Fuir », les problématiques auxquelles font déjà allusion les trois textes plus anciens prennent une ampleur sans précédent. La surveillance des corps, la malhonnêteté des fonctionnaires, la hiérarchie dans les équipes de travail sont devenues des questions de vie ou de mort. Il ne s'agit pas simplement de mépris social ou de querelles de voisinage – sous le régime actuel, ces problématiques régissent l'existence des Ouïghours. Lues ensemble, ces histoires retracent l'arrivée de non-musulmans dans des zones majoritairement ouïghoures et la manière dont ils sont parvenus à dominer la politique populaire avec l'aide des Ouïghours qu'ils ont formés. En parallèle, les systèmes et technologies de contrôle des actes et des pensées des Ouïghours sont devenus plus élaborés. L'espace accordé aux Ouïghours pour vivre discrètement dans leurs propres mondes, comme illustré dans les trois premières nouvelles, leur a été enlevé.

En parallèle, l'industrie de l'édition ouïghoure elle-même a été amputée. Des centaines de personnalités publiques ouïghoures ont été arrêtées et leurs publications précédemment approuvées par l'État ont été interdites. De nombreuses zones d'ombre demeurent quant à la manière dont les enquêtes ont été menées. Les documents officiels clandestinement transmis aux chercheurs suggèrent que les enquêteurs inspectent les publications passées et communications numériques pour découvrir des fautes idéologiques dans leur pensée. Une campagne lancée pour purger les intellectuels et fonctionnaires ouïghours « à double visage » a condamné des intellectuels ouïghours à des peines de prison à perpétuité ou des peines plus légères de dix à quinze ans. Du jour au lendemain, des écrivains de renom comme Hoshur, Isra'il et Tursun ont été considérés comme ennemis d'État.

Les arrestations de figures culturelles majeures couplées à l'inter-nement et à la surveillance de masse du reste de la population ont eu l'effet d'une douche froide sur la société ouïghoure. Ce cauchemar est décrit de manière poignante dans « Séparés à jamais ». En réponse à la réduction brutale de l'espace de pensée réflexive, ce recueil de

littérature ouïghoure traduite est crucial pour pérenniser la pensée ouïghoure. Il contribue à dévoiler les enjeux qui pèsent sur l'effacement des Ouïghours en offrant une fenêtre sur la sagesse et la beauté de leur littérature. Plus important encore, en amplifiant la portée des récits ouïghours, ce recueil s'efforce de leur rendre le statut d'auteurs de leur propre histoire.



# PAS DE VACHE DANS LA VILLE

*Helide Isra'il*

tr. Mukaddas Mijit et Lou Rouquet

**Q**UAND SUIS-JE ARRIVÉ SUR la rive du fleuve près de mon village natal ?

Mes amis d'enfance se baignent là-bas, nus. Certains plongent les uns à la suite des autres. D'autres nagent en s'éclaboussant. Les plus peureux se tiennent debout dans les eaux peu profondes, versant de l'eau sur leurs corps, les épaules tremblantes.

« Les garçons s'amuse vraiment. Je pourrais les surprendre en apparaissant tout près d'eux », me dis-je.

Mais l'eau n'est pas aussi transparente ni aussi froide qu'elle l'était dans mon enfance. Maintenant, elle est épaisse et huileuse - comme l'eau du lave-vaisselle d'un restaurant miteux. L'eau laisse une tache jaunâtre sur tout ce qu'elle touche. J'ai envie de trouver de l'eau claire et je commence à nager vers le milieu du fleuve, vers mes amis. Mais mes mains et mes pieds semblent lourds, comme s'ils étaient attachés. Avec beaucoup de difficultés, j'atteins le milieu de la rivière. Mais l'eau est toujours jaune et putride. Et mes amis sont introuvables. Comment ai-je fini seul au milieu de ce fleuve ? L'eau sale est mouvementée, et une grande vague s'apprête à éclater par-dessus ma tête. Alors que je me demande comment m'en sortir, j'entends soudain la voix de ma femme :

«Tursun, hé Tursun ! Lève-toi, tu es en retard pour le travail... »



Ma femme faisait la vaisselle dans la cuisine. Je réalisai brusquement que c'était le bruit de l'eau qui coulait qui m'avait amené, dans mon rêve, sur les rives du fleuve de mon village natal. Bien sûr, la plupart du temps, les rêves sont en lien avec des choses qui arrivent dans la réalité. Quand j'ai regardé ma montre, il était presque 14h30. Je frottais mon visage avec une serviette mouillée, bus un peu de thé froid et sortis. Il y avait trois appartements à chaque étage de mon immeuble. Sur le côté droit, les appartements étaient destinés aux cadres, et les plus petits appartements du côté gauche laissés aux simples travailleurs comme moi. La porte de mon voisin était fermement verrouillée. C'était quelqu'un de consciencieux qui savait anticiper autant dans le travail que dans la vie. La porte sur l'imposant appartement, côté droit, était grande ouverte. Sur l'étagère à chaussures, juste à côté de la porte, se tenait le porte-document du chef. À côté de l'étagère, ses sandales de grande taille. Je passai à côté de la porte, comme toujours avec précaution, et sortis dans la rue. Une fois dehors, je retournai aussitôt à l'intérieur, comme frappé par un vent fort et soudain. Je m'esquivai derrière la porte. Une énorme vache avec d'imposantes cornes m'avait suivi par la porte principale de l'immeuble, monta jusqu'au palier et entra directement par la porte de l'appartement du chef. L'entrée étant pavée de carreaux bleu ciel glissants, la vache ne pouvait pas avancer trop rapidement. Elle ralentit ses pas et resta debout, un moment. La vue de son ventre lourd, de la salive dégoulinant de sa mâchoire et de ses yeux coléreux lui donnait un air à vouloir tout détruire en l'espace d'un instant. C'est alors que mon chef sortit, grand et imposant, se séchant les mains avec une serviette. Il avança de deux pas vers la porte et ses yeux, soudainement, s'écarquillèrent :

« Oh, hé ! Une va... une va... vache ! » s'écria-t-il d'une voix étrange.

Le chef et la vache se tenaient là, à un mètre l'un de l'autre, se dévisageant, les yeux remplis d'étonnement. Les cornes épaisses et pointues de la vache tremblaient, comme si elles étaient prêtes à dé-

chirer instantanément le corps massif du chef. Les yeux du chef étaient quant à eux fixés sur les pointes des cornes.

Il lâcha rapidement sa serviette et attrapa la nappe posée sur la table à thé. La nappe tissée en soie lança des reflets.

Alors qu'il attrapait la nappe, une idée fusa dans mon esprit : « Génial ! Une corrida espagnole va-t-elle avoir lieu ? » Le chef était de taille. J'avais vu de quoi il était capable, à boire de l'alcool, à blaguer et à faire sans arrêt la fête pendant ses campagnes de promotion. Je me sentis tout excité.

Le chef roula d'abord la nappe en boule, puis la souleva subitement au-dessus de la vache, lui dissimulant le visage.

« Agitez la nappe sur le côté ! » pensai-je.

Je compris alors l'intention du chef. Il reculait tout en maintenant la nappe sur la tête de l'animal.

Il s'avéra que la vache n'était pas espagnole. Elle se retourna, sortit par la porte principale et s'enfuit. Au moment où elle disparaissait, deux villageois ressemblant à des commerçants, notre unité de gardes de sécurité et deux ou trois curieux arrivèrent en courant.

« Est-ce qu'une vache est passée par là ? demanda le garde principal.

— Elle vient juste de sortir de notre immeuble et est partie du côté du mur », dis-je. Ils coururent tous dans cette direction. Une nourrice, un bébé joufflu dans les bras, les suivait.

Bientôt le garde, les curieux et la nourrice revinrent.

« Quel genre de vache était-ce ? L'avez-vous vraiment vue ? » me demanda le garde en m'observant de près.

« Est-elle vraiment entrée dans l'immeuble ? Est-elle réellement allée dans l'appartement du chef ? »

« Tant que personne n'a été blessé... Je m'endormais et j'ai été réveillé par surprise par cette énorme chose qui passait le portail », poursuivit-il.

Un boutiquier qu'on surnommait « Boutique Sawut » se joignit à notre conversation.

« Quand je suis sorti de mon magasin, quelque chose courait dans la rue. Je me suis demandé, "Que fait une vache dans la ville ?" J'ai

pensé, “Peut-être ai-je vu un fantôme en pleine journée...” Alors que tout cela me tournait en tête, le reste des pourchasseurs de vache sont arrivés.»

La nourrice poursuivit : « C’était vraiment une grosse vache, avec des cornes immenses. Grâce à Dieu, personne n’a été blessé. »

« Il n’y avait aucun enfant dehors parce qu’il était midi... »

Pendant que nous étions occupés à discuter de tout cela, le chef sortit, sa mallette à la main. Le garde de sécurité accourut jusqu’à lui et commença à expliquer :

« J’ai entendu que la vache... » Le chef le coupa rageusement.

« Quelle vache ? De quoi parlez-vous ? Êtes-vous en pleine rêverie ? Partez ! Faites ce que vous êtes supposé faire », lui lança-t-il.

Cette nuit-là, alors que je rentrais du travail, plusieurs personnes étaient rassemblées au portail et parlaient avec ferveur. Le garde de sécurité, deux retraités, Boutique Sawut, deux ou trois ivrognes et mon voisin se trouvaient parmi eux. Quand ils me virent, ils restèrent plantés là, à rire. J’aurais pu rentrer directement à la maison, mais je me dirigeai au contraire tout droit vers eux, comme à mon habitude.

« Tursun l’a vu de ses propres yeux. Cette vache est allée directement dans leur immeuble et aussitôt dans l’appartement du chef, dit le garde.

— Elle a failli renverser Tursun », dit Boutique Sawut.

À cet instant arriva la nourrice qui tenait le bébé. Elle ajouta avec exaltation :

« Cette vache était si grosse... Je pense que la longueur de ses cornes était d’un mètre ou deux. Elle était d’humeur à attaquer non pas un humain, mais tout un immeuble. »

Ils ricanaient tous et attendaient de moi que je parle. Je ricanais aussi, jusqu’à me rappeler de la colère du chef à midi, et ne dis rien.

« Vous dites donc que la vache est allée directement dans l’appartement du chef, c’est bien ça ? C’est une vache de goût.

— Bêtises, ça ne fait aucun sens qu’une vache entre dans un immeuble et aille dans l’appartement de quelqu’un en quittant la grande avenue. » Au ton de mon voisin, mon sang ne fit qu’un tour.

« Parfois l'incroyable arrive. Si je ne l'avais pas vue de mes propres yeux, je ne l'aurais pas cru non plus.

— Je l'ai aussi vue, dit quelqu'un d'autre. Le bébé ne voulait pas dormir et je marchais sur le côté de la route. La vache a couru directement dans cet immeuble. J'ai seulement dit : "Oh mon Dieu, Madame Tilla a un cœur fragile." Heureusement qu'elle n'a pas vu la vache...

— Si vous le dites. Elle est juste entrée dans l'immeuble puis... peut-être que quand elle a vu que tout était si brillant, elle a eu peur de faire des dégâts.

— Elle était près de la porte, peut-être qu'elle est restée bloquée sur le sol glissant et qu'elle n'a pu ni avancer ni reculer, et qu'elle est juste restée là quelque temps.

— Est-ce que quelqu'un est sorti alors qu'elle était dedans ?

— Oui, notre chef est sorti des toilettes en se séchant les mains. Il n'a pas vu la vache, a avancé de deux pas, et là, il l'a vue.

— A-t-il crié quand il l'a vue ?

— Oui. Il a voulu dire "vache" mais il a dit "va...vache".

— Ha, ha, ha, il a dû avoir si peur.

— N'importe qui aurait eu peur. Si ça nous arrivait, nos cœurs s'arrêteraient net. »

Un chef, c'est un chef.

« C'est un homme incroyable.

— Il a attrapé la nappe sur la table et l'a portée au-dessus de sa tête.

— Oh, c'est vraiment courageux.

— J'ai pensé que le chef avait pu étudier la corrida espagnole quand il était à l'étranger et qu'il allait proposer un spectacle. C'était excitant.

— Il aurait pu le faire s'il l'avait vraiment voulu.

— Notre chef, c'est un costaud.

— Et il a un bon sens de l'humour...

— Il tenait la nappe au-dessus de sa tête, il s'est penché vers le sol puis s'est tourné d'un coup vers la gauche, s'en est retourné dans les toilettes et a fermé la porte.

— Ha, ha, ha, ça c'était intelligent.

— Ha, ha, ha, il n'est pas devenu chef pour rien. Qu'en est-il de la vache ?

— Elle a fait demi-tour et elle est sortie. Quand je l'ai vue de derrière, je suis allé directement à l'arrière du bâtiment. Et vous êtes arrivés... »

Nous parlions avec enthousiasme. Des personnes ayant rejoint la foule commencèrent à demander :

« Quelle vache ? D'où venait-elle ?

— Une vache que des villageois avaient achetée et transportaient vers leur village. L'arrière abîmé de leur camion s'est ouvert alors qu'ils passaient par ici. »

Le garde de sécurité et Boutique Sawut racontaient l'histoire depuis le début, et je me souvins soudain que ma femme était du soir au travail, je devais donc faire le dîner. Alors que j'avancai vers mon appartement, je vis mon fils assis sur son cartable, en face de notre portail. Je me demandai brusquement ce qu'il serait advenu si la vache était arrivée alors que mon fils était assis ainsi. Cette pensée me remplit d'inquiétude pour mon fils. Après lui avoir préparé son repas préféré, assis près de lui devant la télévision, tout ce qui s'était passé ce jour-là sembla s'évanouir de mon esprit.



Un soir, ma femme vint me dire que Madame Tilla la réclamait. Que lui voulait-elle ? Quand elle revint, ma femme avait le visage irrité. Je croyais qu'elle allait me dire quelque chose, je l'attendis donc près de la télévision. Elle ne me regarda même pas. Elle entra simplement dans la cuisine et se mit à laver la vaisselle. Quand je la rejoignis pour lui demander ce qui s'était passé, elle lâcha la bassine dans le lavabo.

« Toi, quand deviendras-tu enfin adulte ? Pourquoi est-ce que tu ne te tais pas, au lieu de répéter les commérages des autres ? Non seulement ça, mais tu ne parles pas dans le dos de n'importe qui, mais dans celui du Vieux Frère Dolet ! » Elle était vraiment en colère.

« Moi ? Dans le dos de Frère Dolet ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Qu'est-ce que tu as dit ? N'as-tu pas lancé une rumeur selon laquelle, l'autre jour, une vache serait entrée dans notre bâtiment et allée dans l'appartement de Frère Dolet, à le poursuivre ? Madame

Tilla était vraiment fâchée : “Je pensais que Tursun était un homme décent, mais il se trouve qu’il est fou.”

— Attends, est-ce que Frère Dolet était là ? Qu’a-t-il dit ?

— Que crois-tu ? Il a dit que Tursun devrait arrêter de dire des sottises. »

J’étais sans voix. Je frappai de surprise ma paume contre mon front. Ma femme me regarda, debout pendant un moment.

Puis, d’une voix douce, elle ajouta : « Je leur ai dit, je connais Tursun. Il n’est pas du genre à jaser sur les autres, il doit y avoir méprise. Est-ce que quelqu’un essaierait de te faire du mal ? »

Je racontai à ma femme tout ce qui s’était passé ce jour-là. Ma femme resta debout quelques instants.

« D’autres ont vu la scène, pas vrai ? Dans ce cas, tu devrais leur demander d’être tes témoins et de blanchir ton nom.

— Tu te comportes comme une femme. Qui aurait envie d’être mon témoin quand Frère Dolet lui-même dit que je rêve ? »

Nous restâmes ainsi un moment, puis ma femme dit :

« Ce n’est pas une si grosse affaire. Si cette vache est entrée dans cette maison et que tout cela est arrivé, Frère Dolet rira de toi pendant une bonne année. D’accord ? Ne t’excuse pas. N’essaie pas de blanchir ton nom. Agis juste normalement, tu n’as rien fait de travers. »



Plus tard, je repensais à cette conversation et me posais des questions : étais-je réellement innocent ? avais-je fait le bon choix en ne m’excusant pas et en renonçant à blanchir mon nom ? Je ne trouvais pas vraiment de réponse claire. Si je disais que j’étais coupable, je ne ressentais pas que je l’étais. Mais si je disais que je ne l’étais pas, alors je sentais que je l’étais. Tout le monde peut être confronté à des situations dangereuses dans la vie. Tout le monde a peur du danger. Beaucoup perdent la tête quand ils y sont confrontés. Comparé à la plupart des gens, on pouvait dire que Frère Dolet avait très bien réagi. C’est aussi une habileté que de se protéger soi-même comme il l’avait fait. Ce jour-là, j’avais vraiment admiré Frère Dolet.

Les autres aussi. S'ils avaient pu agir comme il l'avait fait, ils en auraient tiré beaucoup de fierté, mais...



Plus tard, les choses s'étaient compliquées. Certains amis venaient me chercher en disant :

« Hé, Tursun, tu as dit qu'une vache poursuivait Frère Dolet, comment est-ce possible, ce n'est pas l'Inde ici... »

« Pourquoi as-tu dit ce genre de chose étrange ? Que ferait une vache dans la ville ? »

Certains, sous des allures sympathiques, essayaient délibérément de tirer quelque chose de moi. Je ne voulais pas leur parler. Parfois je me mettais vraiment en colère et leur racontais ce qui s'était réellement passé. Je réalisai bientôt que ces mots prononcés auprès de mes amis étaient sur toutes les lèvres de mon unité de travail ; personne ne voulait me croire ni me confier quoi que ce soit. Les collègues dont j'étais proche s'éloignaient progressivement de moi et mes ennemis se réjouissaient. Un jour, après le travail, alors que j'arrivai vers le portail principal, un groupe de personnes échangeait sur un ton exalté. Le garde de sécurité crachait tout en parlant :

« Totalement absurde, comment pourrait-il y avoir une vache dans la ville ! Je travaille ici depuis dix ans... » Je me glissai immédiatement dans une échoppe quand Boutique Sawut ajouta :

« Nous avons tous cru à ce que ce vaurien nous a dit. Comment une chose pareille pourrait-elle se produire en réalité ? Qui l'a réellement vue ? »

« Comment quelqu'un peut-il dire tout ce qui lui passe par la tête ? L'autre jour, quand je suis entré dans l'appartement du chef, il est vraiment devenu fou. Cette histoire nuit à la réputation du chef. »

C'était les mots de mon voisin de palier.

J'entendis la voix de la nourrice, qui enchaîna aussitôt :

« Il est vraiment mal intentionné, ce misérable. Comment a-t-il pu dire que le Fonctionnaire Dolet aurait fait une danse étrangère avec une vache en tenant une nappe dans ses mains ? N'importe quoi ! Je

n'ai pas vu de vache depuis que je me suis installée en ville. Les vaches ne sont-elles pas seulement dans les villages?... »

Je restais debout et immobile dans l'allée sombre et étroite de l'échoppe. Les personnes qui entraient et sortaient me renversaient presque en passant. Mes yeux ne voyaient plus rien. Je ne parvenais plus à penser à rien. Toutes ces voix démoniaques résonnaient dans ma tête. Les mains tremblantes, je me roulai une cigarette et aspirai nerveusement la fumée dans mes poumons. La fumée noire qui sortit de mon nez et de ma bouche ressemblait à la colère qui me remplissait de l'intérieur. Ce que les autres disaient avait peu d'impact sur moi, mais les propos de mon voisin me transperçaient le cœur. Après toutes ces années, je n'aurais jamais pensé qu'il put ainsi me poignarder dans le dos.

Je me calmai lentement. « Bien, ai-je pensé, ces journées aussi passeront, ils oublieront tout cela, le chemin de la vie est long. »

Je passai la foule la tête haute. De retour vers chez moi, subitement, une question s'empara de moi. Que se serait-il passé si ce que j'avais vu était arrivé au voisin ? Peut-être se serait-il tu, comme s'il n'avait rien vu... Non ! Il aurait décrit la manière dont le chef avait protégé, de son courage, la vie et les biens des autres. Oui, il aurait pour sûr fait ça. Pourquoi cela ne m'était-il pas venu en tête plus tôt ? Je ne pus m'empêcher de rire.

« Ha, ha, ha... »

À la porte du bâtiment, je croisai la femme de mon voisin Pantimkhan. Elle me regarda, les yeux apeurés, puis s'enfuit jusqu'à son appartement comme moi j'avais fui la vache. Quand j'ouvris ma porte, elle entrouvrit la sienne de quelques centimètres et m'épia. Cette femme petite et potelée, avec son visage triangulaire, ses petits yeux perçants et les mouvements rapides de son cou, de ses pieds et de ses mains, me faisait penser à une souris.

« Mia...ou, mia...ou, mia...ou. »

Je miaulais comme un chat, dommage que mon fils n'ait pas été là, il aurait été si content.



Dans les jours qui suivirent, je pris comme un mauvais présage le regard apeuré que les gens m'adressaient tandis qu'ils s'écartaient de moi, m'accordant à peine un mot ou deux avant de fuir toute conversation. Un jour, alors que je rentrais du travail, Frère Dolet avait changé sa porte pour une nouvelle porte en acier brillant. Le jour suivant, mon voisin avait lui aussi changé sa porte pour une porte en acier. Elle était plus simple que celle de Frère Dolet, mais était ornée d'une tête de déesse chinoise, de celles qui éloignent les fantômes. La plupart du temps, ces portes en acier étaient fermées. Personne ne se saluait plus en se croisant, pas même les femmes. Des gardes de sécurité en uniforme avaient aussi commencé à patrouiller dans notre immeuble.

« Peut-être que les terroristes sont devenus plus actifs », ai-je pensé. Une autre fois, je fus un peu surpris quand, en m'apercevant, la nourrice attrapa son bébé et descendit la route en se dandinant. Puis je me dis qu'elle se sentait peut-être un peu coupable. Finalement, la fête de Rosa Heyt<sup>1</sup> arriva. Le premier jour des festivités, des visiteurs faisaient la queue en face de notre immeuble comme ils le feraient au supermarché. Certains de mes amis se trouvaient parmi eux, avec leurs femmes pomponnées, mais cette fois-là ils ne regardèrent même pas ma porte. Un jour, ma femme me regarda de très près en rentrant à la maison. Elle observa la manière dont je marchais, m'asseyais, buvais le thé et mangeais ma nourriture. Elle vérifia même les toilettes après mon passage. Quand mon fils fut endormi, elle s'approcha de moi et dit :

« Tursun, dis-moi la vérité. Comment t'es-tu senti dernièrement ? Vois-tu des choses étranges ? »

— De quoi parles-tu ? Ne me connais-tu pas ? Que devrais-je voir avec mes yeux ? Encore cette histoire de vache ? Lâche l'affaire. Je vais juste faire comme si je n'avais rien vu.

— Je te crois par rapport à la vache, mais... Certains disent que tu parles et ris tout seul. "Pas étonnant qu'il voie des vaches sorties de nulle part...", qu'ils disent. Ne me fais pas peur, dis-moi juste la vérité...

---

<sup>1</sup> Aussi connue sous le terme arabe Aïd al-Fitr, Rosa Heyt est la célébration de rupture du jeûne du ramadan.

— Idiote ! Si j'étais dans cet état, est-ce que je pourrais parler ainsi avec toi ? Ne me donne pas mal à la tête. Les gens qui disent ça sont tous dingues eux-mêmes.

— Même si tu le dis, Madame Pantimkhan a déjà ruiné ta réputation en disant : "Tursun est devenu un idiot qui babille, riant pour lui-même et miaulant comme un chat." Tu...

— Est-ce que des gens croient aux mots de cette femme ?

— Son mari et Frère Dolet, et d'autres, sont tous derrière elle. Tu penses que les gens devraient te croire toi plutôt qu'elle ? »

Quand nous nous couchâmes, ma femme pleura pendant un moment : « Qu'est-ce que je suis supposée faire si tu es devenu malade ? Notre fils est encore jeune. »



Cette période me rendit les personnes mentalement instables plus sympathiques. La plupart devenaient malades en raison du mal causé par d'autres personnes. Je me demandais comment des mots comme « fou », « perdu » ou « dingue » pouvaient se répandre aussi facilement que le vent. Était-ce l'un des effets de cette « ère de l'information » ? Cette diffusion retirait toute dignité et tout droit humain de base à une personne. Les gens vous fuyaient ou riaient de vous avec des clins d'œil entendus même quand vous parliez normalement ; les obscènes et indécents se jouaient de vous comme d'un singe. Ils vous jugeaient insensément et croyaient à toutes les accusations, les propageant à grande vitesse, extrayant une joie de leur ennui. Ils essayaient de maintenir leur équilibre mental aux dépens du malheur des autres. Ce genre de personne ôtait la vie aux autres sans verser une goutte de sang ; ce genre d'irresponsabilité, de disgrâce à la dignité humaine, n'était jamais puni par la loi. C'était surprenant.

Cela me laissa perplexe. Pourquoi personne ne se disait-il : « Est-ce réellement vrai ? »

En y pensant, me revenait à l'esprit une personne connue pour son talent et sa décence. Elle ne pouvait pas vivre parmi ces gens et elle mourut de chagrin. Un autre artiste était devenu la victime de

scandales et passa la moitié de sa vie dans un hôpital psychiatrique. Il existait beaucoup d'exemples comme ceux-ci. Reconnaissons que la plus grande fragilité de l'humanité, c'est que des personnes sournoises et mauvaises ont trop souvent la possibilité de blesser des personnes honnêtes et décentes. Le fait que je ne fus ni la première ni la dernière personne décente à être blessée était un grand soulagement pour moi.



Un jour, mon oncle arriva inopinément de mon village natal :

« Je suis venu te voir. Ces derniers jours, j'ai beaucoup rêvé de ma sœur et je m'inquiétais pour toi », me dit-il. Mais je savais que mon oncle n'était pas le genre de personne à rendre visite à quelqu'un par inquiétude.

Mon oncle était toujours pareil à lui-même. La seule différence était que, la dernière fois que je l'avais vu, il portait une *doppa*<sup>2</sup> noire et blanche, alors qu'il portait cette fois-ci une *doppa* vert émeraude. La dernière fois, il portait un vieux gilet jaune, et cette fois-ci un gilet gris. S'il portait auparavant deux vestes et un pull, il portait cette fois-ci une veste et un pull. Les rides sur son visage de bronze s'étaient creusées et allongées. Les paupières sur ses yeux rouges avaient commencé à tomber. Mon oncle était quelqu'un qui avait traversé beaucoup de choses. Il ne me regarda pas de près et ne se vanta pas devant moi de ses riches fils. Peut-être lui avais-je vraiment manqué, ou alors les années avaient-elles juste courbé son corps et son esprit. La pitié et la condescendance n'apparurent qu'une fois sur son visage et disparurent aussitôt. À l'exception des moments où il bavardait dans la cuisine avec ma femme, il parlait arpenfer le bazar. Tous les soirs il s'asseyait sur les *korpe*<sup>3</sup>, posait sa *doppa* sur son genou, se frottait sa tête chauve et disait :

« Oh mon Dieu, Ürümchi ressemble à un gros animal qui est constamment en train de grandir, de grossir jour après jour. La hauteur des bâtiments, le nombre de voitures, les gens se fauflant comme

2 Une *doppa* (ou un *doppa*, les noms communs ouïghours n'étant pas genrés) est un chapeau carré ou rond traditionnel brodé, répandu dans toute l'Asie centrale.

3 Matelas fins posés à même le sol et sur lesquels on s'assoit.

des fourmis... Chaque jour à midi, ces fourmis sortent des grands bâtiments et se ruent vers les restaurants haut-de-gamme au sommet ou au pied des immeubles. Ils les remplissent et ne s'arrêtent pas, comme s'ils allaient manger le monde entier... »

« Quand on voit ça, on se dit qu'il y a encore assez de nourriture pour les personnes sur terre. »

Il comparait les petites villes du Sud avec Ürümqi, les fermiers et les citadins, et il disait : « Toute la richesse du Xinjiang est à Ürümqi. C'est pour ça que les personnes âgées veulent venir ici... »

Au bout d'une semaine, un soir, mon oncle me dit la vérité. La nouvelle que j'étais devenu fou avait été rapportée par une personne descendue dans le Sud visiter ses proches, et ma famille s'en était attristée, demandant à mon oncle de me rendre visite. Ils voulaient savoir s'il était nécessaire de me ramener au village pour me soigner. Désormais il était rassuré de voir que rien n'était inhabituel dans ce que je disais ou pensais. Cette nuit-là, nous avons parlé longuement. Mon oncle m'écouta avec attention et dit :

« Ça peut se résoudre, c'est très simple, il faut leur rendre leurs propres mots. Un soir, toi et moi nous irons à l'appartement du chef. On amènera aussi ton voisin avec nous. Nous nous excuserons et dirons que Tursunjan ne se sentait pas très bien depuis quelques temps, qu'il a donc dit des choses qui ont pu fâcher. Maintenant il va mieux et se sent réellement mal à l'aise. Acceptez notre excuse. Tout ce que ça te coûtera, c'est le titre de "fou", et les choses s'arrangeront tout de suite après.

— Comment ? Ai-je vraiment besoin de me faire traiter de "fou" ? Je ne suis pas fou. Ce sont eux qui sont fous. » Je me levai d'un coup, énervé.

« Mon enfant, Tursunjan, tu n'as personne pour veiller sur toi dans cette ville. Que ce soit pour le meilleur ou pour le pire, dans tous les cas, le Fonctionnaire Dolet, c'est ton père et ta mère. Si quelque chose t'arrive, il est celui qui sera à tes côtés. Tu ne peux pas vivre comme ça, à lutter contre ces gens. Tu es devenu un homme fou à leurs yeux, que se passera-t-il si ça continue ? Pense à ton enfant...

— Frère Dolet, lui, me punira-t-il pour un tel incident ? À côté de ce qu'il fait, c'est juste...

— C'est difficile à dire. »

Après que mon oncle eut mentionné mon fils, il me vint à l'esprit que, ces derniers temps, les vêtements de mon garçon étaient souvent déchirés par endroits et qu'il était revenu avec des égratignures çà et là sur son corps. Sans m'en rendre compte, je pris une grande inspiration et demeurai silencieux.



Tout se passa comme mon oncle l'avait prédit. Les portes de mes voisins étaient ouvertes, comme leurs visages. Lors d'un mariage, Frère Dolet vint vers moi et me dit :

« Hé, bonhomme, tu ne vois plus de vaches maintenant ? » Tout le monde présent éclata de rire. Après cet épisode, mon surnom devint « Vache Tursun ». Puis les gens se mirent à me saluer en me souriant, comme ils le faisaient avant, et à me demander si j'allais de nouveau mieux. Mes amis disaient : « Allez Vache, allons nous accouder au comptoir et boire un coup. » Mon oncle nous parla des affaires de son fils et de son petit-fils, puis il se prépara à rentrer chez lui. La veille de son départ, nous parlâmes longuement. Il me demanda des nouvelles de Frère Sopi, qu'il avait rencontré la dernière fois qu'il était venu me voir. Je lui dis qu'après sa mutation je ne l'avais revu qu'une fois et que j'avais entendu qu'après sa retraite il était devenu soufi. Mon oncle rit. Je lui racontai aussi les choses qui s'étaient passées après qu'il m'eut donné son « conseil ». Mon oncle écouta attentivement et dit finalement :

« Hé, Tursun... Ta femme a raison. Tu n'as jamais grandi. Même les animaux ne font rien qui va leur faire du mal. Maintenant tu es un adulte. Essaie de réfléchir avant de parler. Ne sois pas si honnête et naïf. La vie consiste en neuf couleurs et une seule bataille.<sup>4</sup>

— On parle, mon oncle, mais si vous étiez allé à l'école et aviez travaillé dans un endroit comme Ürümchi, vous auriez vécu une très bonne vie. » Ce à quoi il répondit :

---

4 En référence au proverbe ouïghour : « Sur dix batailles une seule est réelle, les autres n'existent que dans l'esprit. »

«Je n'aurais pas couru après des rêves vides comme toi. Si j'avais été ici, je serais sans doute devenu directeur.»

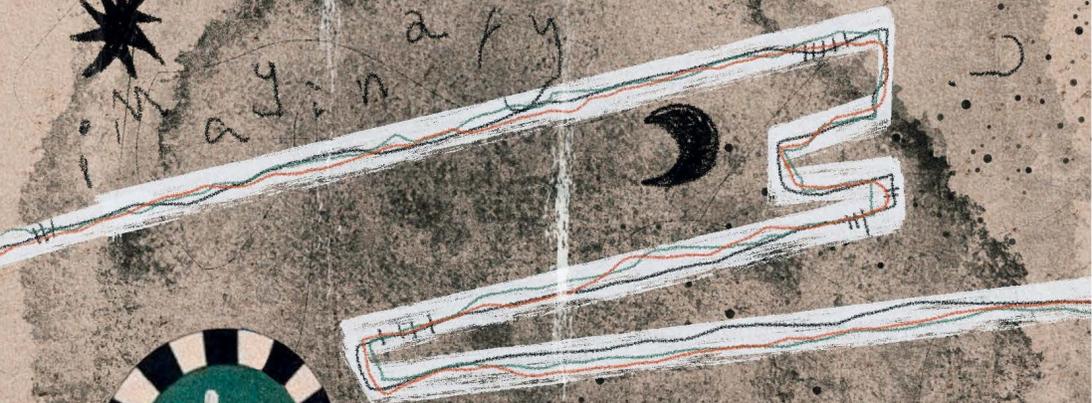
Sur ces paroles, un nouvel éclat dans ses yeux vint m'agacer.

Mon oncle retourna chez lui. Il semblait que tout était à nouveau en ordre. Je riais aux blagues des autres, mais à mes yeux ils ressemblaient tous à un groupe de clones fabriqués dans la même usine. Ils ne pensaient à rien d'autre qu'à ce dont ils pourraient tirer bénéfice. Ils étaient immoraux et apathiques. Je buvais et plaisantais avec mes amis, mais de mon point de vue, ils n'étaient que des salauds à deux faces : de jeunes troncs qui avaient pourri dans leur jeunesse (j'en étais un aussi, bien sûr).

Je me sentais seul parmi les gens. Me manquait l'époque où j'avais été aliéné. Chagriné, mais pur. Disgracié, mais plein de bons sentiments – tel un philosophe. Une fois, bien involontairement, des larmes me vinrent aux yeux. Une goutte de larme salée roula dans ma bouche depuis ma joue. C'était dans un restaurant. Des personnes alourdies par l'alcool dansaient et se déhanchaient sur la musique assourdissante et folle. Sous la pulsation des lumières, les danseurs donnaient l'impression de s'agiter sous les ordres d'une télécommande. ■



imaginary



# LA PELLE DE PLATON

*Perhat Tursun*

tr. Vanessa Frangville et Mukaddas Mijit

1.

**J'**AI PERDU LA PELLE de mon cousin aîné. Il est possible que je ne l'aie pas perdue, mais c'est du moins ce qu'il dit. Comme il n'a pas pu me décrire à quoi elle ressemble, je dois peut-être bien dire qu'elle est perdue.

À midi, le jour où je suis censé avoir perdu la pelle, je marchais vers le portail de la maison de mon cousin. Je l'appelai tout en ouvrant les deux battants de ce grand portail en fer qui ouvrait sur sa cour. En réalité, nul besoin de l'appeler, car le son que faisait ce portail était plus élevé que le cri que toute personne aurait pu produire, même en hurlant à pleins poumons.

« Grand frère Sadiq, hé, grand frère Sadiq ! »

Le pied large et robuste de mon cousin apparut sous le rideau de la porte depuis l'intérieur de la maison. Il cherchait ses vieilles pantoufles, décolorées par le soleil et aux semelles craquelées ici et là.

« C'est toi, mon jeune frère Urayim-bey ? Viens, entre dans la maison.

— Je reviendrai te voir, je suis occupé », dis-je en disposant sa pelle contre un mûrier. « Je dois m'en aller. »

La pelle appuyée contre le mûrier commença alors à vaciller et tomba brusquement. Je trouvai cela étrange, comme un signe mystérieux,

et lui jetai un regard, sans prendre la peine de la replacer. Ça ne me semblait pas important. Mon cousin me faisait des politesses pour bien souligner notre lien de parenté.

« Pourquoi ne viens-tu pas t'asseoir un moment ? Ces derniers temps, nous avons été trop pris par le travail et nous n'avons pas conversé à cœur ouvert depuis bien longtemps.

— Je dois y aller mon frère, j'ai à faire au bazar. »

Comme il se doutait que ma femme et mes deux enfants étaient comme moi au portail, il mit ses pantoufles, dont l'une avait la sangle cassée. Il vint jusqu'à nous en faisant claquer ses pas sur le sol et en remettant la pantoufle abîmée chaque fois qu'elle tombait. Il se tint tout prêt du mur de terre extérieur et invita ma femme, abritée à l'ombre du mur qui devenait de plus en plus courte avec l'ascension du soleil.

« Alors, Khanqiz, tu es là aussi ? Comment ça va, ma sœur ? Ne reste pas là debout à la porte. Cette dame est si obstinée. Comme si elle s'inquiétait d'avoir une dette et n'osait pas entrer .

— Merci grand frère, j'ai dû laisser le bétail seul », dit ma femme, en regardant les herbes qu'elle gardait sous le bras.

Son visage disharmonieux lui donnait un air sévère et implacable<sup>1</sup>. C'est pourquoi nos proches la surnommaient « la glaciale ». Pourtant, dans la famille, de toutes nos belles-filles, ce n'est pas celle qui a le cœur le plus dur.

En voyant les têtes de mes fils, affaissées de fatigue et ne se redressant même pas pour le regarder, mon cousin fit claquer sa langue.

« Eh bien, tu as emmené ces deux soldats aux champs ? Ces enfants ont l'air pitoyable. Ils sont trop jeunes. Penses-tu pouvoir achever le travail de tout l'univers en les mettant aussi au travail ? À quoi bon ? Tu n'en viendrais pas à bout même en emmenant cent personnes. Notre arrière-grand-père Metqun-Akhun qui était responsable de tout le village n'a pas pu achever tout le travail. Notre grand-père Tud-Akhun non plus. Mon père, qui a été Travailleur Modèle, est allé à Dazhai et était connu sous le nom de Dazhai Mamut, non plus ! Ce

---

<sup>1</sup> L'expression originale en ouïghour dit : « Ses organes des cinq sens sont mal coordonnés », autrement dit les différentes parties de son visage (oreilles, yeux, nez, bouche, joues) sont disharmonieuses.

travail ne peut être achevé qu'après notre mort. Ne sois pas trop dur avec ces enfants!... »

Je regardais mes enfants marcher pieds nus. Ils déambulaient nonchalamment malgré leurs pieds meurtris par le sable brûlant de la route poussiéreuse. Comme, finalement, ils ne supportaient plus la chaleur sous leurs pieds, ils sautèrent dans l'ombre le long du côté ouest du mur, se retournèrent et nous regardèrent. L'un d'eux avait huit ans, l'autre onze. Je ne voulais pas les mettre au travail, mais comme j'étais parfois malade et sans force, je n'avais pu que les emmener aux champs. Cela me faisait mal de voir leurs petites mains attraper la pelle, mais je n'avais pas le choix. Si j'avais été en bonne santé, je ne leur aurais jamais demandé de travailler. J'aurais voulu qu'ils jouent le long des champs pendant que je finissais moi-même le travail. Épuisé, j'aurais alors vu leurs mains et leurs vêtements souillés, des tâches de saleté sur leurs nez, et je me serais senti soulagé et redynamisé.

« S'ils s'habituent à travailler dur quand ils sont jeunes, ce sera plus simple pour eux quand ils grandiront », dit ma femme, avant que je ne puisse moi-même prononcer ce vieil adage.

Comme on allait se quitter, mon cousin, qui n'y avait jusque-là pas prêté attention, me dit soudain en regardant la pelle :

« Ah, mon jeune frère, ce n'est pas ma pelle. »

Je regardais la pelle à côté du mûrier. La large lame de la pelle ressemblait exactement au visage de mon cousin. Je me rappelais très clairement la lui avoir empruntée. Ma femme prit les herbes sous son bras dans son autre main et saisit de l'autre la pelle dont le manche était fait de branches de saule. Je déposai la pelle que je portais sur mon épaule et les regardai toutes les deux. Cela faisait longtemps que nous utilisions ces deux pelles. Celle de ma femme était assez pratique. Trop usée, sa lame avait pris la forme d'un croissant, et on voyait comme deux entailles dans les parties du manche qu'elle avait l'habitude de saisir. Encore un peu et le manche serait si usé qu'il casserait. J'avais acheté la pelle que je tenais à la main parce qu'un nouveau travailleur était arrivé après notre mariage. À l'époque, mon

père m'avait reproché d'avoir acheté une pelle aussi grossière et encombrante. Mais après l'avoir utilisée longtemps, nous nous y étions habitués et cette pelle s'était aussi déformée pour prendre un aspect plus pratique. Je montrai ma pelle et celle de ma femme à mon cousin.

« Serait-ce l'une d'elles ?

— Non », répondit mon cousin sans même jeter un œil à nos pelles. J'appelai mes enfants épuisés et traînant des pieds.

« Hé, les soldats ! Venez ici et laissez Sadiq regarder les pelles que vous portez. »

Les pelles qu'ils tenaient ne pouvaient en aucun cas être la bonne, car elles étaient bien trop usagées. Elles me venaient de mon père et étaient bien plus anciennes que ma pelle ou celle de ma femme.

Mes enfants restaient debout, se disputant pour savoir qui allait les porter jusqu'à nous.

« Aucune de ces pelles n'est la mienne. Pas la peine de les amener. Je les vois », dit mon cousin, tordant un peu son visage.

Et c'est ainsi que la pelle de mon aîné a disparu de ce monde sans laisser de trace.

Je n'avais d'autre choix que de renvoyer ma femme et mes enfants, reprendre la pelle que mon cousin n'acceptait pas comme sienne, et retourner aux champs derrière sa maison. Les champs étaient fumants sous l'éclat aveuglant du soleil. Je mettais ma main en visière au-dessus des yeux et regardai au loin. Si vous faites face au soleil qui contrôle l'univers entier, vous devez filtrer la lumière directe et le ciel bouillonnant pour apercevoir des détails à une certaine distance.

Il n'y avait personne dans les rangées des champs, sinon une femme seule portant un voile blanc. Un âne, attaché à une corde, se sentait seul et poussa un long braiment. La femme épuisée et affamée arrêta de travailler, leva un ourlet de sa veste et s'essuya le visage. Elle se pencha et saisit un nourrisson gémissant qui battait des pieds et hurlait, elle embrassa son entrejambe et marcha dans ma direction. J'attendais qu'elle se rapproche pour relever la tête. Ses talons sombres et craqués laissaient des traces sans forme dans le sol quand elle s'arrêta devant mon cousin et moi.

« Buwhihejer-khan, vous avez semble-t-il bavardé avec Khanqiz tout à l'heure. Avez-vous échangé vos pelles pendant que vous déambuliez ensemble ? »

Buwhihejer-khan, afin de ne pas blesser le bébé, posa délicatement le *katman*<sup>2</sup> qui se trouvait sur son épaule et me le montra.

« Je n'ai pas amené de pelle, j'ai travaillé avec le *katman* aujourd'hui. »

Tout aussi délicatement, elle remit le *katman* sur son épaule et partit. Comme elle passait devant nous, je remarquai que son bébé était très gros et suçait sa main pleine de boue.

Quand nous sommes partis aux champs, il était clair que nous avions cinq pelles, il était donc impossible que nous en ayons laissé une dans les champs. D'où venait donc cette pelle qui n'était pas celle de mon cousin ? Avec quelle pelle avait-elle pu être échangée ? Personne d'autre n'était venu dans notre champ avec une pelle. Il était en outre impossible que la pelle de mon cousin ait été oubliée dans le champ. Pourtant, mon cousin dit :

« Tu as dû l'oublier dans le champ – va la chercher. »

Chercher dans le champ ne servait à rien, mais mon cousin insistait tant que je devais essayer. La lumière du soleil pesait sur mes épaules et mon cerveau pendant que je cherchais. Le soleil blanchissait rapidement les mottes de terre éparpillées çà et là entre les tiges de blé. Et si je ne pouvais trouver la pelle perdue que le soleil aurait fait fondre ? Peut-être que cette pelle n'avait existé que dans mon imagination. Tout ce que je pouvais voir dans les champs, c'était des rangées de mottes de terre.

« Grand frère Sadiq, réfléchis bien. Je pense que ta pelle est celle que je viens de te rendre.

— Non, mon jeune frère, penses-tu vraiment que je ne saurais pas reconnaître ma pelle ? Je l'utilise tout le temps ! »

---

<sup>2</sup> Sorte de houe avec une longue et large lame à la façon d'une pioche. Le *katman* est un outil de base pour les fermiers ouïghours.

## 2.

J'ai cherché la pelle de mon frère partout. Au début, j'ai dit à tout le monde qu'elle avait dû être échangée, et je suspectais tous ceux qui auraient pu avoir l'opportunité de la prendre. J'ai cherché dans toutes les maisons du voisinage. J'avais cru que toutes les pelles se ressemblaient, comme elles étaient fabriquées en masse dans la même usine. Ceci aurait pu expliquer que mon cousin eut perdu sa pelle. Mais, en fouillant toutes les maisons, je découvrais que, de même que deux visages humains ne se ressemblent pas, on ne trouve pas deux pelles identiques. Le plus surprenant est que, lorsqu'on regarde une pelle avec attention, on se rend compte que cette pelle ressemble à son propriétaire. Un de nos voisins sur la droite avait de longues mains fines; le manche de sa pelle était également long et fin. Le voisin de gauche avait des mains courtes et trapues; le manche de sa pelle était de même court et trapu. La lame de la pelle était aussi grande et ronde que ses gros poignets. Quand j'ai vu la pelle dont la lame était abîmée comme la lèvre de mon voisin à bec-de-lièvre, je ne pus m'empêcher de rire. Le voisin me regarda avec surprise et embarras. L'endroit abîmé sur sa pelle ressemblait exactement à sa lèvre supérieure.

Quand il s'agissait de sa pelle, c'était comme si mon cousin de possédait rien d'autre au monde et qu'il ne cesserait jamais de la chercher.

« Mon jeune cousin, un fermier sans pelle à la saison des plantations est comme un handicapé. Ne me paralyse pas ainsi, trouve ma pelle! »

La première chose que j'avais faite était d'amener toutes les pelles de chez moi vers la maison de mon cousin pour qu'il les regarde.

« Grand frère, je n'ai pas trouvé ta pelle. Prends celle que tu veux. »

Mon cousin arqua ses sourcils et me lança un long regard endiablé.

« Regarde-moi, jeune frère. Je ne suis pas là pour te délester de ton héritage. Ce que ton père t'a laissé, tu dois l'utiliser toi-même. Je veux juste ma pelle. »

Il n'aimait sans doute pas la qualité de nos vieilles pelles, ce qui m'amena à penser qu'il en voulait peut-être une neuve.

« Je vais trouver ta pelle. Utilise l'une d'elle en attendant. »

Je lui dis ceci, tout en pensant que je lui en achèterais une meilleure au bazar. Mais mon cousin rejeta immédiatement cette idée et refusa d'utiliser une de mes pelles. À le voir, on aurait cru qu'il préférerait renoncer à nos relations plutôt qu'à sa pelle. Il restait indéfectible, mais parlait avec l'affection d'un proche malgré son air furieux. Je devais vraiment saisir cette occasion pour l'apaiser. Je craignais qu'il renie notre parenté. Jusque-là, je ne m'étais jamais disputé avec lui. Dans le voisinage, beaucoup se battaient sans cesse dans les rues ou dans les champs. Nous accourions voir ces familles qui hurlaient, se faisant face avec des faucilles et des pelles dans chaque main. Mais quelques jours plus tard, les mêmes membres des deux familles rivales, qui s'étaient presque mangées l'une l'autre, étaient assises sur la même voiture tirée par un âne pour aller au bazar, riant et plaisantant ensemble. Si un membre d'une de ces familles tirait quelque nourriture des champs, ils la partageaient avec les autres. Toutefois, notre tribu était différente. Nous ne hurlions pas les uns sur les autres, et ne nous emparions pas de faucilles ou de marteaux pour nous mettre en ligne de combat et donner une chance aux autres de rire de nous. Mais notre ressentiment était plus fort que chez quiconque, et si nos proches se disputaient, ils ne se parlaient plus pendant des années. Pendant les fêtes sacrées, les respectables barbes blanches disaient que les musulmans ne devraient pas garder de rancune, mais ce conseil n'avait aucun effet sur nous. Désormais, une misérable pelle pourrait nous contraindre, mon cousin et moi, à nous ignorer pour de nombreuses années à venir.

Après cet épisode, je me suis immédiatement rendu au bazar et j'ai acheté la plus chère et la plus large lame de pelle en fer lourd et aux joints résistants, et l'ai ramenée à la maison. J'ai pris la longueur du bois le plus sec et le plus ferme de notre plafond, et en ai pelé l'écorce. J'ai attaché ce bois à la lame pour en faire un manche. Je me disais que le manche était ainsi stable et ferme comme mon cousin. Pourtant, quelque chose n'allait pas, et je n'arrivais pas à savoir quoi. Peut-être que si mon cousin l'utilisait pendant un certain temps, leurs visages pourraient être entraînés l'un vers l'autre et converger.

Sous la toiture de la cour, ma femme pratiquait ses ablutions et lavait ses pieds aux talons craquelés avant la prière. Elle mit la cruche de côté et observa la pelle un instant.

« Celle-ci devrait convenir pour grand frère Sadiq, à présent », dit-elle.

J'étais toujours inquiet lorsqu'elle parlait de ma famille, aussi je saisis la pelle et partis en direction de chez mon cousin.

Les cheveux de mon cousin, qui sortaient sur le côté de son chapeau brun rouge de fermier, étaient aussi rigides que des poils, le ruban serré trop fort et le chapeau solidement vissé sur sa tête. Il avait l'apparence d'un homme qui avait souffert longtemps.

« Oh, mon jeune frère Urayim-bey, pourquoi dépenser de l'argent pour cette pelle ? À quoi pensais-tu ?

— Grand frère Sadiq, ce n'est rien. Je n'ai pas pu trouver ta pelle, alors tu peux te servir de celle-ci. »

— Mais ce n'est pas ma pelle, petit frère.

— Même si ce n'est pas la tienne, pourquoi ne pas t'en servir ? »

— Petit frère, tu es un intellectuel, mais, toi-même, tu t'y connais aussi en travail à la ferme. Je veux dire, toi-même, tu as grandi dans ce village. Après tes études tu es aussi devenu un fermier ici. Pourquoi ne comprends-tu pas un fermier ? Quand tu as perdu ton crayon, qu'as-tu pensé ? Si le crayon auquel tu étais habitué était perdu, tu n'aurais plus envie d'écrire tant que tu ne te serais pas habitué au nouveau ! C'est pareil pour les fermiers, si l'un de nous perd sa pelle, il perd son efficacité au travail. Alors, à toi, je te le dis, mon jeune frère, ne sois pas fâché, cherche encore ma pelle. »

Mon cousin agissait comme si tout cela n'était qu'une plaisanterie stupide. J'étais très mal à l'aise.

« Grand frère, j'ai déjà cherché partout.

— Va voir chez toi une fois de plus. »

Ce qui me mettait le plus mal à l'aise, c'était que mon cousin pense que je gardais toujours sa pelle chez moi.

« Je sais m'acheter une lame de pelle au bazar et y attacher un manche moi-même. Regarde, j'ai tant d'arbres devant la maison que

je n'ai pas le temps de les couper et que les troncs sont prêts à décoller, étirés par les branches. »

Il poursuivit : « Mon cher jeune frère, mon frère chéri », comme s'il implorait, ce qui me fit atrocement comprendre qu'il ne m'écouterait pas. La femme aux yeux de cheval de mon cousin, en suçotant entre ses dents des morceaux de jujube ou de poivron rouge séché, intervint :

« Urayim-bey, de notre famille, Sadiq est le plus proche de toi. Ce n'est pas de l'extorsion. Tu ne dois pas penser qu'on te veut du mal en te pressant de trouver cette pelle. »

Que cette femme croie que me presser de trouver la pelle pouvait signifier me vouloir du mal ne me paraissait pas un bon signe.

« Si quelqu'un, comme mon cousin, oublie ses pieds pendant qu'il marche et imagine à la place qu'il est sur une charrette tirée par un âne, s'endort et tombe dans un fossé, se peut-il que ce genre de personne douce veuille faire du mal aux autres ? »

Je ne sais plus si j'ai vraiment prononcé ces paroles, ou si ces mots sont simplement venus à mon esprit.

Son désir désespéré de trouver sa pelle rendait cette dernière encore plus mystérieuse. Il agissait comme s'il ne pouvait vivre sans elle et ne cessait d'en parler. La première fois que je le vis ainsi, je me dis que cette pelle devait avoir une valeur inestimable pour lui.

« Quand as-tu acheté cette pelle au bazar ? lui demandai-je.

— Il y a plus de quatre ans », répondit-il.

Ainsi, mon cousin n'avait pas hérité de cette pelle de mon oncle, car la mère de mon cousin était morte quand il était tout jeune, et son père était aussi décédé sept ou huit ans auparavant.

Je me disais que cette pelle lui avait peut-être été offerte par sa femme pour une occasion spéciale, mais ce n'était apparemment pas le cas. Je ne parvenais pas à imaginer des souvenirs inoubliables ou des bénéfiques cachés liés à cette pelle, car mon cousin ne savait que travailler dans les champs comme un bœuf. Il prenait ce chemin entre sa maison et les champs encore et encore comme si sa seule raison de vivre résidait dans ce même trajet, encore et encore. Il vivait dans les traces de ses propres pas. Les traces qu'il avait laissées aujourd'hui

n'avaient rien de dissemblables à celles laissées la veille. Il était donc impensable qu'il ait gardé quelque souvenir mémorable de cette vie.

« Ne fais pas d'histoires, mon frère Sadiq, lui dis-je avec impatience. Pourquoi tiens-tu tant à cette pelle ? »

Ma colère visible fit bégayer mon cousin :

« Toi... toi-même, mon frère Urayim-bey, comment dire... où exactement as-tu mis, comment dire... cette pelle ? Réfléchis-y encore. Si tu es trop paresseux pour la chercher vraiment, dis-moi ce dont tu te souviens et je la trouverai moi-même. »

Les raisons pour lesquelles je ne trouvais pas sa pelle étaient sans fin. Moins je comprenais le désir de mon cousin de retrouver sa pelle, plus illimitées étaient ces causes. Et plus illimitées étaient ces causes, moins elles en étaient réelles : elles n'appartenaient plus à ce monde et devenaient plutôt quelque chose au-delà du naturel.

Quelque part, j'entendis ma femme pousser un cri interminable adressé à l'un de mes fils, obnubilé par le jeu :

« Qunakhuuuuuuun ! Qunakhuuuuuuun ! Qunakhuuuuuuun ! Mange donc ta propre tête, espèce de vaurien ! Pourquoi ne réponds-tu pas, Qunakhuuuuuuun ! Qunakhuuuuuuun ! »

Dans notre village, il est impoli pour une femme de prononcer directement le nom de son mari, aussi ma femme ne m'appelle jamais par mon prénom « Ibrahim ». Si elle veut m'appeler, elle utilise le nom de mon fils aîné. Aussi, je supposai que ma femme m'appelait et quittai la maison de mon cousin, la pelle sur l'épaule. Mon cousin me raccompagna au portail. Je ne sais combien de temps mon cousin me regarda ainsi partir, mais je ne me retournai pas.

### 3.

Devant le marché au bois, qui sentait la sciure, j'ai vu un attrouplement de personnes frapper un chauve aux yeux petits et mesquins. Je me suis installé dans un restaurant devant le marché, non loin du lieu de l'altercation, pour manger des *legghmen*<sup>3</sup>. J'ai remarqué mon

---

<sup>3</sup> Plat typique de nouilles artisanales étirées à la main.

cousin parmi la foule qui observait la bagarre. Comme je mangeais mes *leghmen*, j'ai croqué sur un morceau d'oignon qui, à la manière d'un contre-révolutionnaire, refusait de descendre. Le regard de mon cousin a rencontré le mien juste au moment où je recrachais de la sauce des *leghmen* l'oignon coincé entre ma langue et mes lèvres. J'ai tout de suite songé que s'il me voyait cracher alors que nos regards se croisaient, il pourrait penser que mon crachat lui était destiné. J'ai voulu l'inviter à venir en lui faisant signe de la main, afin de résoudre ce malentendu. Mais mon cousin a détourné le regard, refusant de me prêter attention. J'ai alors couru vers lui en l'appelant. Il a décliné mon invitation en disant qu'il n'avait pas faim. Je ne savais pas s'il avait déjà mangé ou s'il était seulement obstiné. Je suis retourné dans le restaurant pour finir mon plat, mais la serveuse, pensant que j'avais terminé, avait déjà retiré l'assiette à demi pleine. Tous ces soucis autour des *leghmen* semblaient le signe de quelque malheur à venir. Néanmoins, cette rencontre avec mon cousin aîné au marché était une excellente opportunité de régler la question de la pelle. Je suis donc sorti du restaurant et j'ai pris mon cousin par l'avant-bras.

« Viens, grand frère Sadiq ! Allons faire un tour au marché. »

Une bagarre opposant plusieurs assaillants à un seul homme me semblait sans intérêt.

« Jeune frère, où vas-tu ? »

Comme je craignais qu'il ne refuse de me suivre, je ne parlais pas de la pelle.

« Viens, allons marcher et converser un peu. »

Nous sommes passés devant un magasin de vêtements qui sentaient l'antimite et sommes rentrés dans un magasin « Cinq métaux ». C'était le plus gros magasin du pays. Le commerçant, dont le visage était si douloureusement beau, a étalé devant nous toutes sortes de pelles.

« Grand frère Sadiq, choisis la meilleure. »

Son visage a d'abord semblé stupide et fâché, avant de rester sans expression. C'était comme si sa tête avait tourné, sa mâchoire décrochée. Il m'a regardé tout étourdi pendant un instant, puis a dit :

«La poignée de la hache perdue était donc de l'or!»<sup>4</sup> Penses-tu toi-même que c'est que je cherchais à obtenir? Je veux juste ma pelle. Cher jeune frère Urayim-bey, ma pelle est très ordinaire. Elle est bien plus simple que celles que tu proposes de m'offrir. Je n'ai jamais dit que j'en voulais une meilleure! Pourquoi penses-tu que j'ai de telles intentions? Je veux juste que tu me rendes ma pelle.»

Après avoir perdu sa pelle, j'ai essayé d'imaginer à quoi elle pouvait ressembler. Au départ, je me la suis représentée semblable au visage de mon cousin: courte en haut, avec un grand centre ovale. Plus tard, comme mon cousin cherchait toujours désespérément sa pelle, j'ai imaginé qu'elle devait ressembler à sa femme. J'ai visualisé ses yeux de cheval, son visage allongé et son menton saillant. Mais désormais, je ne pouvais l'imaginer comme un objet, car cette pelle était devenue une chose sacrée, dont la forme vénérable ne pouvait être décrite concrètement.

La pelle était importante pour mon cousin aîné, mais il semblait avoir voulu l'oublier, si je ne l'avais pas mentionnée. Il n'avait jamais demandé à venir chez moi pour la chercher. Aussi, j'avais supposé que cette pelle était en fin de compte sans importance pour lui, et pourtant chaque fois que le mot «pelle» était énoncé, il insistait fermement pour la retrouver comme s'il ne pouvait vivre sans elle.

«Toi-même, jeune frère Urayim-bey, pourquoi agis-tu ainsi? Est-ce que cela vaut la peine de perdre notre parenté à cause d'une chose si insignifiante?

— Alors pourquoi me perces-tu le cœur avec cette chose si insignifiante, grand frère Sadiq?

— Ne me rends pas ma pelle, tu l'utiliseras pour creuser la tombe de ton père!

---

<sup>4</sup> Cette expression fait référence à un conte populaire au sujet de deux bûcherons, dont l'un perd par mégarde sa hache dans un lac. La fée du lac fait remonter à la surface une hache avec un manche en argent, puis une autre avec un manche en or, mais le premier bûcheron les refuse toutes deux, ne cherchant qu'à récupérer sa propre hache dont le manche est en bois. Pour le récompenser de son honnêteté, la fée lui offre la hache en or. À cette nouvelle, l'autre bûcheron se précipite vers le lac et y fait volontairement tomber sa hache en bois. La fée du lac fait d'abord émerger la hache perdue au manche de bois, mais le frère aîné assure que celle-ci ne lui appartient pas. Lorsque la hache au manche en or apparaît, il jure que c'est bien celle qu'il vient de perdre. La hache et la fée disparaissent alors, et l'homme malhonnête repart les mains vides.

— Ne sois pas grossier avec moi, grand frère Sadiq, que représente mon père pour toi ? »

J'ai raccompagné mon cousin à la porte principale, mais il est parti sans un regard pour moi. Ma femme, qui nous observait depuis quelques temps depuis le porche où elle étendait le linge sur un fil attaché entre les colonnes, a bougonné à demi-mot : « Va manger ta tête ! »

Ces mots m'ont fait imaginer des choses étranges. Parfois, mon imagination m'effrayait. Et si une personne coupait sa propre tête avec une hache pour la manger ? J'ai vaguement imaginé la scène, et cela me semblait vraiment horrible. Visiblement, cette affaire était devenue l'objet d'une querelle entre nous. C'est pourquoi je fis appel au chef du village, Turdi-beg, pour résoudre la question.

« Hé, ton attitude avec ton cousin au sujet de cette pelle va devenir une gêne pour tout le voisinage ! »

Il semblait impossible de faire comprendre au chef du village ce qu'il se passait. Moi-même, j'avais du mal à y croire, alors comment pouvait-il faire sens de tout cela ?

« Eh bien, peu importe ! Je pense que cela prend une tournure inquiétante, mais je ne veux pas lui dire, répondis-je sans espoir.

— Jeune frère Urayim-bey, pourquoi ne lui achètes-tu pas une des meilleures pelles ?

— Grand frère Turdi-beg, il est possible que Grand frère Sadiq ait utilisé cette pelle si longtemps qu'il la considère comme une partie de lui-même. Tout le monde peut comprendre ce sentiment. Si je lui achète une autre pelle, ce serait comme lui prendre des organes et les remplacer par des artifices. »

Comme je parlais ainsi, les appels allongés de ma femme ont interrompu le fil de ma pensée et m'ont fait oublier les mots que j'avais préparés.

« Qunakhuuuuuu, qunakhuuuuuun ! Tu vois, il ne meugle même pas ! »

J'ai pensé écrire une pétition formelle pour que le chef du village prenne notre cas au sérieux. Si on utilise la transcription phonétique

internationale pour écrire comme on parle, et qu'on ne rate aucun phonème, il n'y a aucune différence entre les mots parlés et écrits. Pourtant, je savais que lorsque les mots seraient inscrits sur le papier, ils deviendraient autres. Dans la théorie de Platon, une fois qu'une idée est symbolisée par un mot, elle devient fausse, et lorsque ce mot est changé en écrit, il est encore une nouvelle falsification. Socrate, qui privilégiait la pratique de l'oral, était considéré comme le plus pur des penseurs. Désormais, à l'inverse, les pensées originales d'une personne sont considérées comme peu fiables, et les pensées les plus artificielles posées sur le papier sont vues comme les plus solides.

Mon cœur s'était comme arrêté quand Platon avait pénétré dans mes pensées.

Le chef du village annonça que tous les habitants devaient amener leurs pelles sur la place du village. Personne ne savait pourquoi, et tous se tenaient debout dans la cour avec leurs pelles sur l'épaule, observant le chef du village.

« Laissez toutes vos pelles dans la cour et allez dans la salle de réunion ! »

Comme la voix du chef du village portait loin, il n'employait généralement pas de porte-voix.

Les gens ont déposé leurs pelles de façon ordonnée et se sont rendus dans la salle de réunion. Le chef du village a saisi cette occasion pour interpellé discrètement mon cousin.

« Sadiq-Akhun, voici toutes les pelles du village. Trouve la tienne. Ne dis à personne que j'ai réuni tous les fermiers pour trouver ta pelle. Regarde donc toutes ces pelles !

— Chef d'équipe Turdi-beg, si tu me tires d'embarras, j'inviterai tout le monde à un banquet ! », a dit mon cousin tout en examinant les pelles.

Mais même parmi mille pelles, celle de mon cousin restait introuvable. On peut dire que c'était comme si cette pelle n'existait pas dans ce monde. J'ai même commencé à penser que je n'avais jamais emprunté cette pelle à mon cousin. C'était peut-être une fantaisie entre mon cousin et moi, qui pouvait le dire ?

Comme un vieil homme sénile qui rêve d'un rossignol mythique doué de parole et amène le chaos dans sa famille en envoyant aux quatre coins du monde ses enfants chercher cet animal imaginaire, mon cousin nous envoyait chercher une pelle qui n'existait pas.

Je repensais à la légende : les trois frères, à la recherche de l'oiseau imaginaire, traversaient des lieux démoniaques dans lesquels ils rencontraient monstres et dragons. Que cela pouvait-il signifier ? Tout cela était la conséquence de la quête d'une chimère. Si moi aussi je devais poursuivre une chimère, je devrais sans doute faire face aux mêmes scènes fantastiques que les trois frères. Qui sait, c'est peut-être à cette occasion que j'aurais l'occasion de vraiment voir cette pelle. Mais il est impossible de voir quelque chose qui n'existe pas quand on est en pleine conscience.

J'ai regretté mille fois d'avoir amené mes jeunes fils au champ. Était-ce mon châtiment pour les avoir ainsi suppliciés ? Si je ne les avais pas emmenés, je n'aurais pas eu besoin d'emprunter la pelle de mon cousin.

Tout comme deux lignes parallèles ne se rencontrent jamais, nous ne pourrions jamais rencontrer cette pelle qui n'existait que dans le monde des illusions. La forme droite d'un objet se transforme quand il est plongé dans l'eau. Si un objet se réfracte encore et encore dans l'eau, ou si l'eau a la forme convexe d'un bol en verre, la ligne que l'eau croise n'est pas réelle, mais seulement le fait de notre imagination. Si on voulait transformer sa vision de tout dans ce monde, il faudrait être entouré d'eau, et même être immergé. On appréhende donc ce qui existe et ce qui n'existe pas comme la façon dont la forme d'un objet est changée par l'eau. Il faut changer l'objet ou la forme de l'objet, ou notre propre forme. Ce qui peut être changé est ce qui est imaginaire. Comme ces deux lignes parallèles, la réalité des trois frères et celle de l'oiseau imaginaire ne se croisent jamais sinon dans ces lieux hantés par des diables. Ces lieux démoniaques, ces monstres qui mangent les humains, ces sorciers sont la condition qui permettent de faire courber les matières droites de la réalité dans les eaux de la maladie psychique. Dès lors, pour trouver la pelle de mon cousin, il fallait être médium.

Alors que nous passions devant chez lui, mon cousin dit :

« Venez chez moi, les amis ! » mais je n'étais pas inclus dans les « amis ». Il ne m'a même pas regardé alors que je me tenais près de lui. Toutefois, je fus le seul à entrer. J'avais toujours l'intention de régler ce problème insoluble de la pelle perdue.

« Grand frère Sadiq, que devons-nous faire au sujet de cette pelle ?

— Tu me la rendras dans ta prochaine vie.

— Bien entendu, c'est vrai ! Comment puis-je rendre quelque chose qui n'appartient pas à ce monde ! J'imagine que tu n'as jamais entendu parler d'un certain Platon qui a vécu il y a 2400 ans ? »

Le visage de mon pauvre cousin changea de couleur comme de la viande jetée dans l'huile qui cesse de tourner sur elle-même quand elle prend une couleur bleue très pâle.

« Il y a 2400 ans, certainement pas, je me souviens à peine du nom de mon grand-père que j'ai pourtant connu quand j'étais enfant.

— Cette personne qui a vécu il y a 2400 ans a dit que les objets de ce monde ne sont que des reflets, des copies du monde intelligible. Ta pelle doit appartenir au monde des idées<sup>5</sup>.

— Jeune frère Urayim-bey, je ne comprends rien à ton charabia.

— Bien sûr, Grand frère Sadiq, je ne pensais pas que tu pouvais comprendre. J'avais seulement envie de le dire tout haut. Je ne peux tout simplement pas extraire cette pelle du monde des idées. Permetts-moi de me contenter de sortir cette idée de mon esprit et de la mettre en mots. » ■

---

<sup>5</sup> Platon distingue le monde sensible ou sensoriel, immédiatement compréhensible par tous, du monde des idées ou monde intelligible, dont les représentations sont parfaites mais seulement accessibles à la raison du philosophe. Dans le monde sensible, les choses terrestres ne sont pas la réalité véritable, mais une copie ou un simulacre de choses intelligibles, vraies mais atteignables uniquement par l'intellect ou l'idée.

# LA POLÉMIQUE DE LA MOUSTACHE

*Memtimin Hoshur*

tr. Dilnur Reyhan

**D**IMANCHE, J'ÉTAIS SORTI FAIRE un tour quand quelqu'un derrière moi m'a tapé sur l'épaule. Je me suis retourné aussitôt et j'ai vu un homme élégant vêtu d'un costume, portant des lunettes noires et qui me tendait la main :

« Bonjour, je suis heureux de faire votre connaissance !

— Merci, ai-je répondu en lui serrant la main.

— Permettez-moi de vous remercier à nouveau pour votre remerciement ! »

Mais qui est-il ?, me suis-je demandé, étonné. Je l'ai reconnu quand il a enlevé ses lunettes.

« Ah, oui, vous êtes l'auteur de cette nouvelle...

— Oui, exactement, vous m'avez bien reconnu, bravo à votre mémoire ! Je suis bien l'homme qui vous a soumis la nouvelle « Le fou ».

— Votre tenue et votre façon de parler ont bien changé, j'ai failli ne pas vous reconnaître.

— Je vous l'avais dit, les temps changent. La veste mao que je portais lors de notre rencontre est portée aujourd'hui par ma femme quand elle cuit des pains au *tonur*<sup>1</sup>. Dès que mon œuvre a été publiée dans le journal, je me suis acheté ce nouveau costume. Ah, vous parlez du

---

<sup>1</sup> Le *tonur* est un four en terre séchée contre les murs duquel on cuit le pain au feu de bois.

chapeau à l'occidentale ? Franchement je n'aime pas du tout ce machin qui me donne l'impression d'avoir un pot de chambre sur la tête. Ah, vous dites que les gens le portent car ça leur va bien ? Je vais vous dire : Même si des étrangers viennent avec une peau de pastèque sur la tête au lieu d'un chapeau occidental, il y aura toujours des gens pour dire : "Regardez, ça lui va très bien, pourquoi n'y a-t-on pas pensé plutôt ?" et qui la portent aussi... Vous avez dû le remarquer aussi, certains pensent même que le fait de laisser de la nourriture dans l'assiette lors des cérémonies de mariage est une marque de "civilisation"... Avez-vous entendu, une bombe testée par les Japonais serait restée dans le ciel, je me demande si ce n'est pas là la cause du réchauffement climatique. On est à peine en février, le vent est déjà doux. Pourquoi ne faites-vous pas voler un cerf-volant dans votre *mehelle*<sup>2</sup> au lieu de vous promener dans le centre-ville ? »

L'auteur du « Fou » continuait ainsi de parler en passant du coq à l'âne. J'ai jeté un rapide coup d'œil autour de moi, m'inquiétant du regard des gens. Dieu merci ! Personne ne semblait nous prêter attention.

« Avez-vous reçu le paiement ? ai-je demandé en lui coupant la parole.

— Ouais, ouais... je l'ai reçu. Vous n'auriez pas dû l'envoyer. Puisque vous avez publié l'œuvre à votre nom, vous auriez pu dépenser vous-même la rémunération sans problème. Vous n'imaginez pas ma joie en lisant ma nouvelle publiée, tellement heureux que j'en ai écrit une autre. En fin de compte, vais-je devenir un écrivain, moi aussi, hein ? J'imagine les écrivains comme des gens qui écrivent tout ce qui leur passe par la tête et qui s'amuse à faire voler les lecteurs sur un fil à broder... C'est comme devenir humoriste à force de parler sans gêne, n'est-ce pas ?!... »

En déblatérant ainsi des choses « profondes » et incompréhensibles, il m'a mis dans la main un paquet de manuscrits.

« Ce n'est pas votre nouvelle sur le crachat, ça ?

---

<sup>2</sup> Le *mehelle* est un espace résidentiel, mais aussi social et culturel qui peut désigner le quartier, le voisinage ou la communauté dans laquelle on vit.

— Vous n'avez pas oublié nos discussions à ce propos, peut être j'écrirai un jour sur ce sujet aussi, mais là c'est autre chose... »

Il commençait à partir. Mais après à peine deux-trois pas, il s'est retourné : « Hé, comme convenu, publiez aussi celle-ci sous votre nom ! » Puis il a disparu dans la foule.

J'ai abandonné l'idée de faire le tour du marché et je suis rentré à la maison. Installé dans mon fauteuil, j'ai commencé à lire sa nouvelle œuvre.



J'étais très étonné d'apprendre qu'on faisait une « liste des moustachus ». J'avais déjà vu des listes pour les cartes de résidence, les illettrés dans les quartiers, les gens qui n'ont pas payé les frais de voirie, mais je n'avais encore jamais entendu parler de répertorier les gens qui ont laissé pousser leur moustache. Oh, c'est vrai que par le passé, il me semble qu'on avait déjà coupé les barbes et les moustaches au ciseau. La même horreur se serait-elle de nouveau produite ?...

Soudain, cela a commencé à m'inquiéter. En sortant, j'ai croisé Ömerjan, le délégué de la sécurité de notre quartier. Je me suis dit qu'il valait mieux que je lui demande et je me suis approché de lui pour le saluer.

« Ömerjan, j'ai entendu qu'on recense les moustachus, est-ce vrai ? »

Il s'est arrêté, me fixant des yeux un moment, puis il a dit, l'air étonné :

« Eh bien, depuis quand portez-vous la moustache ? »

— Cela fait environ un an, voyez. Mon fils aîné Ahmetjan, qui ne fait pas grand-chose de sa vie, a pourtant laissé pousser sa moustache, ce qui m'a mis dans l'embarras. Ça fait bizarre de rester imberbe en tant que père alors que le fils porte la moustache.

— Je vois. » Il chuchote après avoir jeté un œil autour de lui : « Cette moustache que vous portez n'a pas l'air trop suspicieuse. Il y a trois ou quatre jours, sur ce marché, semble-t-il, un homme grand comme vous et qui porte une moustache-guidon aurait tenté de trancher la gorge des gens avec un couteau. Il paraît que le directeur du marché mène lui-même l'enquête... »

Ömerjan est parti aussi vite qu'il était venu après m'avoir donné cette information qui m'a laissé sous le choc. Ma grande taille m'apporterait-t-elle quelque malheur... ? Puisqu'il avait dit « cette moustache que vous portez n'a pas l'air trop suspicieuse », Dieu merci, même si je suis de la même taille que l'assassin, nous n'avons visiblement pas la même moustache... À quoi ressemblerait-t-elle, cette moustache-guidon ? J'avais déjà entendu, par le passé, parler d'hommes qui portaient la moustache avec passion et en passaient les deux boucles derrière leurs oreilles. Ça doit être ça, la moustache-guidon... Tout en me disant cela, j'ai porté une petite caresse à ma moustache. Heureusement que la mienne n'est qu'une souche de moustache de rien du tout. Ainsi rassuré, je suis rentré à la maison. Voyant mon fils cirer ses chaussures sur le *pishaywan*<sup>3</sup>, je me suis senti de nouveau agacé. Comment n'avais-je pas remarqué que sa moustache était si grande ?

« Ahmetjan, regarde-moi, s'il te plaît.

— Hein ? » Il s'est tourné vers moi.

Que Dieu me protège ! Juste au-dessus de la lèvre supérieure de mon fils, une moustache bien noire et bien épaisse s'était accrochée. Si on laisse pousser ce genre de moustache, elle atteindra en deux jours les oreilles !

« Fais disparaître ce truc-là dès aujourd'hui !

— De quoi tu parles ?

— Je parle de ta moustache.

— Mais en quoi ma moustache te dérange-t-elle, papa ? Toi aussi, t'en as une, de nos jours, tout le monde...

— Arrête de parler dans le vide. Maintenant, on va tous les deux chez le barbier pour nous débarrasser de ce désastre, t'entends ? »

Pour moi, ça va encore, mais pour mon fils, enlever sa moustache a été aussi dur que de se faire couper la tête. Mais cette fois-là, sur ce point, j'ai utilisé mon ascendant de père sans modération. Sans même le laisser prendre une photo avec sa moustache, je l'ai emmené faire raser ce col de chemise pendu au-dessus de sa lèvre. Père et fils,

---

<sup>3</sup> Typique des maisons ouïghoures, notamment à Ghulja, le *pishaywan* est la pergola surélevée d'un mètre sur laquelle la maison est bâtie.

nous nous sommes levés de la chaise du barbier comme une paire de bottes en caoutchouc bien cirée. En me regardant dans le miroir, j'ai été satisfait du travail. Alors qu'il mettait l'argent que je lui avais tendu dans son tiroir, Ismail le barbier m'a dit :

« *Towa*<sup>4</sup>, en ajoutant vous deux père et fils, aujourd'hui le nombre de personnes venues faire raser leur moustache dépasse déjà une vingtaine... » Il a ri d'un air mystérieux en me regardant.

Ce barbier est-il en train de traquer les gens comme moi qui, par crainte, font raser leur moustache ? Un doute m'a traversé l'esprit...

Ce que je redoutais s'est avéré. Le soir, en rentrant à la maison, je venais de prendre une gorgée de thé quand j'ai entendu une voix appelant mon nom. J'ai regardé par la fenêtre : Ömerjan, le délégué de la sécurité, était devant le portail. Je suis sorti immédiatement.

« Elle est où, ta moustache ? demanda-t-il m'observant.

— Je l'ai fait raser dès que vous m'avez donné l'information.

— Mais pourquoi vous comportez-vous comme des gens craintifs ! ? » Il semblait agacé. « Le directeur du marché a appris que vous avez fait raser votre moustache. Il vous demande de venir demain matin à la mairie. »

J'avais entendu dire que le directeur était un homme colérique, cette nouvelle apportée par le délégué de la sécurité m'a coupé l'appétit.



Dès après dîner, je me suis jeté sur le lit et me suis plongé dans mes pensées. Ma femme ayant rangé la vaisselle, s'est installée en face de moi avec ses longues aiguilles et ses fils. Elle était très douée pour tricoter des pulls. Dès qu'elle trouvait un peu de temps libre, elle défaisait les vieux vêtements en laine pour en faire de nouveaux. Sa bouche prenait la parole en même temps que ses mains s'animaient avec les aiguilles. Si elle arrêta de parler, ses mains s'arrêtaient aussitôt de tricoter.

« Qu'est-ce que vous avez, père et fils ? demanda-t-elle en commençant son tricot.

<sup>4</sup> Expression ouïghoure signifiant l'étonnement et l'incompréhension.

— Qu'est-ce que nous avons ?

— Vous vous étiez bien pavanés avec vos moustaches, comment se fait-il qu'aujourd'hui, vous les ayez tous les deux fait disparaître ? »

Je n'ai pas voulu dire la vérité à cette femme au cœur fragile :

« Tu penses que la moustache est un truc qui disparaît pour toujours si tu la rases une fois ? Si on en a envie, dans dix jours, on en aura une nouvelle. »

Et ma femme a commencé à parler de sujets sans intérêt : « L'enfant d'un tel n'aurait pas réussi son examen... Voyez, une telle a dit sans honte qu'elle serait deux ans plus jeune que moi... Une telle aurait divorcé de son mari... » et ainsi de suite. Pas une seule de ses paroles n'entrait dans mon oreille. Je regardais ses lèvres comme si elles étaient en train d'exécuter une musique insaisissable, tandis que les aiguilles dans ses mains semblaient danser.... Pourquoi cet homme au « guidon » dont Ömerjan avait parlé aurait-il voulu égorger des gens ?... Qu'est-ce que c'est, cette enquête qui recense tous les moustachus, dès qu'il y en a un qui cause des problèmes ?... Moi aussi, pourquoi ai-je rasé ma moustache si précipitamment ? Et comme par hasard, ce « guidon » est aussi grand que moi... Avec ces mille questions qui se mêlaient, je n'ai pas réussi à m'endormir avant le milieu de la nuit.

À l'approche de l'aube, j'ai probablement crié de peur à cause d'un cauchemar, au point que ma femme m'a réveillé en me secouant.

« Hé, ho, réveillez-vous !... »

En ouvrant les yeux, je me suis aperçu qu'il faisait déjà jour.

« Qu'est-ce que tu as ? ai-je demandé à ma femme qui me fixait d'un air étonné.

— Vous, qu'est-ce que vous avez ?

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Mais vous avez crié fort !

— Ah, j'ai peut-être crié dans mon rêve... » J'ai soulevé un bout de couverture, me suis assis en balançant mes jambes hors du lit et je me suis rappelé le rêve que j'avais fait. *Towa*, on fait parfois des rêves bizarres, hein ! ?

« De quoi avez-vous rêvé ?

— Dans mon rêve, on était tous deux assis sur ce lit. Tu étais plongée dans un tricot. Je t’ai demandé ce que tu tricotais. Tu m’as répondu : “J’ai défait votre vieux pull pour en tricoter des vêtements pour les enfants.” En réfléchissant à ce que tu avais dit, je me sentais heureux et te disais : “Alors pourquoi tu n’essaies pas de me défaire aussi, et de me refaire ?” Ne rigole pas, j’ai vraiment dit cela. Tu as répondu : “J’aurais pu faire ça aussi. Mais si je commence à vous défaire, vous commencerez à révéler des endroits abîmés ou défectueux. Quand je retricoterai, vous rétrécirez.” Je t’ai supplié : “Ce n’est pas grave si je rétrécis, je t’en prie ma femme, s’il te plaît, défais-moi maintenant et retricote moi avant l’aube.” Et tu as accepté ma demande. Tu m’as fait m’allonger tout nu sur le lit et tu as commencé à me défaire à partir des ongles de pieds. J’avais des sensations dans les endroits que tu défaisais, comme si quelqu’un me chatouillait légèrement. Je suis resté allongé confortablement sans la moindre douleur. Lorsque le détricotage est arrivé au niveau de ma gorge, le fil a fait un nœud quelque part et s’est coincé autour de ma gorge. Et toi, tu continuais de tirer le fil sans entendre mes cris. Je me suis jeté de tous les côtés sans pouvoir respirer et j’ai ouvert les yeux, c’était mon rêve et toi, tu étais debout à côté de moi.

Ma femme n’en pouvait plus de rire en écoutant mon rêve.

« Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ? C’est juste un rêve !

— Êtes-vous devenu fou ? Comment peut-on ainsi détricoter et retricoter des humains ?... Levez-vous, je vais ranger le lit », a-t-elle dit.

C’est à ce moment-là que je me suis rappelé que je devais aller à la mairie du marché, et je me suis habillé rapidement.



Au bureau de la mairie, le délégué à la sécurité Ömerjan était en train d’écrire quelque chose à côté d’un autre homme large et obèse. Sur le long banc posé à côté de la porte, un homme de taille particulièrement petite était assis. Si on défait des petits comme ça, à mon avis, il n’y aura plus rien à retricoter, pensais-je en moi-même, et je me suis assis à côté de lui en le poussant et lui lançant : « Poussez-vous un peu, cher ami. »

« C'est notre nouveau directeur du marché qui vient d'être muté. » Ömerjan a ainsi présenté le seigneur extra large. « On vous a convoqué pour clarifier certaines choses. »

Le directeur m'a regardé du coin de l'œil :

« Allez-y, continuez », a-t-il ordonné à l'ami de petite taille assis à côté de moi.

Visiblement, ce dernier était en train de présenter son cas depuis un petit moment.

« Je crois que c'était il y a quatre ou cinq jours, a-t-il repris. Oui, oui, c'était dimanche. J'allais au marché pour acheter de la viande et d'autres denrées quand, à un moment, il y a eu de grands bruits. J'ai vu trois jeunes en train de tabasser un homme pas loin de l'arrêt de bus. La victime a probablement estimé qu'il ne pourrait pas se battre contre les trois et d'un seul coup, il a sorti un couteau. Nous avons tous vu le couteau briller. Il y a eu des cris tout autour d'eux. Les vendeuses de légumes se sont mises à hurler... Entre-temps, je ne sais comment, quelqu'un venu par l'arrière et a arraché le couteau à toute vitesse. L'homme a alors sorti un autre couteau, mais quelqu'un d'autre a réussi à arracher celui-là aussi. L'homme a sorti un nouveau couteau encore plus gros. Les gens au marché ont commencé à fuir de partout et moi aussi, je me suis sauvé. C'est tout ce que j'ai vu. »

Mon Dieu, tant de couteaux ! Comment a-t-il pu en avoir autant sur lui, ce voleur<sup>5</sup> ?, me suis-je dit tout en touchant mon col<sup>6</sup>. Le directeur a relevé la tête :

« À quoi ressemblait-il, celui qui portait les couteaux ? a-t-il demandé.

— Je ne me rappelle plus. En tout cas, il me semble qu'il était grand et moustachu.

— Était-il de la même taille que cette personne à côté de vous ? »

Mon cœur s'est arrêté de battre un instant. L'ami de petite taille m'a observé de la tête aux pieds :

« Non, non, je crois qu'il était plus grand que lui », a-t-il dit.

---

5 Insulte légère pour qualifier une personne mauvaise, mais pas forcément quelqu'un qui vole.  
6 On touche son col pour exprimer l'étonnement face à l'absurdité des choses.

Ouf, j'ai repris une légère respiration. L'ami de petite taille m'a soudain paru bien plus sympathique. Pas besoin de le détricoter, me suis-je dit. Le directeur ne semblait pas tout à fait satisfait de sa réponse.

« Bien, vous pouvez rentrer chez vous. Réfléchissez bien et décrivez sur une feuille ce que vous avez vu au marché ainsi que le physique de l'homme aux couteaux, et ramenez-nous ça demain. »

L'ami de petite taille parti, le regard du directeur s'est fixé sur moi.

« Bien, a-t-il dit en allumant sa cigarette. Pourquoi avez-vous fait raser votre moustache dans la précipitation ?

Je voulais lui dire que j'avais eu peur après avoir entendu par Ömerjan la nouvelle de l'enregistrement des moustachus. Je me suis forcé à réprimer cette phrase pourtant au bout de mes lèvres et j'ai inventé un mensonge :

« Vous ne connaissez pas le caractère de nos voisins, cet Ömerjan en sait quelque chose, ai-je dit. Si vous achetez quelque chose de mieux, portez un vêtement de qualité supérieure, ou même s'il y a juste un peu de nouveauté, ils vous harcèlent avec leurs "On va le rincer!" jusqu'à ce que vous soyez obligé de dépenser<sup>7</sup>. Ces derniers temps, ils n'arrêtent pas de me baratiner : "Waouh, cette moustache te va à merveille! Quand va-t-on boire le thé de ta moustache?<sup>8</sup> Il faut absolument qu'on te rince bien!" Alors comme les affaires ne marchent pas fort, et pour ne pas jeter de l'argent par la fenêtre, hier je suis allé chez le barbier Ismail et je l'ai fait raser complètement. »

Le directeur de marché a fait tomber la cendre de sa cigarette et m'a fixé dans les yeux pendant un bon moment :

« Vous avez entendu l'affaire au marché...

— Je ne suis pas sûr de comprendre. Quel rapport entre l'affaire au marché et ma moustache ?

— Vous ne comprenez pas?! » Il s'est levé d'un geste brut en frappant fort sur la table. « Ceux qui portent la moustache portent forcément un couteau... Comme par hasard, ni avant, ni après, mais exactement au moment où on est en train de répertorier les moustachus, vous avez

<sup>7</sup> L'habitude chez les Ouïghours, quand quelqu'un achète ou obtient un nouvel objet (vêtement, maison, promotion...), veut qu'on lui demande d'organiser une fête pour marquer l'événement.

<sup>8</sup> Expression ouïghoure faisant référence à l'habitude décrite ci-dessus.

pensé à raser votre moustache, hein ? L'affaire n'est pas aussi simple que ça. Pour vous, ce qui s'est passé au marché dimanche dernier est une broutille ? Eh bien non, il ne faut pas le prendre à la légère ! Ce jour-là, lorsque ce grand moustachu s'est enfui en chassant les gens avec son couteau, son sac est tombé. Nous l'avons ramené au bureau et y avons trouvé encore une trentaine, voire une quarantaine de couteaux...

— Dans ce cas, n'est-il pas un artisan forgeron ?

— Ne me coupez pas ! On sait mieux reconnaître que vous les couteaux fraîchement forgés. Tous les couteaux sortis du sac de ce moustachu sont des très gros couteaux déjà utilisés... Comment expliquez-vous cela, hein ? À votre avis, ce moustachu aurait porté tous ces couteaux juste pour faire un tour de magie ou jouer la comédie ?... Vous ne connaissez peut-être pas l'histoire du lieu où on se trouve. J'avais un ami historien, d'après lui, il y a plusieurs milliers d'années, quelqu'un du nom d'Iskandar<sup>9</sup> aurait conquis le monde avec ses troupes. Quand elles sont arrivées ici, elles auraient été confrontées à un groupe de lanceurs de couteaux et se seraient retirées sans pouvoir les vaincre. Ces lanceurs de couteaux auraient porté une dizaine de lames chacun. Quand ils les lançaient, ils les plantaient sur le front de leur cible, pile au milieu, entre les deux sourcils. Si bien que leurs victimes tombaient raides mortes à bonne distance... Il y a quelques siècles, quand les voleurs de Gengis Khan sont passés par là, d'innombrables lanceurs de couteaux auraient rejoint leurs rangs et seraient partis vers l'Ouest. De nos jours, on dit que des lanceurs seraient réapparus. Qui peut affirmer qu'ils ne feront pas de bêtises ?... Rentrez chez vous et écrivez sans omettre le moindre détail : quand avez-vous porté votre moustache, pourquoi l'avez-vous fait raser, quelle forme avait-elle... Quand je dis la forme, est-ce que c'était une moustache impériale, guidon ou crayon ? Écrivez tout et apportez-nous ça demain sans tarder ! »



Je suis sorti de la mairie la tête retournée comme si quelqu'un m'avait balancé après m'avoir fait virevolter en l'air. Même une fois

---

<sup>9</sup> Alexandre le Grand, appelé Iskandar Zulkarnayin par les musulmans.

chez moi, je n'arrivais à rien faire. Mais c'est vrai quoi, pourquoi ce moustachu aurait-il chassé des gens au marché avec 30 ou 40 couteaux dans son sac?... J'avais vaguement entendu parler d'Iskandar et de Gengis Khan. Ce serait drôle que les rois qui ont vécu il y a des siècles se trouvent être de la même famille que ce lanceur de couteau d'aujourd'hui... Le pire serait que je sois lié à cette histoire!...

Le soir, j'ai commencé à écrire, de mon écriture qui ressemble à des pattes de corbeau, l'histoire brève depuis la naissance de ma moustache jusqu'à son décès. Ma femme est venue m'observer :

« Qu'est-ce que vous avez, depuis deux jours ? m'a-t-elle demandé.

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Un coup, vous partez raser votre moustache, un coup vous courez à la mairie, ce soir, vous tournez en rond sans savoir quoi faire. Et voilà maintenant que vous écrivez votre autocritique...

— Ce n'est pas une autocritique, qu'elle est godiche ! Je suis en train d'écrire la biographie de ma moustache.

— La biographie de votre moustache ?! »

Ma femme est restée figée, les yeux grands ouverts. Elle a sûrement pensé que je perdais la tête.

« C'est de la politique, ce n'est pas pour les femmes ! lui ai-je crié. Va, occupe-toi de ta cuisine. »

Cette nuit-là, j'ai encore été réveillé par un cauchemar. J'ai allumé la lumière et me suis assis un moment, essayant de me rappeler mon rêve. Ma femme s'est réveillée :

« Qu'est-ce que vous avez encore ? dit-elle.

— J'ai fait un cauchemar. Regarde, je suis en sueur.

— Vous avez encore rêvé de choses bizarres ?

— Et comment ! Dans mon rêve, j'étais en train de dormir. J'ai entendu des bruits forts. Je me suis dit : "Ah, visiblement je me suis endormi sur une charrette tirée par un âne sur la route." D'un coup, encore, je me suis dit : "Ce n'est pas une charrette à âne mais un moulin." Le bruit du moulin devenait de plus en plus fort et soudain, de l'eau a commencé à couler dedans. À un moment, je me suis rendu compte que je n'étais pas dans un moulin mais dans une machine à

laver en train de tourner. Je criais mais personne ne m'entendait. Plus je m'agitais, plus la mousse rentrait dans ma bouche... Et quand j'ai finalement réussi à ouvrir les yeux, la chambre était toute noire. J'ai eu peur et j'ai allumé la lumière. Le bruit de cette machine à laver est encore dans mes oreilles.»

Le matin, je me suis levé très fatigué. Ma tête tournait encore. Aux alentours de midi, je me suis rendu à la mairie du marché avec la feuille qui contenait la « biographie » de ma moustache. Plusieurs personnes étaient en cours d'interrogatoire au sujet de la polémique de la moustache. N'osant pas entrer, j'ai tendu la feuille depuis la porte.

Après la mairie, je suis allé au marché. J'ai commencé à en faire le tour. Partout, j'avais l'impression de voir des moustaches et des couteaux. Oh, qu'il est grand le couteau de ce boucher moustachu ! Les couteaux qui sont sortis du sac de l'autre moustachu doivent aussi faire couler des êtres vivants... Ah, le couteau fin et demi rond de ce vendeur de pastèque, ça alors ! Ça ne doit pas être possible d'en mettre trente ou quarante dans un sac... Et ces couteaux sur les stands de ces vendeurs de rue ! On pouvait y trouver tous types de couteaux : des fameux poignards de Yéngisar aux coutelas de Kashgar, dessinés avec art, en passant par des dagues à double tranchant, des couteaux mongols à l'étui en fer forgé, divers couteaux de la Chine intérieure ou même des couteaux de poche produits par des artisans locaux... Bref, tout ce qui a une lame se trouvait ici. La majorité de ces marchands ou acheteurs étaient sans moustache. (Parmi eux, il y en a sûrement une bonne partie qui l'avaient fait raser discrètement.) Si l'on ajoutait ces porteurs de couteaux sans moustache aux moustachus décrits par le directeur du marché, le danger se rapprocherait... Ce marché qui bouillonne et résonne de bruits de toutes parts commence à m'évoquer une énorme machine à laver qui tourne. Je me suis dit : Ce marché sera sûrement bientôt défait par le directeur du marché qui le reticotera !

À partir de là, je ne suis plus tellement sorti, trop angoissé. Je n'ai rien entendu non plus sur le marché, s'il avait été défait pour être reticoté. Environ deux mois plus tard, j'ai pris mon courage à deux mains et suis allé au marché pour faire des courses. Sur le chemin du

retour, j'ai croisé le directeur de marché. Je n'en ai pas cru mes yeux. Cet homme large qui marchait comme un canard, portait désormais une jolie moustache. Je me suis approché de lui pour bien l'observer : aucun doute, c'était notre directeur.

« Assalamu aleykum », l'ai-je salué en bloquant son chemin.

Le directeur s'est arrêté et m'a regardé :

« Qui êtes-vous ? a-t-il demandé.

— Je suis la personne qui vous a apporté la biographie de sa moustache il y a deux mois.

— Ah oui, à l'époque, dans l'enthousiasme du moment, nous avons eu le malheur de causer des désagréments à pas mal de gens. Vous en faites donc partie, hein ? Voyez, ce bègue nous a tous mis en panique.

— Quel bègue ?

— Vous n'avez pas su ? Le moustachu qui a chassé des gens au marché avec des couteaux... En fait, c'était un employé de boucherie. Ce jour-là, l'aiguiser électrique de la boucherie était tombé en panne et le bègue était venu au marché pour faire aiguiser tous les couteaux de la boucherie. Dans le bus, trois voleurs l'ont repéré et lui ont volé son argent. En descendant du bus, le bègue s'est rendu compte qu'on lui avait volé l'argent et il s'est jeté sur les voleurs. Il n'arrivait pas à faire comprendre ce qui se passait aux gens rassemblés tout autour, ni ne voulait lâcher les pickpockets, alors ces derniers l'ont tabassé pour s'en débarrasser. Pour se défendre, le bègue a sorti les couteaux. C'est tout ce qui s'est passé.

— Ah, ce n'était que ça alors.

— Tout à fait, ce n'était que ça. Je l'ai lié à l'histoire que j'avais vaguement entendue d'un ami et je l'ai trop analysée. Les médecins appellent ça la "ruminantion mentale". Les autorités supérieures m'ont convoqué également et m'ont sévèrement critiqué en disant : "Quel genre de directeur es-tu pour déranger tous les moustachus pour l'affaire d'une seule moustache ?" Je m'en excuse... Vous êtes étonné de voir ma moustache ? Il paraît que certains supérieurs ont encore dit à mon propos : "Le directeur du marché est quelqu'un qui déteste les moustaches depuis toujours." Il faut toujours se prémunir des critiques

des autorités. Eh bien voilà, je me suis laissé pousser la moustache, est-ce que ça me va bien ? »

Le directeur a ri vulgairement. J'ai ravalé ma colère et ai souri :

« Elle vous va bien. Par rapport à votre corpulence, votre moustache semble un peu petite. Je pense qu'elle serait mieux si vous pouviez la laisser pousser et la faire passer derrière vos oreilles, ai-je dit.

— *Pah, pah*<sup>10</sup>... Elle est bien bonne votre blague, hein ! » a-t-il dit, et il est parti en me tapant sur l'épaule avec ses mains carrées.

Je suis resté figé sur place. Plusieurs pensées m'ont traversé l'esprit, comme : Visiblement, ce directeur aussi, tourne depuis un moment dans une machine à laver, hein ! ou encore : Si on repêche des gens obèses comme lui, qu'on les fait sécher au soleil, et qu'on les retricote, ils vont peut-être devenir plus pratiques...

Pas loin de chez moi, j'ai croisé le délégué de la sécurité Ömerjan.

« Hé Ömerjan ! l'ai-je arrêté en criant. Vous ne m'avez même pas tenu au courant des dernières nouvelles.

— Quelles nouvelles ?

— L'enregistrement des moustachus a été annulé. Le directeur du marché porte lui-même la moustache...

— Qui vous l'a appris ?

— J'ai vu le directeur en personne ici, au croisement de la rue.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit : "Ma moustache me va bien ?" Je lui ai répondu : "Elle vous va bien. Par rapport à votre buste, votre moustache semble un peu trop petite. Ça serait bien si vous la laissiez pousser et en passiez les bouts derrière vos oreilles." »

Ömerjan a éclaté de rire :

« La moustache du directeur du marché ne pousse pas, m'a-t-il dit.

— Qu'est-ce que vous racontez ? C'est quoi, cette moustache qui ne pousse pas ?

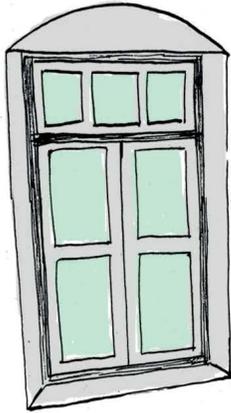
— Vous ne savez pas ? Notre directeur est imberbe de nature. Et comme tout le monde lui a fait des reproches en l'accusant d'être contre les moustachus, il a trouvé une fausse moustache au théâtre. »

---

10 Expression d'admiration chez les Ouïghours.

Ömerjan est reparti. Je suis resté là, ressassant dans ma tête tout ce qui s'était passé. Ayant vécu jusqu'à cet âge, je découvrais encore à quel point le monde pouvait être bizarre...

Environ six mois ont passé depuis. Mon fils arbore au-dessus de sa lèvre supérieure un col encore plus épais. Mais moi, je n'ose toujours pas porter la moustache. Si par malheur la « ruminant mentale » du directeur du marché devait resurgir, qui peut me garantir qu'il ne fourrera pas d'un coup sa fausse moustache dans sa poche et ne fera pas ce qui lui passe par la tête ? ■



# SÉPARÉS À JAMAIS

Gülnisa Erdal

tr. Coraline Jortay

*Banu, une Ouïghoure qui travaille à Istanbul, hésite à retourner vers sa ville natale après avoir entendu des rumeurs sur des disparitions d'amis et l'existence de camps. Mais quand elle apprend que sa maman est malade, elle prend l'avion pour s'y rendre. Dès son arrivée à l'aéroport de Pékin, elle est arrêtée par la police. Après avoir subi des heures d'interrogatoire, elle reprend l'avion pour Ürümqi, encadrée par des policiers. Arrivée à Ürümqi, elle est témoin de la grande frayeur dans laquelle vivent les Ouïghours au quotidien. On lui interdit de quitter la ville, elle est contrainte d'attendre la décision de la police sur son sort. Banu se remémore alors son passé : son histoire d'amour, sa meilleure amie et l'émeute cruelle du 5 juillet 2009.*

*C'est l'un de ces passages que nous avons traduit.*

« **H**É HO, TOUT LE monde descend ! » Réveillée en sursaut, je trouve l'autocar presque vide en m'extirpant de mon siège. Un balai à la main, le chauffeur m'adresse un sourire crispé. Je me lève d'un bond, rassemble mes affaires et descends en vitesse. Il n'y a plus que quelques personnes à côté du car et, en plein milieu de la soute vide, une énorme valise échouée : la mienne. Je m'arc-boute pour la tirer hors de là quand un jeune homme vient à ma rescousse et me demande, dans un ouïghour teinté d'un accent de Turpan :

« Vous allez où ? »

— Rue de la Culture, sur l'avenue du Drapeau rouge.

— Trente yuans. »

Encore mal réveillée, je hoche la tête pour lui faire signe de s'occuper des bagages. « Mais c'est fichrement lourd ! Vous avez quoi là-dedans, des lingots d'or ? » râle-t-il, fourrant la valise dans le coffre. Et moi, de sourire : « Oh, des livres, surtout ! »

Assise sur la banquette arrière, je reprends le fil de mes pensées. Un coup d'œil à ma montre m'apprend qu'il est quatre heures – du Xinjiang, s'entend<sup>1</sup>. Le soleil matinal d'août illumine les rues, mais les passants sont rares. À une heure pareille, les gens dorment du sommeil du juste. Mon frère aîné et sa femme n'apprécieront pas que je débarque si tôt, même si je suis attendue aujourd'hui. Mieux vaudrait que je patiente encore deux ou trois heures avant de débarquer chez eux.

« On y est. Où est-ce que je me gare ?

— Déjà ? Une course pareille, ça vaut dix yuans, tout au plus ! »

Le chauffeur ronchonne : « Hé cousine, c'est que je roule au noir, moi ! La journée, je risque de me faire choper. La nuit, je ne dors pas des masses non plus. C'est un fichu métier, qui gagne juste de quoi joindre les deux bouts... Un peu de bon cœur ! »

« Bon, avance encore un peu. Gare-toi là-bas, devant les grilles de fer. » Je lui file trente yuans. De telles largesses envers un chauffeur de taxi de si bon matin... Ma chance devrait tourner, maintenant que je suis à Ürümchi. Avec un peu de veine... Et puis bon, entre Ouïghours...

Je trouve le portail du quartier résidentiel de l'hôpital verrouillé. Assise sur ma valise, mon sac à mains sur les genoux, je lutte contre le sommeil. Des bruits de chaînes qui s'entrechoquent me tirent de ma torpeur. Un vieux portier m'apostrophe en déliant le cadenas : « C'est pour qui ? » J'invoque sur-le-champ le nom de mon frère et de sa femme. Sans un mot, il m'ouvre le portail avant de disparaître dans sa guérite.

---

<sup>1</sup> Bien que géographiquement en UTC+6, Ürümchi (la capitale de la région autonome ouïghoure du Xinjiang) se situe officiellement en UTC+8, la Chine ayant adopté un seul fuseau horaire centré sur Pékin. En pratique, les administrations, les banques, les écoles et autres établissements tenus par des Han à Ürümchi utilisent l'heure de Pékin (UTC+8), tandis que les Ouïghours utilisent l'heure locale dans la vie quotidienne et l'appellent « heure du Xinjiang ».

Debout dans l'entrée, je contemple ma lourde valise avec embarras. Les passants ralentissent dès qu'ils m'aperçoivent. La vigilance acquise pendant les campagnes pour le maintien de l'ordre social les rend particulièrement méfiants envers les étrangers. Ils me dévisagent d'un air grave tout en me contournant soigneusement. Je me sens comme une intruse en terre étrangère. Vivement pouvoir quitter cet endroit et échapper aux coups d'œil inquisiteurs des passants ! Je me résous à hisser péniblement ma valise dans l'escalier. Quand j'atteins enfin le seuil de l'appartement de mon frère au cinquième, je suis complètement en nage. J'ai le souffle court, le cœur qui bat la chamade. Et comme chaque fois, je me demande pourquoi ils n'installent pas d'ascenseur. Aujourd'hui on est dimanche, ils comptent sans doute faire la grasse matinée. Ma belle-sœur va être absolument *enchantée* que je les réveille de la sorte... J'hésite un instant, et rapidement ma soif de retrouvailles familiales triomphe de mes appréhensions. Je sonne à la porte.

Ma belle-sœur ouvre. Vêtue d'une chemise de nuit décolletée qui découvre à moitié son opulente poitrine, elle affiche un regard ensommeillé et un visage dénué de la moindre expression. Elle s'écarte pour me laisser traîner ma valise à l'intérieur de son appartement.

J'esquisse un sourire gêné et reste plantée à côté de la porte. Je ne sais pas trop si je dois prendre l'initiative de lui faire la bise. Comme lisant mes pensées, la futée pose délicatement ses mains sur mes épaules et s'incline légèrement par deux fois sans que nos joues se touchent. Son pouce et son index pincent mon épaule et me tirent vers elle, tout en me maintenant à bonne distance. Sa longue chevelure éparse, brune et épaisse lui tombe jusqu'à la taille. Jadis, elle relevait ses cheveux en un haut chignon qui accentuait l'ovale de son visage. Mais aujourd'hui, c'est une face ronde comme la pleine lune et un teint rose plein de santé qu'elle affiche. Manifestement, tout le temps qu'elle consacre au yoga et à son alimentation sont loin d'être de vaines entreprises. Sous ses longs sourcils arqués ressortent de grands yeux ronds, si protubérants qu'ils donneraient l'impression d'être écarquillés de colère si des cils épais ne venaient pas y ajouter un peu de délicatesse.

Mon frère doit encore être en train de dormir. À voix basse, j'explique à ma belle-sœur la raison de mon arrivée à cette heure indue dans un ouïghour mâtiné de chinois. Son visage s'anime peu à peu et, après quelques politesses, elle m'explique qu'elle n'a pas fermé l'œil de la nuit et qu'elle va retourner s'allonger. Sur ces dires, elle titube jusqu'à sa chambre et referme la porte. Je tire ma valise jusqu'au salon, déballe quelques affaires dans le plus grand silence et me couche dans le divan. Le temps passe. Bientôt, ma montre indique sept heures. Toujours rien à signaler côté belle-sœur. J'ai envie d'aller aux toilettes et de me doucher, histoire d'éliminer les relents crasseux de l'autocar qui me collent à la peau. Mais je crains que le bruit de l'eau ne la réveille. Soudain, dans le silence, un grincement de porte d'entrée. Je me lève d'un bond en entendant la lourde respiration de mon frère. Il n'est pas rentré de la nuit, semble-t-il. Il se débarrasse de ses chaussures et de son manteau avant de passer à la salle de bains. On entend les glougloutements de l'eau. Essaie-t-il de se débarrasser d'une quelconque odeur d'alcool ?

La belle-frangine le houspille d'une voix entrecoupée de sanglots. Elle ne peut plus supporter ça plus longtemps, elle veut divorcer... Des phrases du genre. Je finis par entendre la voix de mon frère, qui répond en chinois comme à son habitude : « Ça va, ça va, calme-toi. J'avais prévu de rentrer, mais j'ai fini trop tard. Et comme j'avais peur de te réveiller, j'ai dormi au bureau. » Elle, minaude en ouïghour dans une colère feinte : « Merci d'avoir prévenu ! J'ai dû laisser la porte déverrouillée toute la nuit, je n'ai pas fermé l'œil ! » Quand finalement ils retournent dans leur chambre, je saisis ma trousse de toilette et file à la salle de bains.

À ma sortie, ils sont attablés à la cuisine et m'attendent pour petit-déjeuner. Mon frère m'accueille du regard protecteur d'un aîné et s'enquiert de savoir si notre mère et la famille vont bien. Ouf, il ne m'a pas demandé ce que je viens faire là...

Il est fade, leur *süt chay*, ça manque de feuilles de thé... Je me lève d'un bond et retourne dans la chambre d'amis où j'extirpe de mon sac une grande conserve d'*öröm*. Je reviens la poser sur la table. Mon frère

esquisse un sourire : « C'est comme ça que je le préfère, mon thé, bien fort et crémeux à l'öröm, mais cette femme m'en empêche toujours ! Elle prétend que c'est trop gras... Un öröm comme celui-là, il va falloir qu'on fasse infuser quelque chose de bien fort ! » Sur ces mots, il se lève pour aller préparer une nouvelle théière. Je le retiens : frère, reste assis. Je m'en vais, moi, te faire un süt chay digne de ce nom. La belle arque un sourcil. Je suis sûre qu'elle meurt d'envie de me décocher quelques gentilleses. Je quitte la table mine de rien.

« Banu, Maman ne t'a pas donné quelques *nans* ? Tu sais, ses *süt nans* si parfumés avec du lait dans la pâte !

— Je suis partie en coup de vent, réponds-je d'une voix faiblissante.

— Ben tiens ! N'est-ce pas plutôt que tu viens de divorcer, de démissionner, et que tu rappliques dans l'intention de t'installer ? décoche la belle-frangine sans une once de compassion. On croirait Ürümchi pavé d'or, tout ce monde qui débarque ici...

— Zoram... J'étais chargée, je n'ai malheureusement pas pu vous apporter grand-chose... »

Je reviens m'asseoir à table et verse à chacun un bol de *süt chay* richement parfumé. Je bois le mien en silence.

« Ah... Parle nous de tes projets, alors », enchaîne mon frère en inclinant vers moi son menton marqué d'une fossette, et ses deux sourcils noirs nettement arqués.

Je corrige ce qui vient d'être dit :

« Je n'ai pas démissionné et n'ai pas perdu mon emploi. Je veux m'inscrire en Master, mais je dois d'abord trouver un autre travail.

— À t'entendre, on croirait que c'est simple ! Même les diplômés des grandes universités n'en trouvent pas, ces temps-ci. Tu n'es plus toute jeune, ça va être d'autant plus dur de te recycler. »

Ma belle-sœur pique du nez dans son bol tandis que son mari rend son verdict d'une voix grave et tranchante.

Je lève la tête vers mon frère, dans l'espoir qu'il accepte de m'aider. De huit ans mon aîné, il m'a élevée, protégée, aimée comme un père jusqu'à son mariage avec cette femme, la Zoram. Cet homme au nez aquilin, aux prunelles acérées de faucon, évite mon regard. Il se

contente de mâcher bruyamment les aliments qu'il ne cesse de porter à sa bouche. À quoi bon... Chez eux, c'est sa femme qui a le dernier mot.

« Il y a une université qui a accepté de me prendre à l'essai.

— Oh, vraiment ? » s'enquiert-il joyeusement, visiblement plus détendu.

Il doit être sacrément soulagé que j'aie trouvé un emploi par moi-même et ne vienne pas lui compliquer la vie. Te tracasse pas frangin, je ne vais pas te pomper les ressources dont tu as besoin pour aider toute ta belle-famille à trouver du travail...

— Oui, à l'Université agricole.

En prononçant ce mensonge, mon cœur tambourine si fort qu'il est presque audible. Je jette un œil à ma belle-sœur – joli minois aussi expressif qu'une sculpture sur glace. Elle doit avoir vu clair dans mon jeu. J'ajoute, coupable : « Je n'y compte pas trop, mais si je trouve au moins un poste de remplaçante, ça me permettra de gagner ma croûte. » Mon frère s'adosse à son siège et se barricade derrière un exemplaire du journal du matin.

Le petit-déjeuner avalé, ils s'en vont se promener. Ils forment une fameuse paire, ces deux-là. Rien que leurs conversations laissent songeur : quand mon frère parle chinois, sa femme lui répond en ouïghour. Et dès qu'elle se met à baragouiner en chinois, lui réplique en ouïghour. Leur départ en balade me remémore l'absence de mon frère de la veille, et je m'en veux de penser à ces choses-là. Les rumeurs sont-elles vraies ? A-t-il réellement une maîtresse et un fils illégitime ? Cela me semble peu probable. Lui et ma belle-sœur n'ont qu'une fille unique, partie étudier aux États-Unis où elle s'est mariée et a eu un fils à dix-huit ans à peine. Cet homme devenu prématurément grand-père ne pourrait pas faire une chose pareille...

Mon frère est directeur-adjoint de la Division du déploiement des cadres du Département du travail et du personnel de la Région autonome. Sous les injonctions de sa médecin de femme, il prend si bien soin de sa santé qu'il a la silhouette sculptée d'un danseur. Dans leur salon, un coûteux divan en cuir trône sur un tapis pur laine importé de Turquie. Dans un coin, un buffet rempli d'une vaisselle de cristal

étincelant est couronné d'un aigle aux ailes déployées, à jamais figé en plein vol. L'immeuble de six étages dans lequel ils habitent appartient à l'unité de travail de la femme du frangin. Le bâtiment est vétuste, mais c'est trois chambres avec salle de bain, un bon quartier et ça leur donne l'air intègre. Comme ils ne sont que deux le plus clair du temps, c'est sûr que ça manque un peu de chaleur – mais l'appartement est bien tenu, élégant et sacrément confortable.

La cuisine surplombe un petit parc urbain en îlot. Malheureusement, comme il est ceinturé de plusieurs bandes de circulation, on n'y voit jamais guère que l'ombre du jardinier. J'aime beaucoup leur cuisine. Chaque fois que je rends visite à mon frère, je m'y installe volontiers pour faire la vaisselle ou la cuisine, et profite de ces instants volés pour contempler le paysage.

Allongée sur le lit de ma nièce, je vois le passé se rejouer comme un rêve devant mes yeux. Je me tourne et me retourne, incapable de trouver le sommeil. Tant qu'à faire, je me lève et met de l'ordre dans mon sac. Je n'ai pas d'objets de valeur. À part quelques sous-vêtements et habits de rechange, les livres se partagent la valise : je n'ai pas emporté les bijoux que j'ai reçus de ma belle-famille pour mon mariage et je n'ai jamais été intéressée par l'or. En cas de coup dur, je n'ai rien à vendre. Et vu l'état du marché du travail en Chine pour l'instant, mes chances de trouver un emploi convenable à court terme sont à peu près nulles. Encore heureux, mon divorce m'a laissé quelques économies. Les dix-mille yuans qui garnissent mon compte de la banque agricole me garantissent au moins de manger à ma faim pour les quelques années qui viennent. À la décharge de mon ex-mari, l'honnêteté et le respect de la parole donnée sont deux de ses qualités. Peu de temps après notre divorce, c'est lui qui m'a versé cette somme considérable sur mon compte courant. Comme c'est le bénéfice le plus tangible que j'ai tiré de ce mariage raté, je ne m'étonne plus trop que certains se marient puis divorcent à tire-larigot. Cette promesse tenue, ce virement, a été un précieux coup de chance – comme les autres qui ont suivi. Je compte m'acheter quelques vêtements, puis j'utiliserai le reste pour payer l'apport personnel sur un petit studio

à Ürümchi... Je vais être une vraie citadine ! Toute la nuit, je rêve à ma nouvelle vie urbaine : je réussirai l'examen d'entrée en Master, rencontrerai un étudiant de mon âge, en tomberai éperdument amoureuse, ce sera réciproque, je trouverai un emploi d'enseignante, avec un revenu stable et avec des vacances qui me permettront de voyager avec mon nouveau mari... Mes secrets, mon passé, je les ai laissés loin derrière moi, à Ghulja, de l'autre côté des montagnes. Et c'est ici, à Ürümchi, dans cette ville aussi familière qu'étrangère que s'ouvre le reste du voyage de ma vie.



L'avenue de l'Amitié traverse l'un des quartiers commerçants les plus florissants d'Ürümchi. On y trouve des centres commerciaux où même la plus superficielle des coquettes ne manquera jamais de trouver quelque chose à son goût. En ayant écumé quelques-uns, je longe l'avenue à la nuit tombée. Arrivée au carrefour du boulevard de l'Institut de médecine, je remarque une enseigne de néons : « *Tarim : Centre de langues* ». Autant tenter ma chance : ils ont peut-être besoin d'un professeur de chinois ?

Dans le hall d'entrée, un vigile est assis derrière un banc d'école. Il me demande où je vais et me fait inscrire mon numéro de carte d'identité et de téléphone dans le registre. Ensuite, il me fait signe de prendre l'ascenseur jusqu'au cinquième étage.

Comme dans tout centre de langues, les cours du soir battent leur plein à cette heure-ci. Dans le couloir, des échos de récitaions fusent de toutes les directions. En tendant l'oreille, je distingue de l'anglais, du chinois et quelque chose qui doit être de l'arabe. Un homme d'une trentaine d'années semble épier le déroulement d'un cours par la fenêtre qui sépare le corridor de la classe. Je m'approche, mais lui ne remarque rien. Quand finalement je toussote pour attirer son attention, il exécute un volte-face des plus décontractés qui lui découvre un visage très séduisant et affable.

« Je cherche le directeur, chuchoté-je, une habitude acquise à l'école.

— Suivez-moi », répond-il d'un timbre grave de baryton en se dirigeant aussitôt clopin-clopat vers l'autre extrémité du couloir. Son handicap me coupe un instant le souffle. Je lui emboîte le pas, incapable de détacher mon regard de ses pieds difformes. Il s'arrête pour ouvrir la porte d'un bureau, esquissant un pas de côté courtois pour m'inviter à entrer la première. L'ordre qui règne dans la pièce attire mon attention : sur les étagères s'alignent des livres rédigés dans de nombreuses langues, tandis que des piles bien nettes de documents recouvrent la table et le divan. Il m'apporte une chaise avant de s'asseoir de l'autre côté du bureau :

« De quoi souhaitiez-vous me parler ? »

— Je m'appelle Banu Babür, je suis enseignante de chinois au collège. Je cherche un poste de remplaçante, réponds-je sans détour.

— Nous ne cherchons pas de professeur de chinois. Il y a beaucoup trop de candidats.

— Le MHK, ça vous dit quelque chose ? »

J'essaie d'éveiller son intérêt. Comme il se contente de me regarder d'un air amusé, je poursuis :

« Vous ne manquez certainement pas de savoir que le MHK est le test de niveau de chinois pour les minorités et que tout étudiant *minkaomin*<sup>2</sup> qui suit son cursus en ouïghour doit atteindre un certain niveau à cet examen pour obtenir son diplôme. Vous savez également très certainement qu'à l'avenir *tous* les fonctionnaires issus des minorités devront fort probablement passer ce même examen. Imaginez un peu le nombre d'étudiants que cela représente... Eh bien, pour ma part, j'ai une méthode imparable pour aider les étudiants à améliorer leur score au MHK. »

Malgré mon ouïghour peu approprié à la situation, j'obtiens le résultat escompté : voilà qu'il me demande d'où je viens, où j'ai travaillé auparavant, ainsi que les raisons de ma venue à Ürümchi. Je m'efforce d'être brève : mon instinct me dit qu'il n'est pas du genre à aimer les longues tergiversations. Il me tend une carte de visite. Lentement,

---

2 En Chine, les personnes issues de minorités ethniques et éduquées dans le système de leur ethnie sont appelées *minkaomin* ; si elles sont éduquées dans le système chinois (en mandarin), elles sont alors désignées par le terme *minkaohan*.

je déchiffre à voix haute l'interminable suite de lettres arabes : M... Mutalip Korum Tarimughli, directeur du centre de langues Tarim.

« Apportez votre curriculum vitae et votre diplôme quand vous viendrez travailler. L'une de nos enseignantes de chinois est sur le point de partir en congé de maternité. » Il s'arrête, m'écoute débiter ma longue tirade de remerciements et poursuit : « C'est vingt-cinq yuans le cours... et le logement en dortoir est fourni. »

Rayonnante, je dois me retenir de serrer dans mes bras le directeur infirme, ne serait-ce que pour la seconde moitié de sa phrase. Ces derniers jours, j'ai découvert à quel point il est difficile de trouver un logement convenable à louer. Et histoire que ma belle-sœur ne se transforme pas irrémédiablement en statue de glace, je me suis occupée du ménage... Mais à ce stade, il n'y a franchement plus que le toit que je n'ai pas encore nettoyé...

Brûlant d'impatience, je demande à voir le dortoir tout de suite. Mon interlocuteur hoche la tête, passe un coup de fil et quelques minutes plus tard une sorte de campagnarde frappe à la porte. Monsieur Mutalip nous présente brièvement : elle s'appelle Senem et enseigne l'anglais. Et en plus, elle ressemble franchement à l'héroïne du même nom dans le récit épique de la poésie classique ouïghoure, *Gherip et Senem*.

Elle m'emmène voir le dortoir.

« Notre dortoir se situe au huitième étage, m'explique-t-elle, ajoutant que Gulmira ne vient plus faire cours, comme elle accouche bientôt et qu'il y a donc un poste et une chambre libres. On se doutait bien qu'on finirait par trouver quelqu'un ! Dès que je t'ai vue, je me suis dit qu'on allait bien s'entendre... pas vrai ? » Son enthousiasme contagieux me tire un éclat de rire et je lui emboîte joyeusement le pas. Une cage d'escalier un chouïa plus large, et nous serions montées bras-dessus bras-dessous !

Elle ouvre la porte et me fait les honneurs du lieu. À ma grande surprise, c'est un vrai petit appartement ! Trois chambres et une pièce de séjour, plus une kitchenette et une petite salle de bain. Le salon est spacieux : divan, tapis au sol, même un grand téléviseur en couleurs.

Très satisfaite de ma réaction, Senem m'explique fièrement que l'appartement et les meubles appartiennent au centre de langues et que Monsieur Mutalip est un homme très cultivé qui comprend la valeur de la connaissance. « Il est plein aux as ! » ajoute-t-elle sur un ton lourd de sens avec un clin d'œil. Je hoche poliment la tête, impatiente de voir mes quartiers. Elle me donne un coup de coude taquin : « Ta chambre, on la surnomme *le promontoire*. » À peine la porte ouverte, je suis hypnotisée : la pièce est spacieuse, bien aérée, lumineuse et propre comme un sou neuf. J'ai un coup de cœur immédiat pour le grand balcon orienté sud-ouest qui s'étale sous mes yeux de l'autre côté de la porte grillagée, avec une vue imprenable sur la Butte de la Carpe. Loin de servir de débarras comme c'est parfois le cas, on l'a aménagé d'un banc d'école converti en table avec une nappe, une chaise et un grand tapis au sol. Ce que je voudrais remercier l'occupante précédente des lieux ! *Inch'allah*, je pourrai même y lire en sirotant mon thé... Le panache hors du commun de l'endroit me décide à emménager dès le lendemain à la première heure. Bien sûr, je dois encore aller acheter des fournitures de première nécessité – du linge de lit, une couverture – mais je crains que l'appartement me passe sous le nez si je traîne un tant soit peu...

« Viens, je t'emmène voir ma chambre ! » s'exclame Senem, m'entraînant à côté. Malgré sa taille bien plus modeste (moins de dix mètres carrés), la pièce est arrangée avec un goût digne du boudoir d'une grande dame. Lit deux personnes, petite table de chevet, écritoire devant la fenêtre : si l'on excepte la parure de lit de couleur abricot, toutes les surfaces sont recouvertes de fins napperons de crochet. Un *dotâr*<sup>3</sup> suspendu décore le mur. Sur la table de nuit, un cadre contient une photo de Senem avec une petite fille. À côté, un vase orné d'un lys embaume la pièce d'une douce odeur florale. Un peu jalouse, je me dis qu'une femme qui joue du *dotâr* et qui ne rechigne pas à dépenser une dizaine de yuans pour s'offrir un lys ne doit pas être facile à vivre.

L'autre colocataire, Xiao Ma, vit dans la chambre orientée ouest. En son absence, nous ne l'avons pas visitée.

---

3 Luth traditionnel ouïghour.

Senem allume la télévision et m'invite à m'asseoir pendant qu'elle prépare le thé à la cuisine. Sur la table du salon sont disposées diverses pâtisseries que les Ouïghours servent traditionnellement avec le thé. En regardant autour de moi, je comprends pourquoi j'ai été subconsciemment attirée par l'endroit : d'ici, on a une vue superbe sur le Mont de la Carpe, un espace vert paisible traversé de sentiers sinueux et ombragé d'ormes et de peupliers. Les doux rayons du soleil qui se couche sur les toits et la tranquillité des chemins clôturés de bambous donnent au lieu un charme bucolique. À peine cent mètres plus loin, sur l'avenue du Nouvel Hôpital, c'est le chaos de la circulation, le brouhaha des klaxons, la foule des piétons. Mais ici, à un jet de pierre du tumulte de la ville, les arbres verdoyants et la douce lumière qui illumine le parc où se promènent vieillards et enfants recréent un paysage similaire à ma lointaine banlieue natale.

Le thé bien chaud préparé par Senem me requinque complètement de l'épuisement et de la déshydratation de cette journée de déambulations. Au fil de nos bavardages, j'observe plus attentivement cette femme aux abords campagnards dont la beauté se découvre un peu plus à mesure qu'on la regarde : sa peau brillante et lisse comme le marbre, ses deux yeux profonds, ses sourcils en croissant de lune bien fournis, parfaitement assortis à son long nez fin, sa longue chevelure épaisse relevée bien haut comme un nuage de jais, la ligne d'implantation de ses cheveux plus basse que la moyenne qui donne à son front un aspect étroit, son corps tout en rondeurs sous de légers vêtements d'été... Fascinante.

En une seule conversation, Senem m'apprend que notre directeur est célibataire, qu'il vit avec sa mère et qu'il doit la possession de cette propriété à son grand-père maternel, un homme d'affaires parti en Arabie Saoudite dans sa jeunesse. Passionné de lecture, il parle couramment arabe et connaît fort bien la littérature ouïghoure classique. Par-dessus tout, il aime donner des leçons à autrui à grand renforts de citations de penseurs anciens.

Quant à Xiao Ma, j'apprends qu'elle est Hui, que son nom complet est Ma Liyan, et que c'est une professeure de collège des environs de

Kashgar qui a déboulé ici sur un congé sans solde pour prendre soin de ses parents venus tenir un petit commerce de rue à Ürümchi. Voilà dix ans qu'elle va de remplacement en remplacement, arrondissant ses fins de mois comme guide pour une agence de voyage, elle qui est pourtant diplômée de japonais de l'Université du Shandong. Elle parle couramment ouïghour, avec des intonations d'autant plus raffinées qu'elles laissent transparaître un léger accent de Kashgar. Toute menue qu'elle est, personne ne lui donnerait trente-six ans si elle ne l'avait pas avoué elle-même.

En novembre, un mois après mon déménagement, je m'inscris à l'examen d'entrée du Master en éducation internationale de l'Université X. Cela me semble la meilleure piste pour réaliser mon rêve de partir à l'étranger. Mais j'ai du mal à me mettre à étudier. Le soir, je reste souvent bavarder avec mes colocataires devant le téléviseur. Avec le volume au minimum, les images qui défilent détournent rarement notre attention des dernières histoires de cœur de Xiao Ma. Senem la taquine :

« C'est qu'elle avait belle mine, Xiao Ma, lors de son dernier rendez-vous ! Elle passait son temps à rougir et à déglutir nerveusement. Et raide comme un manche, avec ça !

— Mais enfin, tu racontes n'importe quoi ! corrige joyeusement Xiao Ma. Je suis bien plus décontractée qu'avant. J'arrive à flirter avec eux, maintenant. Ne me prends pas pour une vieille fille. Pourtant...

— Pourtant, interrompt Senem, l'hymen toujours aussi intact de notre chère Xiao Ma n'a jamais réussi à attirer l'attention de ces messieurs...

— Comment ça ? C'est pourtant ce que de nombreux hommes exigent des femmes.

— Pour sûr. Mais la dernière fois qu'un homme a su que j'étais encore vierge, il a pris peur et m'a demandé comment cela se faisait que personne n'ait encore voulu de moi. »

Elle en parle avec légèreté, comme si c'était arrivé à une autre, sans s'apitoyer sur son sort.

« Pourtant, Xiao Ma n'est pas mal du tout, en théorie. Petite poitrine, bien sûr. Mais moi qui la voit en chemise de nuit après sa toilette,

elle a une peau blanche comme neige, à vous rendre jalouse, et des jambes longilignes qui semblent taillées pour les jupes... »

Je hoche la tête en signe d'approbation : Xiao Ma peut se vanter d'avoir des traits réguliers, un nez bien proportionné, de grands yeux, des lèvres charnues et des dents bien rangées d'une blancheur éclatante.

« Elle est déjà quasiment sortie avec tous les Hui célibataires d'Urümchi sans trouver chaussure à son pied.

— Avec certains, j'en suis même au deuxième round de *dates*, s'esclaffe Xiao Ma avec un soupçon d'amertume.

— C'est qu'elle a laissé passer quelques bien belles occasions, notre Xiao Ma... pas vrai Xiao Ma ?

— C'est sûr. Plus jeune, j'étais trop exigeante envers les hommes. Je le regrette quand j'y repense.

— Et trop timide, aussi... elle ne savait pas s'arranger. Ça ne durait jamais bien longtemps. On lui a dit d'être plus ouverte, d'arrêter de craindre de se rapprocher physiquement. Si les hommes ne sont pas intéressés par sa personnalité, il faut user d'autres méthodes...

— Quoi donc ? demandé-je, très intéressée par l'expertise amoureuse de Senem.

— Des méthodes plus... chaudes ! » répond-elle du tac au tac. Elle s'arrête un instant, décoche une œillade à Xiao Ma, et continue d'un ton rieur : « Mais bon, foutue pour foutue. Encore vierge passé trente ans, à quoi bon s'entêter... Mais c'est une obstinée, notre Xiao Ma ! Je lui souhaite de trouver quelqu'un de bien. »

On reste silencieuses un moment.

« Quelque chose à boire ? » demande laconiquement Senem, mi-énigmatique mi-amusée.

Comprenant son sous-entendu, je hoche la tête en souriant. Elle ramène de sa chambre une bouteille d'eau de vie à moitié pleine tandis que Xiao Ma pose devant nous un petit bol de cacahuètes décortiquées. Désireuse de montrer aux autres que moi aussi j'ai roulé ma bosse, je tends mon gobelet à Xiao Ma, lui signifiant de m'en verser une coupe pleine. Senem lève son verre à ma santé avec un large sourire qui dévoile une canine pointue : « Bienvenue, Banu Babür ! »

Profondément émue, j'avale mon eau-de-vie cul-sec (et, à vrai dire, en recrache la moitié aussi sec).

Xiao Ma, qui ne boit pas, continue de remplir nos gobelets dans la plus grande décontraction. Leur amitié me tourne la tête. Ou peut-être est-ce l'alcool dont l'étreinte amicale me réchauffe ainsi de la tête aux pieds ? On descend la moitié de la bouteille. Je souris béatement, leur répétant combien je suis heureuse d'avoir trouvé auprès d'elles des amies et la chaleur d'un foyer.

« Vous fumez ? » demande Senem d'une voix douce.

Estomaquée, j'en perds immédiatement mon sourire.

« Moi ? Jamais.

— Ça vous dérange si je fume ?

— Fume donc. On ne va pas te l'interdire ! »

À vrai dire, j'aime beaucoup cette atmosphère un peu dévergoncée. Nos regards brumeux, mon corps cotonneux... Senem, affalée sur le divan une cigarette à la main... Tout cela est décidément très sexy.

« Allons sur le balcon. »

Comme il n'y a que deux places sur le balcon, Xiao Ma ne nous accompagne pas, si je me souviens bien. Sans broncher, elle me passe un cendrier tandis que Senem tire de son sac un paquet entamé de cigarettes fines et un briquet ouvragé. Les nuits d'été sont si belles à Ürümchi, complètement grisantes. Senem allume une clope et inspire profondément. Les yeux plissés, je la regarde souffler des ronds de fumée : elle a la beauté classique des femmes ouïghoures de Kuchar, il ne manque qu'un petit chapeau traditionnel aux motifs floraux pour rehausser la perfection de sa longue chevelure. Mais voilà : elle boit, elle fume... Autant de comportements qui, là d'où nous venons, sont les signes des femmes dépravées.

« J'ai été mariée, brièvement. J'ai une fille. Elle a été confiée à son père, sous prétexte que je n'ai pas de revenus stables. »

Senem parle un chinois impeccable. À l'oreille, elle pourrait complètement passer pour une femme Han. Elle soupire profondément et poursuit d'une petite voix, la main sur le cœur :

«Je suis diplômée de l'Université de Jiaotong à Shanghai, licenciée en commerce international! Chaque année, j'ai obtenu des prix, j'ai réussi le plus haut niveau de l'examen national d'anglais langue étrangère... Et malgré tout, je ne trouve aucun boulot convenable!

— Tu as eu ton diplôme en quelle année? » Je suis curieuse de connaître son âge.

«J'ai trente-quatre ans. Dix ans que je suis diplômée... Ma fille vient d'entrer à l'école primaire. Où est-ce que j'en suis, moi, franchement? Et où est ma fille, où est Nadiya? Je veux la serrer dans mes bras, lui peigner les cheveux, la voir grandir! Mais je n'ai plus de passeport. Je n'aurais jamais dû revenir ici! Oh, ce que je regrette! »

Elle baisse la tête et se frappe la poitrine du poing droit en gémissant de douleur. J'en reste tétanisé dans mon ivresse. Tout cela me donne la chair de poule.

«Ma pauvre Senem! »

J'ai tellement de pitié, de sympathie pour elle! Je connais bien le goût amer de ce genre d'impuissance. Plus calme, elle poursuit:

«Une fois diplômée, je suis rentrée à Kuchar en attendant de trouver du boulot. Je n'avais aucune chance dans le secteur public. Quant aux boîtes à peu près correctes, elles ne me rappelaient jamais. J'ai laissé passer une année, puis je suis partie tenter ma chance à Ürümchi. Une métropole pareille, j'allais certainement trouver un boulot convenable! Encore un an, et j'avais complètement perdu espoir. Le marché de l'emploi est cruel à vous glacer le sang!

— Vu tes qualifications, tu pouvais tenter une école de commerce, non?

— Je l'ai fait. Ils ont jeté un coup d'œil à mon dossier et m'ont répondu que leur université n'engageait malheureusement que des diplômés de Master.

— Pourquoi tu n'as pas tenté un Master?

— J'y ai pensé, mais je me suis dit le temps que je sois diplômée ils n'engageraient sûrement plus que des docteurs... Enfin, peu importe, je ne voulais pas retourner à mes cahiers. J'étais au plus bas, en proie à tous ces doutes, quand ma famille m'a rappelée au village

pour parler mariage. Un étudiant parti faire un doctorat au Japon profitait des vacances pour rentrer au pays se trouver une femme ouïghoure comme lui. Trop contente d'échapper à mon pétrin, je me suis empressée d'obéir aux arrangements pris par ma famille. Après le mariage, mon mari m'a emmenée avec lui au Japon. Dès la fin de notre lune de miel, il s'est complètement plongé dans son travail au laboratoire. Il ne rentrait qu'une fois par semaine pour ramener un peu de linge avant de repartir. Je me sentais tellement seule : sans amis, j'avais l'impression de purger une peine d'exil. Je suis tombée dans une profonde dépression. Et j'étais enceinte par-dessus le marché ! J'étais tellement faible qu'il a fini par me renvoyer dans sa famille. Eux n'ont jamais compris que j'étais malade. Ils me trouvaient arrogante, froide et me cherchaient des défauts sous le moindre prétexte. Après la naissance de ma fille, ils me querellaient sans cesse sur la manière dont je m'occupais d'elle. Je te donne un exemple. Mon beau-père avait l'habitude de triturer les cacas de ma fille avec un bâton en me houspillant : qu'est-ce j'avais bien pu lui donner à manger pour qu'ils aient une pareille couleur ? Ces gens avaient une dent contre moi. Ils ont commencé par cacher mon passeport pour m'empêcher de rejoindre le Japon puis ont fini par rappeler mon mari pour qu'il vienne divorcer.

— Tu n'aurais pas dû accepter le divorce, réponds-je un peu remuée.

— C'est sûr. J'étais trop jeune, j'ai laissé mes émotions prendre le dessus. Si seulement j'avais eu la moitié de la jugeote que j'ai maintenant. Ils ont confié la garde de ma fille à mon ex-mari. Ma belle-famille voulait récupérer les bijoux qu'ils avaient achetés pour le mariage. Ils m'ont proposé cinq mille yuans en compensation. J'ai jeté l'argent au visage de mon ex-mari et suis sortie du tribunal la tête haute. Mon père m'a dit : voilà qui ressemble davantage à ma fille ! »

Quel cran ! Mais, comme moi, elle était trop impulsive. Et son divorce bâclé n'avait pas amélioré sa situation... ■



# FUIR

*Gül.Ay*

*22h, fin décembre 2018*

*Aéroport international de Pékin*

J'AVANCE LENTEMENT DANS LA file vers le contrôle des passeports, j'ai le cœur qui bat la chamade et je fais semblant de regarder mon téléphone pour ne pas montrer mon stress. Je sais que, comme d'habitude, ils vont examiner mon passeport un peu plus longtemps que les autres, mais je ne suis pas sûre du tout qu'ils me laissent passer cette fois.

C'est mon tour, la dame du guichet numéro 2 me fait un signe de la tête pour que j'avance. Je lui présente mon passeport accompagné de mon sourire de politesse habituel face aux officiers chinois. Elle me lance rapidement un regard en ouvrant mon passeport et lève aussitôt la main vers l'officier qui observe la foule au bout du dernier guichet numéro 8. L'officier s'approche de moi et prend mon passeport, il tourne les feuillets et me regarde de la tête aux pieds ; je garde mon sourire et le regarde aussi. Il ordonne à la dame du guichet d'appeler un certain bureau et se tourne froidement vers moi :

« Où vas-tu ?

— En Europe.

— Pour quoi faire ?

— Pour mes vacances.

— Tu as tes billets ?

— Oui, voilà... »

Je lui montre la confirmation de mes billets aller-retour que j'ai imprimée. Il l'examine et me demande :

« Où travailles-tu ?

— Au BPSD<sup>1</sup>. »

Je lui montre mon badge de travail. Il le prend avec lui et part sans me dire un mot en faisant un signe de tête à un jeune officier qui se tenait derrière moi. Je sursaute parce que je ne l'avais pas remarqué. Ce jeune officier annonce tout de suite à la foule que le guichet numéro 2 est fermé et qu'il faut faire la file vers d'autres guichets. Je retiens mon souffle...

Je regarde l'heure, cela fait à peu près 20 minutes que je suis debout devant ce guichet. Mes jambes tremblent au moment où je vois le premier officier qui revient avec mon passeport et mon badge à la main, suivis de trois autres agents dans le même uniforme. Ils s'arrêtent derrière le guichet et échangent en me jetant des regards de temps en temps. Je les regarde aussi et fais de mon mieux pour rester droite et calme. Chaque seconde est une éternité. Je ressens les battements de mon cœur jusque dans la gorge. Je mets la main dans la poche de mon pantalon. Je serre dans ma paume moite le petit flacon de 5 ml que j'ai préparé. Si les choses tournent mal, je le boirai. Et tout cela se terminera en moins de vingt minutes avec un arrêt cardiaque brutal...

*Automne 2013*

*Préfecture du district de Chaoyang, Pékin*

Le guichetier me fit signer un document et me donna ma nouvelle carte d'identité. Enfin, j'avais ma carte d'identité pékinoise, je devenais pékinoise<sup>2</sup> ! Je rêvais que cela changerait ma situation. Je ne savais plus

---

<sup>1</sup> Bureau du personnel au service diplomatique.

<sup>2</sup> En Chine, les cartes d'identités sont délivrées en fonction du lieu de résidence désigné par le *hukou* ou registre familial lié au lieu de naissance. Il est très difficile de changer son *hukou* et donc d'obtenir une carte d'identité depuis une autre ville que son lieu de naissance.

si j'étais heureuse ou triste à ce moment-là : il n'y avait plus que des informations en chinois sur ma carte, à la différence de l'ancienne carte qui était en chinois et en ouïghour, ma langue maternelle<sup>3</sup>.

Je suis certes fière d'être ouïghoure, mais j'étais embêtée tout le temps comme tous les autres Ouïghours lors de mes déplacements à l'aéroport, à la gare et à l'hôtel. C'était pire lors des démarches administratives. On me jetait des regards méfiants dès que je montrais ma carte d'identité et accomplir les formalités prenait toujours beaucoup plus de temps.

À l'époque, je faisais mes études dans une université de Ürümchi, dans ma région natale, le Xinjiang, au Nord-ouest de la Chine. À l'approche de la fin de mes études, j'avais bien compris qu'il serait difficile de trouver un poste. On voyait très souvent la spécification "Han uniquement" en bas de page des recrutements. Je me sentais comme appartenant à un peuple de seconde zone.

Je voulais voir d'autres choses et surtout je voulais découvrir un monde différent. Dès que j'ai eu fini mes études, j'ai travaillé pour obtenir une bourse et je suis partie en Europe pour continuer mes études.

J'étais rentrée en Chine, mais à Pékin, après mes études en Europe. Très rapidement, j'ai trouvé un poste dans une ambassade européenne. Comme il est obligatoire pour tous les citoyens chinois qui travaillent dans des services étrangers, j'ai signé un contrat avec le BPSD, géré par l'État chinois. Par ce bureau, grâce aussi à mon niveau d'études, j'ai eu le droit de demander mon *hukou*<sup>4</sup> à Pékin. Après environ un an d'attente, j'étais là, devant ce guichet de la préfecture, pour récupérer ma carte d'identité pékinoise.

Jusque-là, il me semblait que tout allait bien.

En décembre, j'allais passer mes vacances à Sanya, une ville balnéaire au Sud de la Chine. J'étais heureuse et très excitée. C'était mon premier voyage depuis que j'étais pékinoise. J'étais arrivée au point de contrôle de sécurité avec confiance. La guichetière prit ma carte d'identité, la scanna et me la rendit sans me regarder. Cool!

<sup>3</sup> Jusque récemment, les cartes d'identité délivrées dans la région ouïghoure étaient bilingues ouïghour-chinois.

<sup>4</sup> Livret de résidence. Cf. note 2.

Je passai à côté d'elle et commençai à organiser mon sac à main pour passer le contrôle. Soudain, la guichetière se tourna vers ses collègues et dit à haute voix :

« La jaune, M5. »

La jaune ? Je regardai autour de moi, j'étais la seule qui portait un pull jaune. Je compris tout de suite ce qu'il allait se passer. Sans surprise, on me demanda d'enlever mes chaussures avant de passer le portique de sécurité. Les autres passagers de la file me regardèrent tous avec méfiance. Je détestais tellement ces regards, comme à chaque fois, depuis toujours.

J'en avais marre de les laisser faire. Je restai stoïque et demandai :

« Pourquoi ?

— Pour contrôler !

— Pourquoi moi ?

— Contrôle aléatoire !

— Les autres vont-ils y avoir droit aussi ? »

L'agent leva les yeux au ciel et répéta :

« Enlevez vos chaussures, tout de suite ! »

Tout le monde gardait leur tête tournée vers moi. Je pris une profonde inspiration et enlevai mes chaussures.

Une fois passée ce contrôle, assise à ma place dans l'avion, j'essayai de me reconforter. Au moins, maintenant j'étais tranquille, j'allais passer de bonnes vacances.

Je me réveillai au moment de l'atterrissage. Je regardai le ciel bleu par le hublot, je commençai à imaginer de belles vacances en bikini au bord de la mer. Mais cette joie fut de courte durée. En sortant par la passerelle, je vis deux policiers chinois qui m'attendaient avec une feuille de format A4 sur laquelle était imprimée ma carte d'identité.

Ils me firent un signe de tête pour m'indiquer d'aller dans un coin. Je m'y dirigeai, ils me demandèrent ma carte d'identité. Cela m'irrita, je répondis sèchement :

« Vous l'avez dans vos mains, non ? »

L'un des deux rit :

« Oui c'est vrai, mais on a besoin de voir l'original. »

Je sortis ma carte, mécontente. Je leur montrai aussi mon badge de travail. Ils le regardèrent, le même rit encore :

« BPSD, dis donc. C'est la classe ! C'est la première fois que je vois ce badge !

— J'imagine ! »

Je haussai mes sourcils.

« Pourquoi venez-vous à Sanya ?

— Pour mes vacances, comme tout le monde.

— Où allez-vous loger ?

— À l'hôtel Hyatt.

— Combien de temps restez-vous ?

— Une semaine.

— Vous partez quand ?

— Regardez vos documents ! Vous saviez à quelle heure j'arrivais, vous devez savoir à quel moment je repartirai. »

Ils se regardèrent, le même officier s'exprima :

« Je vous demande de coopérer.

— Mais je coopère. »

Il soupira, me rendit ma carte d'identité et mon badge. Je lui rendis un sourire amer :

« Merci ! Je peux partir maintenant ? Mon taxi m'attend !

— Oui, vous pouvez partir. Au revoir ! »

Il me rendit le même sourire. Je sus que cela n'allait pas se terminer ainsi. J'avais déjà ce genre d'expériences depuis des années. Je leur dis à haute voix en partant, sans attendre leur réponse :

« Pouvez-vous prévenir vos collègues qui vont passer examiner ma chambre d'hôtel de venir avant 22h ? »

Bref, je compris que je n'étais pékinoise que pour moi...

À mon arrivée vers 17h, l'hôtesse d'accueil me reçut chaleureusement, sans aucun souci. Depuis quelques années, je logeais souvent dans des hôtels cinq étoiles quand je voyageais en Chine, c'était cher mais au moins j'étais tranquille pour me loger.

Dès que j'arrivai dans la chambre, j'accrochai mes vêtements dans l'armoire et laissai ma valise grande ouverte par terre. Comme j'avais déjà connu l'expérience à plusieurs reprises des policiers chinois qui venaient fouiller mes affaires personnelles, j'essayai de faciliter à ma façon la procédure qui allait se dérouler bientôt dans la chambre. Je déposai un bouquin en chinois sur la table que j'avais prévu de lire pendant mes vacances : de même, je n'emmenais plus de livres étrangers avec moi quand je me déplaçais en Chine, j'avais eu trop de "belles expériences" par rapport à ça.

Après toute cette préparation, j'attendis sagement la police. Je me sentais ridicule à chaque fois. D'habitude, ils arrivaient toujours moins de 15 minutes après l'enregistrement d'un Ouïghour à l'hôtel, et si ce n'était pas le cas, leur passage se faisait dans la nuit.

18h30, toujours rien.

*Des gros cons!* les insultais-je intérieurement.

Je sortis pour dîner tranquillement et revins vers 20h30. J'essayai de rester éveillée en zappant à la télé jusque tard dans la nuit, mais je m'endormis finalement sur le canapé à je ne sais quelle heure...

*Dring, dring...*

Je m'éveillai en sursaut. Je vis qu'il était 2h07 sur l'horloge de la chambre. J'ouvris la porte : quatre policiers chinois en uniformes et une hôtesse de l'hôtel avec une carte d'accès à la main.

« Excusez-moi de vous déranger, ces officiers voulaient vous voir. » Elle eut l'air d'être gênée.

« Pas de souci, je les attendais. »

Je regardai les policiers.

« Bonsoir, allons dans la chambre. »

Le plus âgé des quatre policiers me fit un geste avec certaine marque d'impatience. Les policiers entèrent et fermèrent la porte, l'hôtesse resta dehors.

Sans surprise, comme d'habitude, pendant que l'un regardait dans l'armoire et dans la salle de bain en fouillant mes affaires, un autre examina mon bouquin et tourna autour du bureau ; le troisième me

filmaït pendant que je répondais aux questions que le plus âgé me posait concernant le but de mon voyage, les dates de mon séjour et mes projets de vacances. Il me demanda également tous mes papiers.

« Bon, merci pour votre coopération. »

Il fit un signe à ses trois collègues en rendant mes papiers.

« Merci pour votre visite à cette heure-ci », dis-je amèrement. Il était 2h40.

« Bah c'est comme ça ! » me répondit-il froidement.

Ils partirent. L'hôtesse qui attendait à la porte me fit un sourire crispé et courut derrière eux.

Je n'avais plus sommeil. Je me moquai intérieurement de moi-même, me trouvant ridicule de me préparer ainsi à chaque fois.

*Été 2014*

*Préfecture du district de Chaoyang, Pékin*

Après avoir perdu mon passeport suite à mon déménagement, j'étais là pour en obtenir un nouveau. Ils acceptèrent ma demande mais exigèrent de moi plus de documents que pour n'importe qui. Pour les autres, seule leur carte d'identité suffisait, mais moi il me fallait en plus fournir un certificat de travail, mon casier judiciaire et toutes les informations concernant mes parents. Je ne dis rien et ne pus rien dire. Je suis revenue quelques jours après pour fournir les documents supplémentaires demandés.

Normalement, cela prend au maximum deux semaines aux Pékinois pour récupérer leur passeport, mais moi je n'eus pas de nouvelles pendant un mois. Chaque fois que je demandais où en était ma demande, la réponse était toujours la même :

« Votre région d'origine est spéciale, alors on attend l'accord de la préfecture de là-bas. »

Au bout de trois mois, je n'en pouvais plus et me rendis sur place. Une dame avec des grosses joues me reçut avec la même réponse mécanique :

« Votre région d'origine est spéciale, alors on attend l'accord de la préfecture de là-bas.

— Mais je suis pékinoise, pourquoi dois-je attendre leur accord ?

— Vous êtes ouïghoure et vous êtes née là-bas, voilà pourquoi !

— Pardon ?! C'est de la discrimination, ce que vous dites ! »

Elle fit un geste de la main avec dédain pour me faire partir.

Six mois après, je reçus un appel pour aller chercher mon passeport.

### *Année 2016*

Je commençais à entendre parler des tensions au Xinjiang. Quelques amis qui vivent au Sud de la région me dirent qu'ils suivaient des cours d'éducation sur les citations du président Xi. C'était trois fois par semaine et obligatoire pour quasiment tout le monde, y compris les retraités, les commerçants et les chômeurs. Bien sûr, tout le monde, c'était tous les Ouïghours.

À partir de l'été, un par un, ces amis ont arrêté de répondre à mes messages et mes appels, j'ai perdu tout contact avec eux.

Deux semaines avant la fête nationale chinoise, j'appelai mon père pour lui dire que j'allais rentrer lui rendre visite pendant mes congés. Mon père refusa pour la première fois de sa vie de me voir, il me répondit simplement :

« Non, ma fille, tu n'as pas besoin de revenir me voir. Je vais bien, ne t'inquiète pas ! Je sais que tu es occupée par ton travail, alors continue à bien bosser ! »

Cet appel me rendit anxieuse.

C'était étrange, ce que mon père disait. Ces dernières années, il prenait de l'âge et très souvent il m'appelait et me demandait quand j'allais venir le voir, il voulait que je rentre le plus souvent possible.

Quelques semaines après, Yusufjan, un garçon de notre ville, fut de retour à Pékin pour ses études. Il me contacta pour me donner un sachet de fruits secs que mon père lui avait demandé de me trans-

mettre. Quand on se vit, il parla doucement et discrètement. Il me passa le sachet et le message de mon père : en résumé, il valait mieux que je ne retourne pas au Xinjiang pendant au moins deux ans. Je fus étonnée et choquée. Yusufjan me parla du lancement des “camps d’éducation”. Il me dit qu’au tout début, l’objet de ces camps était d’enfermer les terroristes radicalisés, mais apparemment les autorités y enfermaient désormais quiconque, comme elles l’entendaient.

Des messages inquiétants passèrent de bouche en bouche entre ceux de nous qui vivions à Pékin. On n’osait pas parler tout haut de ce sujet en public, on cherchait à comprendre ce qu’il se passait. Peu à peu, plusieurs d’entre nous reçurent des appels de policiers du Xinjiang pour leur demander de rendre leurs passeports sans délai et de se rendre au Xinjiang pour se faire enregistrer. Pour ceux qui refusaient, leur famille était harcelée.

Un week-end du mois de novembre, à midi, ma meilleure amie ouïghoure à Pékin, Güzel, qui venait d’Altay, une ville au Nord du Xinjiang, m’appela :

« Ils font chier ! Ils ont pris mon passeport !

— Tu leur as envoyé ?

— Bah non ! J’avais refusé de le rendre, mais deux gars ont débarqué chez moi ce matin ! Ils l’ont pris !

— Quoi ? Ils sont venus chez toi ? Qui étaient-ils ? Des policiers chinois de Pékin ?

— Non ! Deux policiers ouïghours d’Altay !

— Tu viens prendre un café chez moi tout à l’heure et on en parle ?

— D’accord ! Enfin... J’arrive tout de suite. »

Güzel, elle était belle comme son prénom. Elle travaillait dans un centre culturel international. Elle parlait très bien chinois, anglais et espagnol. Elle se préparait depuis un moment à aller faire des études d’art en Espagne.

Elle habitait à quinze minutes de chez moi. Je commençai à préparer les cafés et les biscuits. Elle commença à se plaindre dès son arrivée :

« Il faut que je trouve un moyen de récupérer mon passeport ! Putain ! Ça fait chier, cette histoire ! Comment je fais pour aller en Espagne ? L'institut avec lequel j'ai eu un contact est celui de mes rêves !

— Calme-toi un peu. Viens, prends d'abord ton café. »

Elle s'assit sur le canapé en prenant son café. Elle croqua un morceau de biscuit et continua :

« Pourquoi ils nous font chier avec ça ? Je croyais qu'ils s'occupaient plutôt des terroristes ou je ne sais quoi ! »

Je haussai mes épaules, impuissante :

« Je crois qu'ils vont tous nous contrôler.

— C'est absurde !

— Je suis d'accord. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? On est comme des moutons en ce moment. »

Elle posa son café et protesta :

« Je ne vais pas les laisser faire ! J'ai appelé mon grand frère, il m'a dit qu'il va chercher des contacts parmi ses réseaux, quelqu'un qui bosse au commissariat.

— Mais tu penses que cela marchera ? »

Elle soupira :

« Je ne sais pas. Mais je vais tenter quand-même ! Je vais rassembler tous les documents nécessaires pour montrer que je suis une citoyenne normale et que je ne suis pas du tout radicalisée.

— Quels documents ? Tu peux très bien de contenter de leur montrer ton compte Tinder ! »

Je rigolai en lui disant ça, elle rit aussi :

« Oui, pourquoi pas ? ! Une nana radicalisée ne va pas coucher avec des inconnus qu'elle trouve sur une application ! »

J'étais morte de rire...

Une semaine plus tard, Güzel m'annonça qu'elle allait rentrer à Altay pour quelques jours, son grand frère avait trouvé une piste et elle devait se présenter pour répondre à un petit interrogatoire. J'eus peur pour elle, mais elle m'assura que c'était juste une paperasse à faire par un ami de sa famille.

Je fus très soulagée quand je reçus l'appel de Güzel dès le lendemain de son départ. Elle m'invita à dîner chez elle le soir même. J'étais étonnée qu'elle ne soit restée qu'une nuit à Altay, mais je ne posai pas la question au téléphone. Elle me serra dans ses bras pour m'accueillir. Je lui demandai comment ça s'était passé, elle soupira :

« C'était horrible. Tu ne peux faire confiance à personne. Le mec que mon frère a eu, il m'a presque prise au piège ! »

Je retins mon souffle :

« Comment ça ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Mon frère et ma mère sont venus me chercher en voiture à l'aéroport d'Altay. Dès qu'on est monté dans la voiture, mon frère m'a donné un nouveau téléphone et m'a demandé de télécharger des applications quotidiennes avec un nouvel Apple ID.

— Pourquoi ?

— Apparemment, juste avant de venir me chercher à l'aéroport, mon frère a appris que ça n'allait pas être un simple interrogatoire comme prévu.

— Oh mon dieu ! »

Je me couvris la bouche. Elle continua :

« Mon frère savait que j'utilise pas mal d'applications étrangères comme Facebook, Twitter et autres. C'est très dangereux pour moi, alors mon frère a essayé de m'aider.

— Et après ? Tu as caché ton portable ?

— Oui, je l'ai éteint et sorti la carte SIM, ma mère l'a gardée avec elle discrètement. Mon frère nous a conduit directement au commissariat.

— Tu n'es même pas rentrée chez toi d'abord ?

— Eh non, mon frère a dit qu'ils ont demandé de m'y emmener tout de suite.

— Les enfoirés !

— Ah ça oui ! Et deux policiers m'ont enfermée dans un bureau et m'ont posé plein de questions sur mon parcours. Ils ont bien sûr examiné mon portable.

— Ils n'ont rien dit, j'espère !

— Tu rêves! Ils ne sont pas cons, ces bâtards! Ils m'ont tout de suite demandé pourquoi mes applications et communications sur mon portable étaient neuves. J'ai menti en disant que j'avais cassé mon ancien portable par accident et que je l'avais laissé chez Apple à Pékin, que j'utilisais ce portable en attendant.

— C'est chaud ça!

— J'ai serré les fesses, tu n'imagines pas!

— Tu parles! C'est horrible! Comment tu t'en es sortie?

— Tout à coup, le fameux contact de mon frère est entré dans le bureau, il m'a saluée et demandé si j'avais eu le temps de voir mon père chez moi. J'ai répondu que non. Il a rigolé avec les deux policiers en disant qu'il connaissait bien mon père et en demandant pourquoi j'étais encore là après une heure.

— Il a retrouvé sa conscience?

— Je ne sais pas. Au moins, là, il m'a fait sortir et je suis partie tout de suite chez moi avec mon frère et ma mère.

— Et alors, l'histoire de ton passeport?

— Je n'y pense plus! Je n'ose plus poser la question! Dès qu'on est arrivés à la maison, ma mère a changé mon billet de retour et m'a fait partir très tôt ce matin. Elle m'a dit de ne pas revenir à Altay pour je ne sais combien de temps... »

Elle commença à sangloter, je la pris dans mes bras...

### *Printemps 2017*

J'entendais de plus en plus d'histoires horribles de ce genre dans ma communauté. Des professeurs, des écrivains et des chercheurs disparurent. Des interrogatoires chez des jeunes de tout profil, surtout ceux ayant vécu à l'étranger. Des arrestations à l'aéroport de ceux qui revenaient de l'étranger.

Je commençais à avoir un mauvais pressentiment, chaque jour je me sentais plus mal à l'aise. J'essayais de me reconforter avec mon histoire d'identité pékinoise. Je communiquais régulièrement avec trois

amis ouïghours qui avaient comme moi obtenu des cartes d'identité pékinoise. Mihray était laborantine. Erkin, qui avait fini ses études aux États-Unis, était chef de projet dans une entreprise internationale. Merdan, lui, était consultant financier dans une grande entreprise chinoise. On se sentait très anxieux. On se promit de se donner des nouvelles de temps en temps, au cas où.

Güzel me dit que son grand frère allait se marier en juin, mais sa mère ne voulait pas qu'elle rentre pour le mariage. Elle pleurait à chaque fois qu'on se voyait. Le temps passa, je retrouvai son sourire quand elle me montra les vidéos et les photos du mariage.

Début juillet, elle m'appela en pleurant :

« Ma mère et mon grand frère ont été arrêtés ! Qu'est-ce que je fais ?

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu sais pourquoi ils les ont arrêtés ?

— C'est à cause de la belle famille ! Les cons ! Tout le monde sait que maintenant il est interdit de faire la *nikah*<sup>5</sup>, mais la belle-famille a insisté pour le faire discrètement ! Et quelqu'un les a dénoncés ! »

Je restai figée. Je ne savais plus quoi dire pour la réconforter. J'entendais que les activités religieuses étaient strictement interdites depuis deux ans. Elles étaient devenues des crimes graves.

Je vis Güzel chez elle deux jours plus tard. Elle avait les yeux tout rouges et gonflés, elle m'invita à m'asseoir sur le canapé. On resta sans dire un mot. Elle commença à sangloter. Je lui caressai les bras, en silence. La nuit tomba, les bruits de circulation à l'extérieur ne s'arrêtaient pas.

Mi-août, je pris trois semaines de vacances pour aller en Europe. Je n'en pouvais plus de l'environnement dans lequel je vivais, je voulais changer d'air et d'ambiance.

Mon nouveau passeport était de la dernière version, avec une puce pour passer la douane par voie automatique. Je réussis à passer la première barrière en scannant mon passeport, mais je fus bloquée à la deuxième barrière. La machine ne reconnut pas mon passeport. Un officier chinois vint me le demander, je le lui donnai par-dessus la barrière. Il me regarda et me demanda d'attendre. Évidemment, je ne

---

5 Cérémonie de mariage musulman.

pouvais aller nulle part, j'étais coincée. Après dix minutes, il revint, me rendit mon passeport et me demanda d'aller faire la file aux guichets. Je roulai des yeux et rebroussai chemin pour sortir.

Au guichet, encore une longue attente après que j'eus donné mon passeport. Après plusieurs questions sur la destination et le motif de mon voyage, ils me laissèrent partir.

Je revins début septembre après avoir passé mes vacances à Lisbonne et à Londres. En arrivant à la douane, ils m'arrêtèrent et m'emmenèrent dans un bureau. Ils prirent mon passeport et mon téléphone, me laissèrent toute seule avec une officière dans la pièce. La première demi-heure, il ne se passa rien. Je demandai à l'officière ce qu'on attendait, elle ne me répondit pas. Je pensai à ceux qui avaient été arrêtés à l'aéroport, je commençai à trembler comme une feuille. J'eus peur qu'ils me fassent disparaître comme les autres.

Un officier ouïghour avec deux Chinois arrivèrent, avec mon passeport et mon téléphone dans les mains. Le Ouïghour commença à me parler en ouïghour, sur un ton très malpoli :

« Alors, tu as bien voyagé ? Qu'est-ce que tu as fait pendant ces trois semaines ? »

Je ne voulus pas qu'il y ait d'incompréhension ou de piège, je lui répondis en chinois pour que les officiers chinois entendent. Je répondis que je voyageais dans des endroits touristiques et que je n'avais rien fait de spécial. L'officier ouïghour me regarda en colère et ne parla plus. Les officiers chinois me posèrent des questions sans arrêt sur mes voyages.

J'étais épuisée par le long trajet et cet interrogatoire absurde. Je me sentais faible.

Ils finirent de me poser leurs questions. Ils m'annoncèrent qu'ils attendaient une réponse de ma ville natale au Xinjiang, pour une décision. En entendant cela, je fondis en larmes :

« Pourquoi j'attends leur réponse ? Je suis pékinoise depuis quatre ans et je vis ma vie à Pékin ! Pourquoi est-ce à eux de décider ? »

Les officiers chinois me regardèrent avec indifférence. Le Ouïghour me répondit en ouïghour :

« Tu es ouïghoure, ça ne change rien ! »

Deux heures plus tard, ils me rendirent mon passeport et mon téléphone. Au moment où je sortis de la pièce, l'officier ouïghour me dit lentement :

« Si j'étais toi, je resterais en Europe ! Tu n'auras pas cette chance à chaque fois. »

Je fus effrayée et partis presque en courant.

J'étais dans une réunion quand je reçus un SMS de Güzel :

« Je peux venir chez toi ce soir ? Je te ferai à manger. »

Je répondis rapidement :

« Pas de souci ! »

Je sentis qu'elle avait quelque chose à me dire. Mon cœur devint lourd.

« Ils ont libéré ma mère », m'annonça Güzel au moment où elle rentra dans le salon.

Je la serrai dans mes bras avec enthousiasme :

« Trop bien ! C'est une très bonne nouvelle !

— Mais ils vont condamner mon frère en tant que "séparatiste"...

— Comment le sais-tu ?

— Ma mère me l'a dit. Mon petit frère cherche un avocat pour trouver un moyen de réduire sa peine. Ils disent qu'il sera condamné probablement de trois à six ans de prison.

— Tout va bien se passer ! Au moins, ta maman est revenue. »

Elle pleura :

« Mon pauvre grand frère, sa vie est détruite comme ça juste parce qu'il a fait la nikah pour son mariage... Ce n'est pas juste ! »

Je commençai à pleurer aussi. Ce monde absurde, j'en avais assez.

Un mois plus tard, son grand frère fut condamné, sans aucun procès, à quinze ans de prison.

### *Début mars 2018*

Un matin, je reçus un appel du Xinjiang, c'était un policier ouïghour de ma ville natale. Il me dit simplement que je devais lui envoyer tout

de suite par courrier express un certificat de travail et un casier judiciaire, parce que j'étais originaire de la ville. J'ai refusé, je lui ai dit que j'étais pékinoise depuis quelques années déjà et ce n'était pas à lui de me demander ces choses. J'ai raccroché.

Le lendemain, 10h du matin. Le même policier m'appela pour me demander les mêmes documents, je lui répondis la même chose et je m'apprêtai à raccrocher. Tout à coup, il me dit :

« Attends, peut-être que tu voudras bien parler à ton père ! »

J'étais figée.

Aussitôt, j'entendis la voix de mon père au téléphone :

« Ma fille, comment ça va ? Est-ce que tu pourrais prendre un peu de temps pour envoyer les documents que cet officier t'a demandés ?

— Oui, papa ! Je vais le faire. »

La voix du policier reprit :

« Envoie-moi tout dans la journée. »

Il raccrocha.

À la pause déjeuner, je demandai à mon chef quelques heures d'absence dans l'après-midi. Je me rendis au BPSD pour le certificat de travail, je passai au commissariat de police de mon quartier pour le casier judiciaire, mais ils me dirent qu'ils ne le donnaient plus en mains propres. Je rappelai le policier ouïghour et lui expliquai la chose, il me dit de lui envoyer ce que j'avais. J'envoyai tout de suite le certificat en urgence par la poste à côté.

Deux jours après. À 8h du matin, juste au moment où j'ouvrais la porte de chez moi pour aller au travail, un policier chinois apparut devant moi. Il se présenta comme l'officier Wang, le policier de proximité, il venait pour me voir et savoir si tout se passait bien chez moi.

Je lui répondis que tout allait bien chez moi et que je me dépêchais pour aller au travail. Mais il rentra chez moi de force, sans me demander la permission. Il fit un tour dans mon petit appartement de cinquante mètres carrés, tout souriant. Il me donna son numéro de téléphone et me demanda de lui communiquer si j'avais des amis ou de la famille ouïghours qui passaient chez moi.

J'étais énervée. Je lui demandai :

« Pourquoi ? C'est la même chose pour tout le monde dans ce quartier ? On doit vous informer si on reçoit des amis ? »

Il me regarda toujours tout souriant :

« Tu comprends la situation, non ? Tu es ouïghoure et tu habites dans ma zone ! Tu n'imagines pas le travail ajouté pour moi à cause de toi !

— Ce n'est pas de ma faute quand même !

— Bah, c'est comme ça ! Au revoir ! »

Il partit. Je ne me sentis plus en sécurité.

### *Début avril 2018*

Un soir, j'allai dans un restaurant ouïghour qui n'était pas loin de chez moi. Ce restaurant existait depuis une dizaine d'années et il était assez populaire parmi les Ouïghours de Pékin.

Au moment où je commandai mon plat, je remarquai que la petite serveuse habituelle était toute rouge et stressée. Après avoir passé commande, en la regardant s'éloigner de moi, mon regard tomba sur un groupe de trois Chinois et trois Ouïghours à une autre table à côté. L'un d'entre eux sortit son téléphone sans attendre et me prit en photo. Je fus étonnée et contrariée. Je lui demandai :

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Ils rirent sans me répondre en me jetant des regards dédaigneux. Celui qui avait pris ma photo examina son écran de téléphone. Soudain, il me regarda dans les yeux et me dit :

« C'est bizarre qu'il ne me sorte pas d'informations sur toi ! Tu ne t'es pas enregistrée au Xinjiang ? »

Je fus vraiment très choquée. Je réalisais qu'ils étaient d'un "groupe de travail" dont j'avais entendu parler. Ces groupes étaient venus dans quasiment chaque province de Chine pour surveiller les Ouïghours vivant hors du Xinjiang. Ils peuvent vérifier les informations sur nous avec un logiciel sur leurs téléphones. Je lui répondis que j'étais

pékinoise et que je n'avais pas besoin de m'enregistrer. Je partis sans même attendre mon repas.

*Fin avril 2018*

Un jeudi soir, vers 21h, l'officier Wang m'appela pour me demander si j'étais chez moi. Je répondis que oui et il arriva, toujours tout souriant, en moins de cinq minutes avec deux autres officiers. Je fus prise de panique.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

— On fait une inspection de routine. Donne-nous ton téléphone !

— Pour quoi faire ?

— On dirait que tu as beaucoup de questions à chaque fois. Ce n'est pas très sage, tu sais ? Bon, donne ton téléphone, tout de suite. »

Je le lui donnai, étouffée.

L'autre officier sortit un appareil que je ne connaissais pas, il le connecta à mon portable. Je vis une application tourner sur l'écran de mon portable. Personne ne dit un mot en regardant l'écran pendant à peu près trois à cinq minutes, jusqu'au moment où l'application s'arrêta de tourner. Il fit un signe de tête à l'officier Wang.

Ils commencèrent à examiner ma bibliothèque. J'avais quatre colonnes de quatre étagères remplies de livres en chinois, en ouïghour et en anglais. L'officier Wang fit semblant de s'émerveiller en regardant mes livres :

« Dis donc, tu lis beaucoup ! On voit ton niveau d'études ! »

Je ne répondis pas.

Il prit un livre en anglais et me le montra :

« Il parle de quoi ce livre ? »

J'eus envie de le faire chier. Je répondis :

« Une histoire d'amour. Vous pouvez l'emprunter si vous voulez.

— Tu te moques de moi là ! Ha ha ha... »

Les deux autres rirent aussi.

Il se tourna et porta son attention sur mes livres en ouïghour. Soudain, son sourire disparut de son visage, il me regarda comme un chien et me dit :

« Tu n'as pas de Coran, par hasard ?

— Non, je n'en ai pas.

— Tu fais la prière ?

— Non, je ne sais pas la faire.

— Alors c'est quoi tous ces livres ?

— Des romans, je les ai achetés légalement dans des librairies.

— J'imagine bien.

— Vous pouvez en prendre pour les examiner si vous voulez. »

Il remit son sourire classique sur son visage et secoua la tête. Et puis il continua :

« Montre-moi ton passeport ! »

Une grande angoisse m'envahit.

Je sus que je ne pouvais pas y échapper. Je sortis mon passeport du tiroir et le lui donnai. Il le feuilleta attentivement.

« Tu es allée en Europe, pour quoi faire ?

— Pour mes vacances. C'est le grand avantage de travailler dans une ambassade européenne. »

J'essayai de toutes mes forces de lui répondre en souriant. Il hocha la tête avec indifférence. Il échangea des regards avec les deux autres, l'un des deux fit un signe de tête, on me rendit mon passeport. Je repris doucement ma respiration.

Aussitôt, il me donna une feuille vierge A4.

« Tu vas écrire ce que je te dis.

— Pardon ?

— C'est ton serment.

— Quoi ?

— Tu veux qu'on en finisse ou pas ? »

J'écrivis ce qu'il me dicta :

« J'aime la Chine. J'aime le Parti communiste. J'aime le gouvernement. Je n'utilise pas les sites internet étrangers. Je ne parle pas de politique, etc. » Il me demanda de signer à la fin.

Ils me rendirent mon téléphone et me répétèrent l'obligation de signalement pour les amis ou la famille qui passeraient chez moi. Et puis ils partirent. Au moment où je fermais ma porte derrière eux, les larmes inondèrent mes joues.

Le lendemain, je mis mon passeport dans mon bureau au travail. Je me dis qu'au moins ici, personne ne pourrait le prendre.

Les jours suivants, je vis Mihray, Erkin et Merdan. Ils me racontèrent qu'ils avaient vécu les mêmes choses que moi. Une sorte de peur commença à s'emparer de nous.

### *Mi-mai 2018*

Un soir, je reçus l'appel du policier ouïghour de ma ville natale qui m'avait demandé les documents. Il m'annonça que ses deux collègues étaient à Pékin et qu'ils allaient me contacter dans les prochains jours. Il fallait que je sois disponible pour les voir au moment où ils me contacteraient. À la fin, il mentionna que je devais emmener mon passeport avec moi. Encore la panique !

J'essayai d'organiser mes paroles :

« Je ne me balade pas avec mon passeport chaque jour. En plus, je travaille la journée. Il vaut mieux que vos collègues me préviennent au moins un jour à l'avance.

— Ce n'est pas mon problème ! Tu te débrouilles ! »

Et il raccrocha.

Trois jours plus tard, je reçus un appel pendant ma pause déjeuner, c'était un Ouïghour qui parlait :

« Bonjour, c'est l'officier de police de votre ville natale. Je m'appelle Alim. Vous avez deux minutes pour discuter ? »

Je fus assez étonnée de sa façon de parler. À vrai dire, il était le premier policier qui me vouvoyait et me parlait poliment.

Je répondis :

« Bonjour, oui, vous pouvez parler.

— Avec mon collègue, nous voulons vous voir cet après-midi, c'est bon pour vous ?

— Oui, mais je travaille la journée, je dois demander à mon chef pour une absence. Où vous voulez qu'on se retrouve ?

— Nous voulons bien voir votre lieu de travail, notamment votre bureau. »

Je fus choquée de sa demande.

« Mais je crois que vous savez où je travaille, non ?

— Oui, bien sûr.

— Alors, bon... Déjà pour une personne normale, il faut certaines procédures pour accéder à une ambassade étrangère. Mais vous êtes policiers, il faut que vous fassiez une demande par le ministère des Affaires étrangères chinois pour ça. Moi je ne prends pas la responsabilité! »

Je répondis ainsi sur un ton direct et sec. Il fit une pause de quelques secondes et me dit d'attendre en ligne. Une minute après, sa voix revint :

« Dans ce cas-là, nous nous verrons dans un endroit près de votre bureau.

— Si vous voulez, il y a un café dans le coin, nous pouvons nous retrouver là.

— Nous allons quand même vous attendre devant votre bureau, et nous irons au café ensemble. »

Je voulus encore protester, mais il ne me laissa pas le temps de parler. Il continua :

« Bon, on dit à 15h ? À cet après-midi ! Ah oui, n'oubliez pas d'emener votre passeport ! Au revoir. »

Je n'arrivais pas à surmonter ma peur. Depuis le temps que les officiers m'interrogeaient, ils avaient toutes les informations sur moi. Qu'est-ce qu'ils allaient me prendre encore ? Qu'est-ce qu'ils voulaient de moi ? J'avais choisi un café parce que je voulais rester dans un endroit public, pour chercher de l'aide en cas de besoin.

À 15h, quand je sortis du bureau, je vis deux hommes, un Ouïghour avec un gros sac à dos, un Chinois un peu plus âgé, tous les deux en

civil, qui discutaient devant la sortie du bâtiment. J'allai vers eux. Alim me salua :

« Bonjour ! Enchanté !

— Bonjour ! » Je lui rendis son sourire.

« Avant de bouger, mon collègue officier Li va prendre une photo avec vous.

— Une photo ?

— Oui, juste comme ça, devant votre lieu de travail. »

Li se mit à côté de moi tout de suite et fit un grand sourire. Alim prit rapidement une photo. Je restai comme une conne.

Il y avait beaucoup de monde à cette heure-là au café, les clients discutaient, lisaient ou regardaient leurs téléphones, personne ne nous remarqua. On prit une table au fond dans un coin. Je commandai un café et eux, deux thés. Alim me montra brièvement un badge pour me dire qu'ils étaient agents de sécurité nationale. J'étais souflée. Je croyais que ce genre d'agents ne s'occupaient que des terroristes.

Alim sortit son ordinateur portable et Li un grand dossier sur lequel mon nom était inscrit. Alim commença à me poser des questions en tapant sur le clavier. En même temps, Li regardait dans le dossier. Ce furent des questions sur mon parcours quasiment depuis ma naissance. C'était ridicule. Toute la conversation était en chinois. Je répondis aux questions patiemment.

Cela dura à peu près trois heures. Alim sortit une imprimante portable et la connecta à son ordinateur. Toutes nos conversations sortirent en cinq pages recto-verso en moins de deux minutes. Il me demanda de signer et d'apposer mon empreinte digitale à chaque page. J'essayai de lire rapidement le contenu avant chaque signature. Quand j'eus fini, Li rangea le dossier. Je crus que c'était fini. Je les regardai en espérant qu'ils me laisseraient partir. Li prit une gorgée de son thé et dit :

« Très bien. Maintenant nous voulons bien rencontrer vos collègues. Essayez d'appeler deux collègues pour venir ici. »

J'étais estomaquée.

« Pardon ? Pourquoi ?

— Ne vous inquiétez pas. C'est juste pour savoir comment vous êtes au travail. »

La colère monta en moi. Un sentiment d'humiliation m'envahit.

« Je ne crois pas que mes collègues ont l'obligation de voir des agents comme vous à cause de moi. »

Ils se regardèrent. Li rit et dit à Alim :

« Tu vois ? On n'a pas le même genre de réponse quand on a affaire à quelqu'un de trop cultivé. »

Alim rit du bout des dents.

« Bon. Laissez tomber vos collègues alors. Mais il faut que vous fassiez venir au moins deux amis chinois tout de suite. »

Avant que j'aie pu réagir, Li continua avec un ton froid :

« Ne me dis pas que tu n'as pas d'amis chinois ! »

Je restai figée. Il me fixa dans les yeux :

« Tu crois que je ne peux rien te faire ici, hein ? Pour l'instant, peut-être, oui. Mais n'oublie pas que ta famille est toujours au Xinjiang. Tu vois bien ce que je veux dire ! Prends ton téléphone et appelle tes amis tout de suite. »

J'avais les larmes aux yeux.

J'appelai deux proches qui connaissaient un peu mes souffrances. L'un d'entre eux ne pouvait pas venir parce qu'il était à l'autre bout de Pékin. L'autre, Si Fan, me confirma qu'elle pouvait arriver dans une heure. J'expliquai à Li la situation, il me regarda avec indifférence et m'ordonna :

« Donne-moi ton passeport. »

Je sortis mon passeport du fond de mon sac et le lui donnai.

Il en examina chaque page et me posa quelques questions sur mes voyages en Europe. Je lui expliquai que mes voyages étaient simplement des vacances. Il posa mon passeport à côté d'Alim et me demanda mon téléphone. Il sortit le même genre d'appareil que celui qu'avaient utilisé les policiers pékinois et le connecta à mon portable. La même procédure avec l'application. À la fin, le même serment.

Je lui demandai de me rendre mon passeport. Il était un peu étonné de mon audace. Il me montra quatre passeports.

« Ces sont des passeports qu'on a récupérés aujourd'hui. Le tien sera le cinquième.

— Vous n'avez pas le droit ! Mon passeport a été délivré par les autorités pékinoises avec mon identité pékinoise ! Les policiers pékinois l'ont déjà examiné, et ils me l'ont rendu ! Comment ça se fait que vous le récupérez ? »

Je décidai de me battre. Je ne voulais plus les laisser faire.

« Voyons ! Tu crois que tu as le choix ? »

Alim me regarda sans dire un mot, je fus surprise de voir l'inquiétude dans ses yeux.

Je continuai à manifester :

« Je bénéficie de ces voyages par mon travail à l'ambassade. Vous voulez que j'annonce à mon employeur européen que mon passeport est récupéré par le service de sécurité national chinois juste parce que je suis ouïghoure ? »

Ce n'était pas le cas. J'avais menti. En réalité, le seul avantage de travailler à l'ambassade était d'avoir un visa de touriste pour une longue durée. Et mon employeur n'en avait rien à faire de ma situation. L'ambassade n'allait pas prendre le risque de provoquer un problème à cause de moi.

J'étais désespérée. Je voulais garder mon passeport. Il était la seule chance de pouvoir m'échapper.

Li me regarda d'un air énervé. Il se leva :

« Je vais aux toilettes. »

Il quitta la table.

Alim le regarda partir et se tourna vers moi :

« Vous êtes courageuse ! Les passeports qu'on avait récupérés étaient de quatre étudiants ouïghours dans les universités. Bien sûr ils n'ont pas de cartes d'identité pékinoise comme vous. »

Il me parlait en ouïghour.

Je le regardai silencieusement. Je n'arrivai pas à cacher ma colère. Il poussa un soupir :

« C'est dur pour nous, les Ouïghours. J'ai beaucoup de mal aussi. Je n'aime pas du tout ce que je fais, mais je n'ai pas le choix. Si je dé-

missionne aujourd'hui, je serai en prison demain et ma famille sera déchirée. Ma maman a quatre-vingts ans, j'ai ma femme et un bébé de 8 mois, je dois les protéger.»

Peut-être disait-il la vérité, ses paroles me firent de la peine. Mais je ne voulais pas prendre le risque de lui faire confiance, je ne réagis pas, je gardai le silence. Il continua :

« On est tous foutus. Si vous avez encore le choix, partez ! Ne restez pas dans ce pays ! Partez le plus tôt possible. »

Il se tut tout de suite en voyant Li revenir vers notre table. Une profonde tristesse m'envahit.

Je faisais tout correctement pour prouver que j'étais une bonne citoyenne. Je vivais normalement, comme les Chinois. Je parlais couramment chinois sans accent, comme les Chinois. J'avais réussi mes études supérieures pour avoir un bon travail, comme les Chinois. Je croyais que j'avais un bon profil pour éviter ces injustices. Mais non, finalement, rien ne comptait. J'étais traitée comme ils le voulaient. Parce que j'étais ouïghoure.

Il était environ 19h30 quand Si Fan arriva. Alim et Li l'accueillirent poliment. Li lui demanda sa carte d'identité et lui posa des questions sur moi :

« Elle est comment dans la vie ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Si Fan leva ses sourcils. Elle ne comprit pas la question, moi non plus.

« C'est-à-dire, est-ce qu'elle vit comme vous, comme les autres.

— Euh, oui. Elle est normale comme tout le monde....

— Elle sort de temps en temps ?

— Oui... comme tous les jeunes. On sort, on s'amuse... »

Si Fan avait des yeux ronds d'étonnement en répondant à ces questions. Elle avait bien conscience de me protéger, mais elle était quand même choquée de ces questions ridicules. Je me sentis transparente comme si je n'existais pas. C'étaient les paroles des autres qui justifiaient de ma façon de vivre.

— Est-ce qu'elle parle de religion avec vous et vos amis ?

— Est-ce qu'elle parle souvent de politique ?

— Est-ce qu'elle boit de l'alcool ? Est-ce qu'elle mange dans tous les types de restaurants ou uniquement des restaurants halals ?...

Après tout ça, Alim et Li se préparèrent à partir. Je n'avais plus de patience, je me levai et m'approchai de Li. Je le fixai dans les yeux, j'étais déterminée :

« Mon passeport, s'il vous plaît ! »

Il se figea. Si Fan et Alim retinrent leurs respirations. Un homme d'une table à côté leva la tête vers nous. Li regarda autour de lui, me rendit mon passeport. Je le serrais dans ma main comme un trésor que j'avais retrouvé. Avant de partir, Li me jeta un regard de dédain :

« Tu n'auras pas de la chance à chaque fois ! »

Alim le suivit et ils partirent.

Je sanglotai, tremblai comme une feuille. Si Fan caressa mon épaule pour essayer de me reconforter, en silence.

Quelques jours plus tard, mon père m'appela :

« Ils m'ont demandé de me présenter au commissariat chaque lundi à 14h. Parce que tu gardes ton passeport. Il faut que je fasse un serment et signe un document d'une trentaine de pages à chaque fois.

— Quoi ? Ils m'ont déjà interrogée plusieurs fois, les policiers de Pékin et ceux du Xinjiang. Qu'est-ce qu'ils veulent encore de vous ?

— Ils veulent que je sois ton garant. »

Le soir même, je reçus un appel de ma belle-mère. Sa voix aiguë transperça mon tympan à travers mon téléphone :

« Mais tu ne te rends pas compte ? ! Pourquoi tu n'as pas rendu ton passeport ? Ton père est embêté à cause de toi ! Tu ne veux pas nous laisser tranquilles, un peu ?

— Je suis désolée. Je ne savais pas qu'ils allaient faire ça...

— Ton père a de l'hypertension, tu le sais bien ! Fais des efforts pour nous soulager un peu ! »

J'étais profondément bouleversée. J'avais été la fierté de ma famille. J'avais réussi tous mes parcours sans demander leur aide, surtout

financièrement. J'avais fait mes études en Europe, je travaillais dans une ambassade européenne, j'avais obtenu ma carte d'identité pékinoise. J'étais leur digne fille. Mais maintenant, j'étais devenue une menace pour eux.

*Juin 2018*

Erkin, mon ami qui avait fini ses études aux États-Unis, chef de projet dans une entreprise internationale à Pékin, a disparu.

Un mardi après-midi, son colocataire italien Fabio m'appela :

« Erkin n'est pas revenu depuis samedi. Je suis très inquiet. Je ne sais pas quoi faire !

— Pardon ? Qu'est-ce qu'il a, Erkin ? Tu peux parler plus lentement, s'il te plaît ? »

Je n'arrivais pas à bien comprendre ses paroles à cause de son fort accent quand il parlait anglais.

« J'ai dit, Erkin n'est PAS REVENU chez nous DEPUIS SAMEDI ! »

— Depuis samedi ? Il t'avait dit où il allait avant de sortir ?

— Au commissariat...

— Tu seras chez toi ce soir ? Je viendrai te voir !

— D'accord. Viens dès que possible, je suis très inquiet ! »

Je raccrochai. J'envoyai deux messages vocaux à Mihray et Merdan : *RDV chez Erkin ce soir ! Fabio nous attend.*

Merdan me répondit tout de suite avec un émoji *OK*. Mihrya répondit un peu plus tard avec un : *Got it !*

Je pris un taxi pour aller chez Erkin et Fabio. Je faisais fréquemment ce trajet ces dernières années. Erkin et Fabio partageaient un appartement de 130 m<sup>2</sup> au quatrième périphérique à l'est avec une superbe vue de Pékin. Ils adoraient faire la fête, surtout Fabio qui travaillait dans l'événementiel. Ils organisaient très souvent des soirées très convoitées chez eux. Je mettais toujours mes plus belles robes de soirée et de magnifiques talons pour m'y rendre. Mais cette fois, ce n'était pas le cas...

Merdan m'ouvrit la porte, il était déjà là. Mihray me laissa un message pour me dire qu'elle était coincée dans les embouteillages. Fabio assis sur le canapé avec la main dans ses cheveux, je restais debout. Merdan faisait des va-et-vient sans arrêt :

« Erkin avait reçu un appel du policier de proximité au petit-déjeuner le samedi, qui lui ordonnait de se rendre au commissariat avec son passeport à 11h pour signer un papier. Il y était allé et n'est pas revenu depuis. »

Mon cœur s'accéléra, j'avais la boule au ventre. Fabio parla :

« Je l'ai appelé, j'ai envoyé des SMS, mais pas de réponse ! Rien du tout ! »

Merdan alluma une cigarette nerveusement, demanda à Fabio :

« Le policier de proximité, tu l'as déjà rencontré ?

— Oui, il était venu une fois avec deux autres policiers pour examiner la chambre d'Erkin, il y a deux mois je crois. Il n'avait pas une bonne mine, ce type. Ils parlaient très vite en chinois, du coup je n'ai pas pu bien comprendre ce qui s'était passé. J'ai senti qu'Erkin était énervé à la fin de leur conversation. »

Mihray était arrivée, elle nous regarda nerveusement, debout sans dire un mot. Je lui racontais ce qu'on avait appris. Ses yeux se remplirent de larmes. Merdan parla doucement comme s'il se parlait à lui-même :

« Et si on s'était trompé ? Peut-être qu'il lui est arrivé un accident ou je ne sais quoi ? Si on va au commissariat signaler sa disparition, peut-être qu'on trouvera sa trace ? »

Fabio soupira doucement :

« Il m'avait envoyé un message vocal pour me dire qu'il était bien arrivé au commissariat et qu'il se sentait un peu stressé. »

En disant cela, Fabio nous fit écouter le dernier message vocal d'Erkin :

« *Hey man, I am right here in front of the police station. I got a feeling... shit may happen... Well, I call u when I am done!* »<sup>6</sup>

<sup>6</sup> « Salut mec, je suis devant le commissariat. J'ai un sentiment bizarre... une merde peut arriver... Bon, je t'appelle quand j'ai fini ! »

Merdan gronda entre ses dents :

« C'est la merde ! La merde ! Putain ! »

Je n'arrivai plus à respirer, ma voix trembla :

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Mihray sanglotait sans s'arrêter. Elle chercha à s'asseoir dans le fauteuil, une main sur sa bouche :

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? Est-ce qu'on va disparaître les uns après les autres, comme Erkin ? »

J'avais la même peur, mais je cherchais de l'espoir :

« Peut-être qu'Erkin a mal réagi quand on lui a demandé son passeport et c'est pour ça qu'ils l'ont gardé ? Peut-être qu'ils vont le libérer bientôt ? »

Merdan manifesta sa colère.

« Arrête d'être naïve ! On le sait bien, ce qu'ils font avec nous ! On va tous finir dans ces fameux camps ! Ça n'a rien à voir avec le passeport ! Ils cherchent à nous enfermer ! »

Mihray regarda nerveusement vers la porte, puis se tourna vers Merdan :

« Ne parle pas si fort, je t'en supplie ! »

Merdan baissa ses yeux avec un profond soupir. Il se tourna vers Fabio :

« Merci pour tout. On ne sait pas quoi faire non plus. Attends peut-être un peu, et puis tu feras ce que tu veux des affaires d'Erkin.

— Mais vous ne voulez pas les renvoyer chez ses parents, plutôt ?

— On ne peut pas. En plus, on est tous en danger, je crois. Je ne suis même pas sûr que ses parents soient au courant... Ils seront dans la merde s'ils reçoivent des choses par nous ou par toi, Fabio, toi, un Européen. »

Fabio nous regarda avec nervosité dans une atmosphère étouffante. Il soupira :

« Je suis désolé pour vous, les gars. Je voyais souvent Erkin galérer, mais je n'aurais jamais imaginé que ça puisse en arriver là. Je ne peux même pas vous aider... »

On resta tous silencieux pendant quelques minutes.

J'étais épuisée, je n'avais plus de forces. Je bougeais vers la porte sans regarder les autres :

« Désolée les amis, je suis très fatiguée, je vais rentrer chez moi. »

Mihray me rejoignit tout de suite :

« Moi aussi, je rentre. On partage un taxi ? »

Je hochai la tête et regardai Merdan. Il soupira en nous regardant :

« Allez-y. Je vais rester un peu avec Fabio. On reste en contact, d'accord ?

— D'accord. »

Dans le taxi, Mihray et moi gardions le silence. Il était environ 21h en cette nuit d'été, dans ce monde coloré au néon, et je me sentis toute petite, perdue.

On arriva en bas de mon bâtiment, Mihray descendit avec moi. Elle regarda tout autour et me parla à voix basse :

« Je vais essayer de partir.

— Où ?

— Mon visa de tourisme américain est encore valable. Mais j'ai peur que ça ne suffise pas à la douane. J'ai contacté mon cousin qui est aux États-Unis. Il est biologiste à Boston, il va essayer de m'obtenir une invitation à un séminaire là-bas. »

Mon cœur me sauta à la gorge. J'avais eu la même idée en tête, mais je n'étais pas sûre de le faire. Parce que déjà je ne savais pas ce qui allait se passer à la douane. Je pensais aussi à mon père.

« Et tes parents à Ürümchi ? Ça va leur poser souci... »

Mihray commença à sangloter à nouveau :

« C'est ma mère qui m'a donné cette idée... Tu as déjà entendu parler de la façon dont ils traitent les filles dans les camps ! Tu le sais ! Mes parents préfèrent me perdre ailleurs que de me trouver abusée par ces animaux ! »

Je me sentis complètement brisée. Bien sûr, j'avais déjà entendu parler de ce qui se passe dans les camps. Les quelques personnes qui sortaient en étaient des preuves. On le savait tous, mais personne n'osait en parler.

Mihray prit une profonde inspiration pour se calmer :

« Bon j'y vais, je te tiens au courant. »

Je regardai mes pieds.

« D'accord. »

Elle prit ma main :

« Tu dois aussi chercher à fuir. On voit bien qu'ils veulent nous faire tous disparaître.

— Mais comment il va faire, mon père ? On ne saura même pas quand on peut se voir la prochaine fois...

— Je suis sûre que ton père pensera la même chose que mes parents... »  
Je cachai mon visage dans mes mains et pleurai.

Les mois de juillet et août passèrent silencieusement. J'eus un grave problème de sommeil. Je restais immobile dans le noir de ma chambre toute la nuit, je regardais silencieusement par les fenêtres les lumières du bâtiment en face s'éteindre une à une.

Je croisais de temps en temps l'officier Wang, le policier de proximité, dans le quartier. Il me faisait toujours un sourire horrible en me disant :

« Ça va ? Il faut que je passe te voir, un jour... »

Des fois même, une drague répugnante :

« Voyons, c'est ma petite jolie Ouïghoure. Comment tu vas ? Tu ne me trouves pas charmant ? »

Chaque fois, je voulais vraiment lui donner un coup de pied à mort !

Début septembre, un vendredi soir, Mihray nous invita Merdan et moi dans un restaurant japonais. On avait l'habitude de se voir dans des lieux publics pour se sentir un peu en sécurité. On commanda les plats, Mihray avait l'air anxieuse, Merdan était plutôt en forme, il nous regarda et rit :

« Les filles, on dirait que vous avez besoin d'un masque de beauté là, non ? Ou du fond de teint ! »

Je lui montrai un sourire amer :

« Tu dis ça parce que tu t'es bien rasé la barbe, sinon tu serais pareil ! »

Merdan rit. Je ne me souviens plus quand était la dernière fois que je vis ce beau sourire.

Mihray regarda autour et se tourna vers nous :

« Je pars demain matin à Boston. »

Je la regardai avec des yeux ronds :

« Ça y est ? Tu es prête ?

— Oui, j'ai mon visa, mon invitation au séminaire et mes billets aller-retour. Normalement c'est bon. »

Merdan leva son verre de saké :

« Très bien ! Il faut qu'on célèbre ça ! »

Je levai mon verre également :

« Bonne route ! »

Mihray prit une gorgée et fronça ses sourcils :

« En tout cas, je vous tiendrai au courant dès que je monte dans l'avion. »

Le lendemain, samedi, je me levai à 7h. Je n'avais dormi que deux heures, je crois. Je pris ma douche et un bon petit-déjeuner. Je descendis du bâtiment et traversai la rue pour me balader dans les vieux hutong de Pékin. C'étaient mes endroits préférés. À l'intérieur du deuxième périphérique, les quelques richesses qui restaient de la culture pékinoise, du mélange des modes de vie au quotidien, et beaucoup de jeunes créateurs étaient installés dans ces coins-là. C'était pour ça que j'avais déménagé de mon ancien appartement pour ici. Le loyer était beaucoup plus cher, mais ça valait le coup.

Je croisai quelques marchands de fruits et légumes, on se salua. Je revins chez moi vers 9h30. Pas de nouvelle de Mihray. Normalement son vol décollait vers 10h. J'examinai mes messages, rien de nouveau. J'envoyai un message à Merdan :

*Des news ?*

Il me répondit dans l'instant :

*Non.*

Je vis qu'il était en train d'écrire. Je restai rivée à l'écran de mon téléphone.

*Relaxe-toi. Tout va bien se passer pour elle. Peut-être qu'elle nous enverra un message dans quelques instants.*

Je ne répondis pas. Je ne savais pas quoi répondre.

Vers 11h, toujours rien. J'envoyai à Merdan un simple message :?

Il me répondit avec un émoji de doigts croisés.

13h20. Mihray m'appela. Je sursautai en voyant son nom s'afficher sur mon portable. Je décrochai tout de suite :

« Allô, Mihray ? »

J'entendis sa voix fondre en pleurs :

« Ils ont coupé mon passeport devant moi à la douane !

— Comment ça ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Quand je me suis présentée au guichet, le douanier a appelé son collègue. Il m'a emmenée dans leur bureau et m'a annoncé que mon passeport n'était pas valide. Il l'a coupé en deux aux ciseaux ! Je ne sais plus quoi faire ! »

Sa voix s'étrangla. Je restai figée. Elle raccrocha.

Le lundi suivant, Mihray retourna à son travail. Le même après-midi, on lui annonça qu'elle devrait se présenter chaque mercredi après-midi au bureau du Parti de son comité de quartier. Elle allait étudier les citations du président Xi.

La première semaine d'octobre, c'étaient les congés de la fête nationale chinoise. Je rejoignis Mihray et Merdan pour un café à Sanlitun, le quartier le plus populaire pour les jeunes de Pékin. Mihray était sombre, elle prit son café et parla :

« Je crois que c'est mon tour cette fois. »

Je la regardai, perplexe :

« Quoi donc ?

— J'ai reçu un appel de la police de Ürümchi. Il faut que je rentre la semaine prochaine pour finaliser quelques papiers. On sait bien ce que ça veut dire...

— Non ! Tu refuses ! Ne rentre pas ! On a plus de chance ici à Pékin qu'à Ürümchi ! »

Mihray soupira :

« Quelle chance ? Où est Erkin, alors ?! Merdan avait raison, on va tous finir dans les camps. »

Merdan leva sa tête sans un mot, il regarda loin par la vitre. Je pris mon café, je tremblai. Mihray continua de parler :

« Je n'ai plus le choix. Ils me menacent avec mes parents. Pour vous, on ne sait pas encore. Tentez votre chance quand-même. Nous étions quelques-uns à avoir gardé nos passeports, mais apparemment ça ne va pas durer très longtemps. »

Merdan se retourna vers nous et me dit :

« Mihray a peut-être raison. Il faut qu'on essaie. J'ai mon visa de touriste japonais qui est encore valable, je vais commencer à m'organiser. Bouge-toi aussi ! »

Mihray nous embrassa et nous dit au revoir :

« Je vous enverrai des messages si je peux revenir. Prenez soin de vous ! »

Je la pris dans mes bras et pleurai. Elle pleura aussi.

Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis.

Je pensais à mon père chaque jour, je n'osais pas lui demander de nouvelles au téléphone. Lui non plus. Il m'appela moins souvent qu'avant, la conversation restait courte à chaque fois. On s'échangeait simplement des salutations, rien de plus. J'hésitai toujours à m'enfuir. Qu'est-ce qui allait se passer ? Si je réussissais, est-ce qu'il allait arriver quelque chose à mon père ?

Le mois d'octobre était la plus belle saison à Pékin. Il ne faisait ni chaud ni froid, les arbres se paraient d'une couleur d'or. Les gens sortaient pour se promener au crépuscule, profitaient de la beauté de la nature. Un week-end, deux amis chinois me proposèrent une promenade autour du canal de la Cité interdite. C'était un endroit très sympathique, il y avait souvent beaucoup de photographes et de peintres dans le coin.

Avec ces deux amis, on arriva sur place vers 19h. On prépara quelques bouteilles de bières et de quoi grignoter. Mais cela ne faisait pas dix minutes qu'on se baladait que je reçus un appel de l'officier Wang, qui me cria presque au téléphone :

« Qu'est-ce que tu fous vers Tian'anmen ?! Ce n'est pas très intelligent de ta part d'être là ! Casse-toi de là tout de suite ! Tu vas me mettre dans la merde ! »

Il me raccrocha au nez. J'étais choquée et effrayée. Je regardai le portable dans ma main, j'étais prise de frissons. Je dis au revoir à mes deux amis et rentrai chez moi sans attendre. Mes amis restèrent figés, choqués.

Le même soir vers 21h, l'officier Wang vint chez moi sans prévenir. Il avait l'air énervé, il me demanda des explications par écrit sur ma balade à côté de Tian'anmen. À la fin, encore une fois, un serment.

Au mois de novembre, Merdan et moi nous trouvions dans un restaurant thaïlandais. Après la commande, il murmura :

« On n'ose plus aller au restaurant ouïghour, ça m'énerve ! J'ai tellement envie de manger des bonnes brochettes d'agneau ! »

Je haussai les épaules :

« Tu en trouveras à 2h du matin dans le coin de Sanlitun, un monsieur ouïghour vend des brochettes par-là !

— Dis donc, depuis combien du temps tu ne sors plus le soir ? Le monsieur dont tu parles, il s'est fait virer de Pékin depuis l'année dernière !

— Ah bon ?

— Bah oui. Quasiment tous les marchands ouïghours, surtout les petits marchands, ont été chassés de Pékin ces deux dernières années. Je croyais que tout le monde était au courant.

— Oui, je suis au courant, mais je me disais que peut-être il en restait au moins quelques-uns... »

Merdan m'interrompit :

« Ne rêve pas trop ! C'est toujours de pire en pire. »

Je soupirai. Merdan continua :

« Bon, j'essaie de partir demain. »

Je le regardai avec des yeux ronds. Il leva ses sourcils :

« Ils m'ont appelé hier, la police de Ürümchi. Je leur ai dit que j'allais rentrer la semaine prochaine. J'ai acheté mes billets pour le Japon dans

la nuit, je vais tenter ma chance. Je n'ai que mon visa de touriste, rien de plus. J'avais déjà fait plusieurs aller-retours avant entre Pékin et Tokyo, on verra bien si ça marche cette fois. »

Je commençai à trembler en le regardant. Il fit semblant de ne pas s'en soucier :

« Et toi ? Tu ne bouges pas encore ?

— J'ai peur de mettre mon père en danger.

— À cause de toi ou pas, s'ils veulent l'embêter, ils l'embêteront. »

Je ne savais plus quoi faire. Merdan mangea son plat sans dire un mot. Je n'arrivais pas du tout à manger.

Un au-revoir simple, il promit de m'envoyer un message avant son décollage et il partit. Je rentrai chez moi à pied, dans le froid.

Je n'ai jamais eu de ses nouvelles.

Est-ce que je serai la prochaine ? Qu'est-ce que je pourrais faire pour m'échapper ? Et est-ce que je pourrais m'échapper ?... Mon père me parlait, rien de plus, je ne savais pas ce qui était en train de se passer de son côté. La tension, l'angoisse et la peur m'envahirent.

Début décembre. J'appelai mon père un soir pour lui souhaiter un bon week-end. Il me demanda si j'allais avoir mes vacances d'hiver habituelles. Je lui confirmai que oui. Soudain, il dit :

« Tu m'avais parlé d'aller en Europe pour tes vacances d'hiver, je suis sûr que ça va te plaire. »

J'étais surprise, et j'eus peur. Parce que je n'avais pas ce plan et je n'avais jamais parlé de cela avec mon père. Je répondis :

« Euh, je ne sais pas encore si j'y vais ou pas. J'aimerais bien vous voir aussi.

— Oui ma fille, je comprends. Mais je suis déjà vieux et je peux toujours continuer à vivre comme je vis maintenant. Toi, tu es encore jeune, faut que tu profites de tes vacances. »

Je compris qu'il y avait quelque chose de son côté et qu'il voulait que je parte. J'essayai de retenir mes larmes en répondant à mon père :

« D'accord, papa ! Je vais essayer de profiter. »

Je pleurai toute la nuit, je réservai mes billets d'avion comme je le

faisais pour tous les autres voyages. Le lendemain au bureau, je lançai ma demande de congés.

*Fin décembre 2018*

*Aéroport international de Pékin*

L'officier avec ses trois collègues avancent vers moi, je garde la tête haute, les regarde. Il rend mon passeport au guichet où j'attends, fait un signe de la main pour débloquent l'accès au guichet, il repart.

La dame du guichet met le tampon sur mon passeport et me le tend. Je le reprends sans incident, lui rends un sourire de politesse, passe la douane.

Je jette le petit flacon dans une poubelle avant de passer la sécurité. J'arrive devant la porte de mon vol, je crois rêver. Par peur d'être surprise, je me dirige au Starbucks, commande un smoothie et m'assieds dans un coin pour me cacher un peu. Je note quelques numéros de mes proches de mon téléphone dans un cahier. Toutes les émotions sont remontées, je pleure silencieusement avec la paille du smoothie entre les lèvres.

J'entends l'annonce de l'embarquement de mon vol, je me dirige tout de suite à la porte et je m'avance dans la file. L'hôtesse me sourit en me souhaitant un bon voyage. Je m'assieds à ma place. Au moment du décollage, j'appelle mon père :

« Oui, papa, je pars en vacances.

— Tu es dans l'avion ? Super ! Prends soin de toi ! Tiens-toi bien ! Tout va bien se passer ! »

Je pleure, je n'ai pas de mot. Mon père continue :

« Ne pleure pas, ma fille ! Je suis fière de toi ! Au revoir !

— Au revoir, papa. »

Je raccroche.

Une fois la phase de décollage terminée, je vais aux toilettes, je retire la carte SIM de mon téléphone et la jette dans la poubelle. Je reviens à ma place, la boule au ventre.

Je perds tout ce que j'avais dans ma vie. Pourquoi ? Je n'ai pourtant jamais rien fait de mal. Qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce qui m'attend ? Est-ce que je vais réussir à trouver une place pour survivre quelque part ?

Ma tête devient lourde, je ferme les yeux, j'ai besoin de sommeil... ■

JENTAYU

---

TRADITIONS ORALES  
OUÏGHOURES



## INTRODUCTION AUX TEXTES ISSUS DE LA TRADITION ORALE

d'Alexandre Papas

**C**AMPS DE CONCENTRATION, RÉPRESSION sanglante, travail forcé, arrestations arbitraires. Les mots, et d'autres tout autant effroyables, qui définissent désormais la condition des Ouïghours ne doivent pas faire oublier que ce peuple a une histoire et une culture. Malgré l'étouffement des voix, celles-ci continuent de porter une littérature orale qui se veut intemporelle, surgie du long passé de l'Asie centrale et transmise de générations en générations jusqu'à aujourd'hui. Les pays des Ouïghours – Turkestan oriental, mais aussi Kazakhstan et Ouzbékistan où ils vivent en minorité – sont des espaces de désert et d'oasis où règne un calme élégant à peine troublé par les clameurs de la rue, sans commune mesure avec la vulgarité assourdissante de villes voisines, développées trop rapidement. Kashgar, la grande oasis historique du bassin du Tarim, était un havre de paix avant d'être engloutie par le béton de la conurbation dans les années 2000. À défaut d'y être ou d'y être allé, il faut, pour bien comprendre leur littérature orale, imaginer le paysage sonore des villages et des cités ouïghoures traditionnels. En quelques mots : au milieu de la cour intérieure des maisons en pisé résonnent les cris aigus des enfants, sans inquiéter les poules qui caquètent ; en sortant dans la rue, les échoppes sont la scène de négociations âpres et polies ; passants, carrioles et deux-roues fatigués parcourent lentement les voies bordées de peupliers courbés par le vent ; aux heures dites, le muezzin fait son appel, l'imam

récite la prière tandis que les fidèles la murmurent ; la poussière sinon l'ensablement vient assourdir les sons hauts.

C'est au cœur de cette vie quotidienne que s'inscrivent les traditions orales dont l'enjeu principal est à la fois d'accompagner l'existence des gens et de la transcender en lui soumettant le souffle du récit. Dès lors, et par souci didactique, la meilleure introduction à ces traditions me semble devoir suivre le déroulement de la journée d'un citoyen ouïghour, laquelle se trouve rythmée par une « orature » – pour employer un terme savant – au fil du temps qui passe. Aussi courte soit-elle, la journée qui va être décrite dans les lignes suivantes n'en demeure pas moins la métaphore des âges de la vie dans la culture ouïghoure comme ailleurs. Les paroles faites textes, ici présentés, sont donc de tous les jours et de toute une vie : le matin et la jeunesse, le midi et la maturité, le soir et la vieillesse.

Aux premières lueurs du jour, les adultes se lèvent en silence pour préparer le thé du matin et servir les grands pains plats, parfois accompagnés de porridge. Il faut réveiller les enfants. Une fois tirés du lit, les bambins affamés célèbrent leur petit-déjeuner en chantant. Ce sont les comptines dont sept sont citées et traduites dans la présente collection. On les chantonne au long de la journée mais elles parlent de l'éveil, des premiers pas, de ce monde de l'enfance où le jeu tient lieu de quête initiatique. Elles parlent aussi de culture. Les comptines ouïghoures obéissant au rythme des saisons et du calendrier musulman, certaines – comme l'une des sept citées ici – évoquent le ramadan. Est-il besoin de rappeler à quel point ce mois sacré compte pour un temps de fête ? Les enfants ne sont pas tenus à l'abstinence mais ils profitent des ruptures du jeûne, à l'aube et le soir, lorsque la famille élargie voire la communauté de village ou de quartier se met à table. À lire la comptine, le lecteur comprendra que le ramadan reste, selon la croyance populaire, un moment privilégié pour formuler des vœux et les voir se réaliser. L'un des plus chers est de donner naissance à un fils, une valeur patriarcale très tôt transmise aux enfants et qui fait écho à nombre de proverbes (*temsil* ou *maqal* en ouïghour) qui

remontent au moins au début du XXe siècle. Citons-en un qui illustre bien la prédominance du garçon sur la fille en milieu rural : « L'homme travaille pour la terre, la femme travaille pour son homme » (*Er qilsa yerge, khotun qilsa erge*). Bien sûr, les proverbes forment un univers beaucoup plus riche que ne le laisse présager ce seul exemple – je pense en particulier aux plus caustiques d'entre eux, qui s'évertuent à démonter les hiérarchies de genre ou de classe.

Aux comptines, on pourrait ajouter les chansons populaires, appelées *qoshaq* en ouïghour, tant elles prolongent les chants d'enfants dans le monde des adultes, non seulement sur le plan rythmique mais aussi du point de vue du contexte festif dans lequel elles sont exécutées – mariages, naissances, circoncisions, fêtes religieuses, etc. Comme souvent au Turkestan oriental, il existe des variations régionales : les *qoshaq* de Kashgar ne sont pas les mêmes que celles de Kucha ou de Qomul<sup>1</sup>. Cependant, des thèmes analogues se retrouvent : le travail, les événements de la vie, l'amour, la patrie.

Reprenons le cours de notre journée. Jadis, les jours de marché, des conteurs se rendaient au bazar pour gagner leur pitance ; lorsque les clients se pressaient devant les étals avant ou après le déjeuner pris sur le pouce ou à la maison de thé, ils se délestaient de quelques pièces pour écouter les contes récités par des artistes rompus aux changements de tons, aux gestes imagés, aux harangues, aux bruitages, bref à une véritable performance de théâtre de rue. La plupart accompagnent leur narration avec un luth à manche long appelé *saz*. Selon le talent du narrateur et la réception par le public, le spectacle est d'une durée variable. Les conteurs ont déserté les marchés réguliers mais ils continuent de se produire lors des grands pèlerinages sur les tombeaux de saints musulmans et durant les grandes fêtes traditionnelles dont j'ai parlé plus haut. Comme ailleurs en Asie centrale, les conteurs ouïghours apprennent leur métier en famille et appartiennent souvent à des lignées. La transmission orale joue un rôle

---

<sup>1</sup> De nombreuses chansons populaires ont été publiées, citons deux recueils : *Qumul sheher kheliq qoshaqliri* [Les chansons populaires de la ville de Qomul], Ürümchi, 1992; Oktiabr' Jamal'dinov, *Uyghur kheliq qoshaqliri* [Les chansons populaires des Ouïghours], Almaty, 1988.

essentiel dans ce passage de relais mémoriel. Jusque récemment, il y avait, outre les conteurs professionnels, des mollahs qui maîtrisaient un large répertoire de fables et autres traditions orales. C'est ainsi que l'un d'eux, nommé Maqsud Ali (1900-?), de l'oasis de Goma (située entre Yarkand et Kashgar) apprit au turcologue suédois Gunnar Jarring (1907-2002) en 1935 un ensemble de contes, de poésies populaires et de devinettes que le savant mit par écrit. Rappelons que, dès 1914, le turcologue russe Sergei Malov (1880-1957) l'avait précédé dans la collecte des trésors de l'orature ouïghoure auprès de villageois du Nord-Est du Turkestan oriental<sup>2</sup>.

De quoi parlent ces contes ? Appelés *chöchek* en ouïghour, ils racontent des aventures de héros – comme celui qui est traduit dans ce recueil – et les tribulations du facétieux Ependi, sorte de Nasreddin Hodja régional ; ils expliquent les origines du monde et de l'homme, de tel ou tel haut-lieu, ou bien encore la provenance des peuples turcs d'Asie centrale, dont sont issus les Ouïghours, eux-mêmes sujet de nombreux contes. Ces mythes d'origine ont pour but de répondre aux grandes questions identitaires. Sont aussi évoqués, de façon légendaire, les débuts de l'islam dans le bassin du Tarim, à partir des premières conversions au Xe siècle jusqu'aux puissantes dynasties musulmanes du XVIe au XIXe siècle. Enfin, bien sûr, l'amour fait l'objet de plusieurs récits mettant en scène des couples.

Dans le conte de *Chin Tömür Batur*, le lecteur découvrira des super-héros dont les aventures disent beaucoup du monde ouïghour d'hier et d'aujourd'hui. Le personnage éponyme ainsi que sa sœur survivent aux rivalités entre épouses qu'entraîne la polygamie. L'enfantement, une fois de plus, apparaît comme un enjeu majeur de la condition féminine. Par la suite, Chin Tömür devient un chasseur aguerri avec son sabre, son faucon, son cheval et son chien. C'est là une métaphore de la domestication et de la proximité avec le règne animal. Lui et sa sœur Mahtumsula doivent combattre une sorcière monstrueuse. Le combat fera rage entre notre héros et la sorcière

---

2 Gunnar Jarring, *Materials to the knowledge of Eastern Turki*, vol. III, Lund, 1951 ; Sergei E. Malov, *Uigurskii yazyk* [La langue ouïghoure], Moscou-Leningrad, 1954.

jusqu'à l'anéantissement de cette dernière. Pièges, magies noires et combats épiques traduisent autant la violence des conquêtes et des tensions politiques d'ici-bas que celle du rapport aux forces surnaturelles. Plus tard, Chin Tömür et Mahtumsula sont confrontés à un autre danger, récurrent dans l'histoire du Turkestan oriental : les Mongols. Le héros fait face à des milliers de combattants et remporte la victoire. Durant la bataille, Mahtumsula est enlevée par le khan mongol. Son frère part à sa recherche, en vain. Il se fait éleveur et s'enrichit tandis que sa sœur épouse, de force, le khan. Cette séquence évoque, en creux, la société nomade et le pastoralisme. Au terme de diverses péripéties, dont le sacrifice d'un fils de Mahtumsula, la sœur et le frère finissent par se retrouver. Le dénouement trahit une discrète force subversive du conte : l'adelphité (un néologisme pour nommer le lien entre frères et sœurs, regroupant fraternité et sororité) supprime tous les autres liens de parenté, que ce soit celui qui unit les conjoints ou bien même la relation entre la mère et ses enfants.

Aux contes peut être associé un autre spécimen d'orature, les récits (*rivayet* ou *hikaye*) qui sont, pour leur très grande majorité, des biographies légendaires de grands personnages réels ou imaginaires, tels qu'Oghuzkhan, Siyavush, Abu Hasan, Satuq Bughra Khan, Mahmud Kashgari, Arslankhan, Buwi Meryem, Nevayi, Amanisakhan, Mashrab et bien d'autres. Ces noms appartiennent au « panthéon » de la culture turco-persane qui irrigue celle des Ouïghours. Il faut rappeler que ces derniers se situent dans un espace de traditions orales extrêmement large qui va des confins de la Sibérie à l'Anatolie, en passant par l'Asie centrale et l'Iran<sup>3</sup>.

Revenons à la description d'une journée ordinaire à Kashgar, Khotan, Aksu ou Ghulja. Après que chacun a vaqué à ses occupations, le soir approchant, la famille se rassemble. Il est temps de nourrir les enfants et de les mettre au lit. Le nouveau-né emmaillotté dans son berceau à bascule ne trouve le sommeil qu'à l'écoute des berceuses. Art oratoire universel, la berceuse de tradition ouïghoure – dont huit exemples sont

3 On se fera une idée de la richesse de ce patrimoine oral dans Pertev Naili Boratav, « Le conte et la légende », in *Philologiae turcae fundamenta*, Wiesbaden, 1965, pp. 44-67 ; et dans *Gheyretkhan Osman, Uyghur khelq rivayetliri* [Les récits populaires des Ouïghours], vol. 3, Ürümchi, 1998.

donnés ici – exprime tour à tour, de façon poignante, les inquiétudes et les espoirs des mères prises elles-mêmes dans les contraintes des structures familiales. Elles savent que celle ou celui qui commence sa vie devra surmonter la cruauté des hommes, la pauvreté endémique et le sort promis à une minorité opprimée. La mélancolie, néanmoins, n’abolit jamais la joie de bercer un enfant dont les rêves, peut-être, se réaliseront un jour meilleur. Précisons que le contenu, souvent sombre, ne décrit pas nécessairement la réalité quotidienne des familles ; il est de nature existentielle et même identitaire dans la mesure où l’une de ces berceuses est devenue un chant de ralliement pour les Ouïghours<sup>4</sup>.

La journée ne s’arrête pas là, du moins pour les plus pieux. Certains jours de la semaine, en particulier le jeudi, après la prière du soir, les hommes (plus rarement les femmes, même si elles sont clairement actives dans l’islam ouïghour) se rassemblent soit à la mosquée soit à la maison soit dans une loge soufie appelée en ouïghour *khaniqa*. Il s’agit d’un lieu qui accueille telle ou telle confrérie soufie, c’est-à-dire un groupe de musulmans dévots – les soufis (du mot arabe *souf*, la laine de la bure) – qui cherchent à vivre une expérience mystique, une relation plus intime et plus proche avec Dieu. Le Turkestan oriental, comme le reste de l’Asie centrale, fût une terre d’élection pour ces confréries ou ordres soufis dont plusieurs jouèrent un rôle social, politique, intellectuel et religieux extrêmement important<sup>5</sup>. Tel est beaucoup moins le cas aujourd’hui du fait des persécutions que les soufis subissent depuis plusieurs décennies. Assis dans la *khaniqa* autour d’un maître spirituel qui leur prodigue conseils et enseignements initiatiques, les membres de la confrérie exécutent plusieurs rituels collectifs qui peuvent se prolonger jusqu’à l’aube, interrompus par des moments de discussions et de collations. Or certains de ces rituels recourent à la littérature orale.

Central dans toutes les confréries soufies, cela du Maroc jusqu’à l’Indonésie, le *zikr* est un rituel qui consiste à répéter soit le nom de Dieu soit une courte formule (comme, par exemple, la profession de foi musulmane « il n’y a de dieu que Dieu ») selon des rythmes différents,

4 Voir à ce sujet Mukaddas Mijit, « *Elley Balam*. Une berceuse ouïghoure sur scène », *Cahiers d’ethnomusicologie*, 31, 2018, p. 241-248.

5 Voir à ce sujet mon ouvrage *Soufisme et politique entre Chine, Tibet et Turkestan*, Paris, 2005.

durant plusieurs heures. Dans certaines loges, cette psalmodie s'accompagne de danse et de musique à l'aide de claves, de hautbois et de grands tambours sur cadre. Elle donne lieu à des phénomènes de trances qui restent toujours sous le contrôle du maître. Le *zikr* est souvent précédé de chants dévotionnels dont le contenu varie d'une confrérie à l'autre et d'une région à l'autre. Au Turkestan oriental, les soufis chantent en général des poèmes mystiques en langue ouïghoure d'une grande intensité émotionnelle qui puisent tant dans le répertoire oral que dans le patrimoine écrit en turc tchaghataï – la langue classique de l'Asie centrale, équivalent oriental du turc ottoman. Les deux plus grandes collections de poèmes en tchaghataï utilisés par les soufis ouïghours sont celles attribuées à Ahmad Yasawi (XIIe siècle) et à Babarrahim Mashrab (XVIIe siècle)<sup>6</sup>. Le soliste qui dirige la séance de chant porte le titre de *hapiz*, de l'arabe *hafiz*, terme qui désigne celui qui connaît le Coran par cœur.

Dans les poèmes traduits par Mukaddas Mijit pour ce recueil, on découvre un aspect de la pensée soufie qui peut sembler de prime abord nihiliste et sans issue possible. Toutes les choses sont vaines et la vie n'aurait aucun sens ; seule la mort semble désirable. En réalité, il s'agit de rappeler sans cesse la condition évanescence de l'homme et la vanité qu'il y a de ne croire qu'à l'existence ici-bas. Dès lors que l'homme reconnaît sa vocation au divin, son corps même se consume dans l'amour de Dieu, trouve pour compagnon son Créateur et se libère de la prison qu'est devenue son propre être. Dès avant le jugement dernier, il est promis à celui qui s'est repenti de son ego un accès à l'absolu. Cette nuit soufie qui clôt le jour, avec ses rituels et ses vers élégiaques, vécue comme hors du temps ordinaire, renvoie au retrait ultime du monde qui représente l'idéal des mystiques musulmans. Il n'en résulte pas un rejet de ce monde mais, à l'inverse, une volonté de le voir autrement que ce qu'offrent ses apparences, et un appel à saisir le sens caché du temps : en l'espèce, dans l'un des poèmes présentés – et nous revenons ainsi au lever du jour où débutait cette introduc-

---

<sup>6</sup> Pour une traduction des poésies de Mashrab, voir mon *Mystiques et vagabonds en islam. Portraits de trois soufis qalandar*, Paris, 2010.

tion – le mois du ramadan et sa vérité coranique. Autrement dit, le déroulement du jour et des jours le long d’une vie doit être compris comme une succession de moments ou de périodes (le vendredi, jour de prière; le mois de ramadan; la date de la nativité du Prophète; l’aïd, etc.) où le sacré surgit à chaque instant tel que le stipule le Coran du point de vue de son interprétation ésotérique. Voilà, en substance, l’enseignement spirituel desdits poèmes.

Une remarque pour finir. Outre les cérémonies soufies que j’ai décrites de façon succincte, ces pièces mystiques sont récitées dans des rituels de deuil ou de guérison ainsi que lors de pèlerinages sur les tombeaux de saints musulmans : les fameux *mazar* répertoriés en détail par Rahile Dawut – notre proche collègue disparue depuis 2017 – et magnifiquement photographiés par notre amie Lisa Ross<sup>7</sup>. Ils sont récités par des chantres appelés *ashiq* ou *meddah* avec d’autres types de poésies, notamment des éloges du Prophète et des louanges à Dieu. Les chantres itinérants existent en Asie centrale depuis au moins le XVe siècle et, nonobstant des mutations profondes de leur art, de leur organisation et de leur sociologie, ont survécu jusqu’à aujourd’hui dans des milieux marginaux<sup>8</sup>. Plus largement, au-delà des cercles religieux, les poésies soufies, pour certaines d’entre elles du moins, sont connues d’une large part de la population, y compris féminine, tant elles font partie de l’héritage culturel commun des Ouïghours.

---

7 Rahile Dawut, *Uyghur mazarliri*, Ürümchi, 2001; Lisa Ross, *Living shrines of Uyghur China*, New York, 2013.

8 Sur les chantres en Ouzbékistan et au Turkestan oriental, je me permets de renvoyer au chapitre 5 de mon livre *Ainsi parlait le derviche. Les marginaux de l’islam en Asie centrale, XVe-XXe siècle*, Paris, 2018.

## Sept comptines enfantines

Ces chants d'enfants ont été collectés par Mukaddas Mijit entre juin et août 2010 dans la région ouïghoure, dans le cadre d'une mission de collecte de berceuses et de chants d'enfants dans le monde musulman coordonnée par Chérif Khaznadar et Pierre Bois, sous la direction du ministère de la Culture et du Tourisme de l'Autorité d'Abou Dabi.

### 1. Le Ramadan est arrivé

Ramadan, l'ordre de Dieu

*Ramzan allah shehri (sherhi) ramzan*

Il est venu bien et joyeux

*Hush mubarek keldiler shu ramzan*

Il y a des traces de chevaux derrière chez vous,

*Oyungning arqasida tayning izi*

Que la fille du riche nous donne des mouchoirs brodés

*Keshte yaghliq biridu bayning qizi*

Le Ramadan dure trente (jours), c'est un invité

*Ol roza ottuz iken, mehman iken*

Ceux qui ne font pas le Ramadan sont des bêtes

*Rozini tutmighanlar haywan iken*

Il y a un tronc à La Mecque avec une tête noire

*Mekkide bir yaghsh bar bashi qara*

On y souhaite que Dieu vous donne un garçon aux sourcils noirs

*Hudayim oghul bersun qashi qara*

Le poulet blanc, le poulet tout blanc

*Ah toho appaq toho*

Es-tu boiteux, es-tu frileux ?

*Ongghaqmuseu tongghaqmuseu*

Où est le dixième jour du Ramadan, où est le respect (du Ramadan)

*Rozining oni qini, qedri qeni*

Où sont les musulmans de l'an passé ?

*Bulturqi musulmanlar buyil qeini*

## **2. Peuplier blanc, peuplier bleu** *Aq terek, kok terek*

*Groupe A* : Peuplier blanc

*Aq terek*

*Groupe B* : Peuplier bleu

*Kok terek*

Que voulez-vous de nous ?

*Bizdin sizge kim kerek*

On veut une fille (ou un garçon) courageuse (courageux)

*Batur batur qiz (oghul) kerek*

Quel est le nom de cette fille (ou de ce garçon) ?

*Qizning (oghulning) ismi nimu ?*

Miyesser !

*Miyesser !*

On ne la (le) donne pas

*Bermeymiz,*

On vous tape avec un bâton

*Tohmaq bilen urimiz*

On vous la (le) donne...

*Berimiz...*

**3. Les chöchöre, chöchöre<sup>1</sup> bouillent** *Chöchöre, chöchöre qaynaydu*

Les *chöchöre, chöchöre* bouillent

*Chöchöre, chöchöre qaynaydu*

Ma mère ne m'en donne pas

*Apam manga bemeydu,*

Elle lèche le dessous de la casserole

*Qazanning kotini yalaydu*

« Maman, le repas est-il prêt ? »

*« Apa tamaq pishtimu ? »*

**4. Jeter des mouchoirs** *Yaghliq tashlash*

C'est mouillé par-ci, c'est mouillé par-là

*Uyanmu zeykesh, buyanmu zeykesh*

On va jouer au mouchoir, suivez-moi

*Yaghliq oynaymiz, arqamdin egesh*

Tu as des chaussons, j'ai des chaussures de course.

*Sende sapma kech mendé chaqqan kesh*

**5. Noirs, noirs mes oiseaux** *Qara qara qushlarim*

*L'aigle :*

Noirs, noirs mes oiseaux

*Qara qara qulshlarim*

Noirs, noirs mes oiseaux

*Qara qara qushlarim*

Qu'as-tu derrière toi ?

*Arqangdiki nimlering*

Qu'as-tu derrière toi ?

*Arqangdiki nimlering*

---

<sup>1</sup> Raviolis servis en soupe.

*La maman oiseau :*

Petits, petits mes enfants

*Ush'shaq ush'shaq ballarim*

Petits, petits mes enfants

*Ush'shaq ush'shaq ballarim*

*L'aigle :*

Tu m'en donneras un.

*Manga birni bersengchu.*

*La maman oiseau :*

Prends-en si tu en as la force.

*Kuchug yetse alsangchu.*

*L'aigle :*

Par ce côté-ci ou ce côté-là ?

*Mayaqqimu, mayaqqimu ?*

## **6. Faire tomber un petit mouchoir** *Yaghliq tashlash*

J'ai perdu mon aiguille

*Yingnem yutup ketti*

J'ai perdu mon aiguille

*Yingnem yutup ketti*

## **7. Le loup arrive** *Bore keldi*

Le loup est là

*Bore keldi*

*Et tout le monde crie :*

On n'a pas peur !

*Qorqmaymiz ■*



# LES AVENTURES DE CHIN TÖMÜR BATUR

tr. Jérémie Cantaloube

**A**UNE ÉPOQUE ANCIENNE, DANS la région d'Ili, vivait un grand souverain. Bien qu'il ait pris à ses côtés deux épouses, il n'avait, à ce jour, eu la joie de devenir père, ce dont il se désolait amèrement. Aussi, afin d'apaiser son chagrin avait-il pris l'habitude de se divertir au cours de longues parties de chasse. Or, les jours comme les lunes passèrent, et ne voilà-t-il pas que la seconde épouse du roi, la plus jeune des deux, eut le présage qu'elle attendait un enfant. Le roi, immédiatement tenu au fait de la bonne nouvelle, ne dépassionnait pas pour autant de ses longues battues. Un jour, alors que le roi s'adonnait à son occupation favorite en compagnie de ses vizirs, la seconde de ses épouses, la plus jeune, accoucha d'un fils. À cette nouvelle, l'aînée des deux épouses, dont la jalousie obscurcissait le jugement, se débarrassa du nouveau-né en le jetant dans les eaux du lac pour le remplacer par un chiot, qu'elle eut le soin de coucher dans les langes à la place du nouveau-né. Lorsque le souverain fut rentré de la chasse, l'aînée des épouses se présenta devant lui :

« Quel malheur votre majesté, quel malheur ! Votre épouse la plus jeune a accouché du petit d'un chien ! » lui annonça-t-elle. Dans son désarroi, le roi eu la violente pulsion de s'en prendre directement à la vie de la jeune femme. Et ce n'est qu'alors que l'épouse aînée intervînt malicieusement, en suppliant le roi : « Ayez pitié de l'infortunée, Votre Majesté, admettez que je plaide pour cette fois, que ne soit versée

une goutte de son sang. » Aussi, celui-ci raisonné dans son courroux convînt-il à épargner à titre exceptionnel son épouse la plus jeune.

Entre-temps, la vie reprit son cours, et la jeune épouse portait à nouveau un enfant. Le roi, comme à son habitude, s'était absenté pour une partie de chasse, et ce fut une fille que la jeune femme mit au monde au terme de sa grossesse. L'aînée s'en débarrassa aussitôt dans les eaux du lac pour la remplacer par un chaton qu'elle eut le soin de coucher dans les langes à la place du nouveau-né. Dès le retour du roi, elle se présenta en larmes à sa rencontre, ledit animal entre les bras :

« Quel malheur votre majesté, quel malheur ! Votre épouse la plus jeune a accouché du petit d'un chat, rabaissant notre honneur plus bas que terre devant le peuple, quelle humiliation ! » s'écria-t-elle, prenant à témoin l'ensemble de la cour.

Furieux, le roi ordonna que son épouse la plus jeune soit lourdement punie. Mais alors, vous demanderez-vous, qu'avait-il bien pu advenir des deux enfants qu'elle avait mis au monde ?

Les deux bambins, dont l'aînée des épouses s'était débarrassée dans le lac, avaient été sauvés des eaux par une ourse, qui les avait entraînés dans les bois pour les adopter. Depuis lors, les enfants avaient grandi, et entrés dans l'âge de raison, ils s'étaient donnés l'un à l'autre un prénom. Le jeune garçon se prénomma désormais Chin Tömür, ou Fer-Pur, et la jeune fille Mahtumsula. D'avoir grandi en pleine nature, à l'air libre, les deux enfants dégageaient la bonne santé, la force et une grande beauté. Par la suite, ils furent séparés de l'ourse, et s'installèrent pour y vivre dans une maison qu'ils construisirent à l'autre bout de la forêt. Le garçon, l'héroïque Fer-Pur, s'étant dès le plus jeune âge initié à la chasse et à ses techniques, était devenu un preux jeune homme, fort habile à la capture de toutes les espèces giboyeuses. Lorsqu'il partait à l'affût, sa chasse se poursuivait toujours pendant sept jours. Il ne se départait jamais ni du sabre acéré en sa ceinture, ni du faucon bien affaîté sur son poing ganté, ni du pur-sang bien monté, ni du fin limier à ses côtés. Or un jour, alors qu'il s'apprêtait à partir en chasse, l'héroïque Fer-Pur s'adressa en ces termes à sa jeune sœur :

— Mahtumsula, sœurte, jusqu'à mon retour de chasse, ne t'avise en aucun cas de sortir sur notre toit en terrasse, ni de laisser s'éteindre le feu, ni même de laisser déverser l'eau, ne t'avise pas non plus de chasser le coq en criant « Ouste! », ni le chat en criant « File! ». Si, enfin, le feu venait à s'éteindre, ne t'avise pas de t'éloigner demander du feu en suivant une fumée dans le vent.

Après cet avertissement, l'héroïque Fer-Pur se ceignit de son sabre, sella son pur-sang, appela à lui son fin limier, puis chaperonna son faucon bien affaîté et enfin partit en chasse. Deux jours passèrent et Mahtumsula, restée bien seule, parce qu'elle n'en pouvait plus de se languir, sortit s'asseoir sur la terrasse pour y peigner sa chevelure. Or, le chat de la maison et le coq eurent tôt fait de monter à sa suite sur la terrasse. Tous deux miaulèrent et caquetèrent tant et si bien que Mahtumsula, lassée de ce charivari, cria « File! » au matou, « Ouste! » au gallinacé, les forçant à quitter en grande précipitation la terrasse ensoleillée. Les deux bêtes, descendant aussitôt, allèrent s'égayer dans le logis. Le chat se dépêcha vers le foyer et renversa la jarre de cuivre qui s'y trouvait. Le coq s'affaira à labourer les cendres de ses ergots avec tant d'entrain que les flammes furent bientôt mourantes. Mahtumsula, redescendue à son tour, découvrit le feu désormais éteint et remonta complètement abattue s'asseoir sur la terrasse où, désemparée, elle fondit en larmes. Et c'est alors que, sur sa droite, se firent entendre les aboiements d'un chien et que l'on vit, sur sa gauche, s'élever une fumée. Mahtumsula, que la perspective de ne pouvoir retrouver de sitôt du feu inquiétait, prenant la direction d'où s'élevait de la fumée, se dit : « Quoi qu'il arrive, j'en aurai le cœur net. » Après avoir longtemps marché, elle atteignit une baraque dont la cheminée crachait une épaisse fumée. Alors qu'elle jetait un œil vers l'intérieur, elle aperçut une vieille dame. Mahtumsula, sans oublier de saluer son aînée comme il se doit, « Assalamu aleikum », pénétra dans la petite pièce. La vieille voulut absolument connaître l'identité de la jeune femme, ainsi que les raisons de sa visite. Mahtumsula lui raconta avec force détails tout ce qu'elle voulait savoir. La vieille fit alors une chose inattendue, demandant à la jeune femme de lui présenter ses deux

maines. Alors elle versa, dans les paumes ouvertes, deux poignées de cendres et de grains de millet, puis, ayant allumé à l'aide de quelques braises de son foyer un petit morceau de bouse séchée, elle le piqua au bout d'une branchette, qu'elle fit mordre entre ses dents bien serrées à la jeune visiteuse. Enfin, elle lui dit :

— Sème tout au long de ta route les cendres et le millet que je t'ai donnés, et surtout ne regarde pas en arrière.

Mahtumsula fit alors exactement comme la vieille femme le lui avait enseigné, sans plus marquer attention au fait que nos fameux grains de millet avaient tracé sur le sol le chemin menant de la vieille baraque jusqu'à la demeure de nos deux jeunes gens. Ce que Mahtumsula ignorait encore, c'est que cette aimable vieille femme se trouvait en réalité être la terrible Yalmaghouz, horrible sorcière aux sept têtes grimaçantes. Mahtumsula, dès son arrivée avec sa bouse qui braisait au bout de sa branchette, raviva le foyer et prépara une marmite pour la cuisson d'un gros plat de viande. Le soleil se coucha, les ombres s'allongèrent, et lorsque la nuit fut totalement installée, la vieille et terrible Yalmaghouz à sept têtes se présenta à la porte de la maison et demanda :

L'héroïque Fer-pur, est-il en sa demeure ?  
 Son cheval pur-sang, est-il en l'écurie ?  
 Son sabre acéré, l'a-t-il mis au crochet ?  
 Son faucon bien affaité, est-il à son perchoir ?  
 Son fin limier, est-il à sa porte ?

Mahtumsula, qui avait bien entendu la voix de la vieille, répondit sans pour autant indiquer sa présence vers l'extérieur :

L'héroïque Fer-pur n'est point en sa demeure,  
 Son cheval pur-sang n'est point en l'écurie,  
 Son sabre acéré il ne l'a point mis au crochet,  
 Son faucon bien affaité n'est point à son perchoir,  
 Son fin limier n'est point à sa porte.

À l'instant même, la terrible vieille, sans plus dissimuler ses sept affreuses têtes, pénétra en coup de vent dans la maison, commença par engloutir toute la viande qui était à cuire dans la marmite, puis, saisissant Mahtumsula par ses longs cheveux pour la suspendre au plafond, elle entreprit de sucer longuement son sang par la plante de ses pieds qu'elle avait percée. Au moment de partir, elle lui dit d'un ton menaçant :

— Ne raconte à personne que je suis venue ici, sans quoi tu ne pourras m'échapper.

Mahtumsula resta muette de terreur. Le lendemain soir, alors que la nuit venait de tomber, la terrible vieille aux sept têtes éructantes et sifflantes était de retour. Après avoir avalé tout ce qu'elle pouvait se mettre sous la dent dans la maison, elle fit subir à Mahtumsula le même sort que la veille, suçant longuement son sang par la plante de ses pieds. Ce manège effroyable se répéta à l'identique plusieurs nuits d'affilée.

Mahtumsula, aux joues empourprées de grenade, à la grâce d'une fleur délicate, dépérissait de jour en jour, se fanait, son teint tirant désormais sur le jaune safran. Au bout d'une semaine, à son retour de la chasse, Fer-Pur fut, à la vue de sa cadette, frappé de stupeur. La pâleur de la jeune femme ne manqua pas d'éveiller sa suspicion, tant il eût semblé qu'elle sortait d'une année de convalescence. Il l'interrogea :

— Écoute, Mahtumsula, je m'étonne de te retrouver, après sept jours seulement, si pathétiquement amaigrie, diminuée et affaiblie à l'extrême. Qu'est-il advenu de toi ? Où réside la cause de telles affres ?

Mahtumsula, qui ne pouvait plus retenir ses larmes devant son grand frère, lui raconta avec force détails les faits et gestes de la vieille. Fer-Pur, prodigieusement hors de lui à l'écoute de ce récit, s'exclama : « Si je n'anéantis pas ce serpent à sept têtes, que je me voie déchu de toute dignité. » Il prêta ainsi serment sur son honneur.

— Écoute ma sœur, que personne ne sache rien de mon retour. Je ferai le guet derrière la porte. Si la vieille revient me demander, répond-lui comme à ton habitude que je ne suis pas rentré.

Puis, il s'adressa comme suit à son destrier, son faucon et son chien, qui l'écouterent avec grande attention :

— Écoutez, mes fidèles animaux, si la vieille venait à faire apparition, restez silencieux, faisons en sorte de trouver une ruse en vue de la capturer.

Ainsi, l'héroïque Fer-Pur revêtit son torse d'une épaisse cotte de maille à sept couches, revêtit sa fière tête d'un lourd casque de guerre, puis saisissant son sabre acéré en son poing, il prit position derrière la porte.

Peu de temps après, la vieille débarqua, se tint à la porte. Or, ne voilà-t-il pas que son cœur s'en mêle, s'emballe et trépide, son corps est saisi de tremblements irrépessibles. Elle se dit donc : « Aujourd'hui, il me semble bien que Fer-Pur est de retour, il va falloir m'en retourner », cependant sa rapacité la retint encore de revenir sur ses pas. Aussi, resta-t-elle un moment à délibérer avec elle-même : « Je m'en vais demander si Fer-Pur est là. S'il est présent, je filerai au plus vite, dans le cas contraire tout ira dans mon intérêt. » Enfin, s'approchant de la porte :

L'héroïque Fer-Pur, est-il en sa demeure ?  
 Son cheval pur-sang, est-il en l'écurie ?  
 Son sabre acéré, l'a-t-il mis au crochet ?  
 Son faucon bien affaité, est-il à son perchoir ?  
 Son fin limier, est-il à sa porte ?

Demanda-t-elle, à quoi répondit Mahtumsula :

L'héroïque Fer-Pur n'est point en sa demeure,  
 Son cheval pur-sang n'est point en l'écurie,  
 Son sabre acéré il ne l'a point mis au crochet,  
 Son faucon bien affaité n'est point à son perchoir,  
 Son fin limier n'est point à sa porte.

Le cœur de la vieille ralentit, finissant progressivement par retrouver sa stabilité, c'est alors que l'air sembla vibrer, saturé de sif-

flements, renâclements, beuglements, grognements, autant de sons infernaux qu'émettaient les sept horribles têtes. La vieille se garda pourtant d'entrer :

— Hé Mahtumsula ! Ton frère a bien l'air d'être de retour, je sens très bien de l'intérieur de ta maison une odeur, celle d'une toute autre personne.

Ce à quoi Mahtumsula répondit avec aplomb :

— Mon frère aîné Fer-Pur n'est pas encore de retour, si ce n'était le cas alors son cheval pur-sang ne serait-il pas en son écurie, son sabre acéré ne serait-il pas à son crochet, son faucon bien affaîté ne serait-il pas à son perchoir, son fin limier ne serait-il pas à sa porte ?

— Tu me mens ! Je suis presque certaine que Fer-Pur est là, à se cacher quelque part, je peux sentir une odeur humaine, répliqua alors la vieille.

— Tôt ce matin, j'ai lavé les affaires de mon frère, ses chemises et pantalons, ensuite j'ai déversé l'eau de lessive dans la cour, voilà d'où provient cette odeur.

Une fois qu'elle eût entendu cela, la vieille franchit la porte de la demeure. Comme à son habitude, l'agrippant brutalement par ses longs cheveux, elle suspendit Mahtumsula au plafond et alors qu'elle s'apprêtait à sucer le sang de la plante de ses pieds, Fer-Pur bondit hors de sa cachette et lui asséna un grand coup de sabre. La vieille vit alors l'une de ses têtes partir à la volée. Elle laissa échapper un grand hurlement, et se précipitant rageusement sur le héros :

— Toi, tu viens de me trancher une de mes très chères têtes, comment vas-tu à présent te défendre de ses six sœurs ?

Un combat démentiel s'ensuivit tout au long de la nuit puis d'une première journée, quand Fer-Pur réussit d'un revers à envoyer voler une deuxième tête. Il était par ailleurs parvenu à bloquer toute issue à la terrible vieille, qui s'épuisait à vouloir s'échapper vers l'extérieur. Leur sauvage empoignade ne connaissait aucun répit, s'étirant sans trouver cesse. La lutte effrénée se poursuivit une nouvelle nuit, faisant de nouveau rage une troisième journée. Soudain, Fer-Pur décrocha du cou de la vieille, l'envoyant voler, une troisième tête. La vieille blessée, décapitée par trois fois, ne se cramponna à son adversaire qu'avec plus

grande âpreté. Fer-Pur en profita pour trancher une quatrième tête. La vieille cherchait désespérément à esquiver les courageux assauts du preux, en se lançant en toute précipitation d'un côté à l'autre de la pièce. Fer-Pur fut plus rapide et abattit son sabre sur une cinquième tête. La vieille désormais en arrivait au bout de ses forces, ses yeux éberlués de terreur. Alors qu'elle cherchait désormais à s'enfuir par la porte, Mahtumsula lui bloqua le passage, armée elle aussi d'un sabre. Enfin, Fer-Pur d'un coup expéditif envoya rouler dans un coin la sixième tête de la vieille. À présent, il ne lui restait qu'une toute dernière, une septième tête, celle que l'on connaît sous le nom de « Corne de vent ». Une septième tête complètement désemparée, qui aussitôt se changea en tourbillon pour filer l'instant d'après par une brèche du toit, et qui en sifflant prit la poudre d'escampette :

— Ah Mahtumsula, que diable, arrête-toi ! Par mes grands diables, arrête-toi !

L'héroïque Fer-Pur enfourcha son pur-sang et il partit à la poursuite de la terrible vieille, qui se débinait avec sa toute dernière tête. Entre-temps, Mahtumsula avait pris soin de lâcher le chien à ses trousses, le fin limier de Fer-Pur. Lequel rattrapa bientôt la vieille, ne laissant à celle-ci d'autre choix que de reprendre le combat. Quand, rejoignant la bataille, le chien bondit et saisit par le mollet la vieille, de sa puissante mâchoire il en fit de la chair à pâté. Notre héros ramassa alors la toute dernière tête, la septième, et rentra satisfait.



Ainsi, frère et sœur pouvaient de nouveau vivre heureux, sereins et calmes pendant encore quelques temps. Mahtumsula retrouva peu à peu ses couleurs et ses esprits. Elle était devenue une souple et belle jeune femme au visage de pleine lune, aux yeux malicieux, aux paroles tendres et douces, aux cheveux et aux sourcils d'ébène, tant et si bien que tous ceux qui croisaient son chemin perdaient momentanément esprits et facultés.

Un jour, Fer-Pur, qui s'ennuyait des vastes espaces, décida de repartir en chasse, et s'adressant à Mahtumsula, il lui dit :



— Écoute, ma sœur, je repars en chasse. Ne sors sous aucun prétexte de la maison, ne va jamais peigner tes cheveux sur les bords de la rivière.

Fer-Pur fit ses adieux à sa sœur, qui, ayant désormais en mémoire les conseils de son frère, se garda bien de sortir à l'air libre pendant quelques jours. Mais comme elle allait en se languissant, elle s'aventura à l'extérieur, et entreprit de se peigner tout en contemplant la belle eau claire du canal à sa porte. Or ne fallut-il pas que plusieurs de ses longs cheveux d'ébène ne tombent dans les flots et qu'emportés par le courant, se retrouvent dans les eaux d'un lac, en plein territoire du royaume mongol de Chansou. En cette même heure, Ozmoukh, fils du fier monarque Chansou, accompagné des meilleurs éléments de la garde royale, se reposait sur les rives de ce lac. Ne fallut-il pas alors qu'atteignant la rive, il aille se laver le visage à l'eau fraîche du lac, et que des cheveux, portés jusque-là par le courant, restent accrochés entre ses doigts. Le prince fut émerveillé par la longueur et la noirceur d'ébène de ceux-ci. Il dit alors à ses gardes :

— Quels longs cheveux, à qui peuvent-ils bien appartenir ?

— Oh, mon prince, ce sont les cheveux de la belle Mahtumsula, qui séjourne sur les rives de la rivière Ili. Du dénommé Fer-Pur, qu'aucun brave n'arrive à égaler, elle est la cadette, répondirent les gardes.

Ozmoukh, sans jamais avoir de ses yeux vu Mahtumsula, s'éprit de la jeune femme, rendant les armes devant son charme. Rassemblant rapidement les grands féodaux, qu'il avait sous ses ordres, il souhaita tenir conseil. De nombreux soldats formèrent leurs bataillons et prirent la route pour enlever la belle et la présenter devant le jeune prince. Après plusieurs jours de route, arrivant à destination, ils encerclèrent la demeure de Fer-Pur. Mahtumsula, qui entendait bien leur résister, monta sur la terrasse et leur tint ce discours :

— Écoutez, soldats, à quoi ne vous abaissez-vous pas ? Qu'autant d'entre vous se soient mis en branle pour enlever une faible femme, n'est-ce là preuve de lâcheté ! Comment en répondrez-vous devant mon frère aîné, lorsque celui-ci sera de retour ?

Ozmoukh enfiévré par la vue de la jeune femme, lui cria sa réponse :  
 — Écoute, Mahtumsula, remets t'en à ma volonté de ton propre chef, sans quoi je ferai en sorte que tu sois mienne par la force !

Mahtumsula n'en fut que plus indignée. Elle quitta la terrasse, car son frère avant de partir en chasse, laissant à ses soins son faucon bien affaîté, lui avait ainsi tenu conseil : « Si jamais malheur venait à t'arriver, lâche cet oiseau, où que je me trouve, il me rejoindra pour me transmettre de tes nouvelles. » Mahtumsula, faisant face aux innombrables bataillons qui prenaient en tenaille la petite maison, lâcha l'oiseau de proie qui monta haut dans le ciel. Enfin, se saisissant d'une épée, elle tenta de résister aux pillards. Elle parvint à faucher nombre d'entre eux, quand survint sur les lieux Fer-Pur, qui entre-temps avait été tenu informé. Brandissant son sabre acéré, il fut rapidement seul aux prises avec plusieurs milliers de ses assaillants, lesquels, désespérant de ne serait-ce que lui arriver à la cheville, commencèrent à refluer en vagues devant lui en remettant leur vie à la providence. Ozmoukh, furieux, interpella alors en ces termes ses soldats, qui dans leur fuite arrivaient à son niveau :

— Suffit-il donc de deux adversaires pour vous mettre ainsi en débandade ? Si vous autres tournez le dos à l'ennemi, je ne montrerai aucune pitié !

Puis prenant la tête de ses troupes, il tenta de renforcer le front et, menant après lui dix de ses hommes les plus vaillants, ils se précipitèrent d'un même élan sur Fer-Pur. Les lances et les sabres s'entrechoquaient et s'en élevaient de grosses étincelles comme de la pierre d'un briquet. Cependant, aucun des adversaires ne parvenaient à soumettre l'autre, ce que voyant Mahtumsula, elle s'ébroua, en prise à un violent émoi : « Fasse que mon frère ne se blesse, pourvu que je périsse aussitôt plutôt que de voir sa taille entamée. » S'adressant à son aîné par-delà le chaos des armes, elle lui cria :

— Mon cher frère, nos ennemis sont innombrables et implacables, je t'en conjure, retire-toi de cette bataille. S'il faut que je meure, que mon sacrifice permette de garder ta vie sauve !

Ce à quoi Fer-Pur répondit :



— Sœurette, ne t'en fais donc pas pour moi. Se présenter au combat contre moi équivaut à une mort certaine. Je ne peux me séparer de toi mon amie, ma chère. Aussi, je ne me retirerai jamais de cette bataille.

Alors que les premiers bataillons de Ozmoukh se brisaient, ne laissant que peu de survivants sur le champ de bataille, un renfort de troupes fraîches envoyées à la relève s'élançait dans un fracas invraisemblable, brandissant dénudés dans la lumière solaire leurs sabres acérés et lances effilées. Ajustant flèches à leurs arcs, ils enserrèrent Fer-Pur comme un vol de corbeaux noirs. Ozmoukh, profitant de cette opportunité, s'empara de Mahtumsula et la ligotant solidement, l'emporta pieds et poings liés. Fer-Pur, empreint d'une rage froide, se défendit sept jours, sept nuits, et en arriva à décapiter sans aucune exception jusqu'au dernier de ses assaillants, envoyant leurs têtes s'empiler sur le sol. Il regarda de part et d'autre, et ne put voir Mahtumsula nulle part. Sa rage ne fit qu'enfler, alors, enfourchant son pur-sang, il s'élança à la recherche de sa cadette chevauchant à travers steppes et déserts. Poursuivant sa quête, il vint à traverser la rivière Ili et s'arrêta en un lieu des montagnes Tékesse, connu de par la région comme les Monts Verdoyants. Les habitants reçurent avec tous les honneurs ce héros dont la réputation tenait déjà de la légende. Aussi Fer-Pur choisit-il de rester en ces lieux. Il se fit éleveur et il ne lui fallut pas longtemps pour considérablement s'enrichir. Cependant, les biens accumulés ne trouvaient grâce à ses yeux, tant ses pensées étaient concentrées sur sa sœur Mahtumsula. Ses yeux s'emplissaient de larmes jour et nuit. Aussi, à force de se lamenter, Fer-Pur perdit-il l'usage de ses yeux, qui, s'assombrissant, le laissèrent aveugle.

Or, de Mahtumsula qu'était-il advenu ?

Ozmoukh s'étant emparé pour de bon de la belle, l'emmena en son palais. Faisant donner noce pendant quarante jours et nuits, il l'épousa de force. Un certain nombre d'années passèrent et elle donna le jour à deux garçons, tous deux fils de son agresseur. Malgré tout, elle continuait à rêver de retrouver son frère aîné, et cherchait par tous moyens à se dérober de l'emprise de son ravisseur d'époux.



Un jour, Mahtumsula se rendit devant le trône pour demander à sa majesté l'autorisation de se rendre en promenade sur les bords de la rivière. Le souverain se dit en son for intérieur : « Mère de mes deux enfants, n'est-elle pas aujourd'hui totalement sous mon emprise », et il donna son accord. Or, il y avait dans le royaume Sanchou un étalon, que le roi se réservait en personne, interdisant à quiconque de le chevaucher. Mahtumsula le choisit, et prit la route de la rivière en compagnie de quarante servantes et de quarante gardes royaux. Ils ne marquèrent aucune halte en chemin et ne s'arrêtèrent qu'en arrivant sur les rives d'Ili. Puis, ayant dressé de nombreuses tentes en rangs, ils entreprirent de préparer toutes sortes de plats, ainsi eût-on tôt fait de remplir de lait fermenté et alcoolisé quantité d'outres cousues dans la panse de moutons. Un fantastique banquet débuta. Mahtumsula versa de ses propres mains le lait fermenté dans des récipients de bois, qu'elle remplit à ras bord pour les présenter à chacune des personnes de sa suite, servantes et gardes. Ainsi eût-elle tôt fait d'enivrer l'ensemble de sa compagnie. Puis profitant de l'ivresse générale, elle sauta en selle de son fameux étalon et, franchissant la rivière Ili, elle rejoignit la rive opposée. Les gardes, terrifiés à l'idée de la colère du roi et désireux de sauver leurs propres têtes, se précipitèrent à sa poursuite en direction de la rive. Cependant, leurs montures refusèrent de suivre la fugitive dans les eaux. En effet, hormis ce fantastique étalon royal, sur lequel était montée Mahtumsula, il ne saurait y avoir animal qui puisse à la nage traverser tel courant.

Désespérés, les gardes crièrent à Mahtumsula :

— Écoute, Mahtumsula ! Reviens sur notre rive, serait-ce que tu souhaites faire de tes fils deux orphelins ?

— Si vous m'apportez en ces lieux mêmes mes deux fils, je traverserai en sens inverse la rivière, leur répondit Mahtumsula.

Les gardes se précipitèrent au palais royal pour y chercher les deux garçons. Il faut savoir que l'aîné des deux héritiers royaux s'appelait « Akar », c'est-à-dire « Flottera » alors que le cadet était prénommé « Chöker », à savoir « Coulera ». Les voyant arriver, Mahtumsula dit aux gardes :

— Jetez mon fils aîné à la rivière, ce spectacle sera insupportable à ma vue et je traverserai ces eaux à sa rencontre.

Les gardes laissèrent le courant emporter à toute vitesse « Flotte-ra », pourtant Mahtumsula resta sans réaction, sans quitter sa place. Alors les gardes se dirent : « Mahtumsula adore son fils cadet. Si nous le jetons lui aussi à l'eau, elle se lancera cette fois dans la rivière pour tenter de le sauver », et ils lancèrent « Coulera » dans la rivière. L'enfant, à l'instant même où il toucha la surface tourmentée des eaux, disparut dans les profondeurs de la rivière. Mahtumsula en fut affreusement affectée, cependant elle ne se départit à aucun instant de son désir de retrouver son frère adoré, Fer-Pur.

— Hé, bande de brutes sans pitié ! Je ne laisserai aucun d'entre vous profiter de ma descendance, c'est ainsi que j'ai trouvé le moyen d'accomplir mon vœu, cria-t-elle aux gardes, puis lançant son cheval au galop elle s'éloigna rapidement. Les gardes, incapables de traverser la rivière, retournèrent accablés par leur impuissance au palais.

Mahtumsula poursuivant sa route, traversa maintes steppes, franchit maintes montagnes et arriva sur les lieux d'un magnifique pâturage d'altitude. Alors qu'elle regardait de toutes parts, elle vit qu'une multitude de chameaux paissaient en ces parages. Elle demanda donc aux chameliers :

— À qui sont ces chameaux ?

— Ce sont les chameaux de Fer-Pur l'aveugle, lui répondirent les chameliers.

— Comment se fait-il, qu'il soit devenu aveugle ? Leur demanda Mahtumsula.

— Des gredins ont emporté sa sœur lors de razzias, cela lui a causé un tel chagrin que ses pleurs incessants l'ont rendu aveugle.

— Où demeure-t-il en ce moment ?

— Nous l'ignorons, répondirent les chameliers.

Mahtumsula reprit la route. Peu de temps après, elle découvrit sur son chemin une multitude de chevaux. Alors qu'elle interrogeait leurs gardiens, elle en obtint exactement les mêmes réponses. Peu de temps après, elle rencontra de grands troupeaux de vaches, de moutons, les

bergers répondirent à l'identique à chacune de ses questions. Enfin, Mahtumsula interrogea un gamin, qui se trouvait à l'autre bout du pâturage affecté à la garde des veaux :

— Mon cher petit frère, où se trouve à présent le héros Fer-Pur ? Dis-le moi, le supplia Mahtumsula.

— Fer-Pur l'aveugle se trouve actuellement dans un lieu que l'on appelle Altun Arishang.

— Je suis la sœur cadette de Fer-Pur. Pourrais-tu m'accompagner jusqu'à mon frère ? le supplia de nouveau Mahtumsula.

— Je ne peux me séparer de mon troupeau, que ferais-je si mes veaux se perdent ? refusa le gamin.

— S'il en est ainsi, je veillerai personnellement sur ton troupeau. Tiens, prends maintenant cette pomme. Si Fer-Pur le héros se refuse à croire tes paroles, ses yeux retrouveront la clarté lorsque tu les froteras avec cette pomme, lui dit-elle en lui donnant en main propre une pomme.

Le petit berger prit la route emportant la pomme. Arrivant auprès du héros Fer-Pur, il lui transmit des nouvelles de Mahtumsula, Fer-Pur ne voulut rien en croire. Alors, le petit berger récita :

*La pomme d'Almutiyar,  
Dans la sacoche de Mahtumsula.  
Si Mahtumsula n'était pas en ces lieux,  
D'où proviendrait-elle, cette sacoche ?*

Et il frota la pomme contre les paupières de Fer-Pur, aussitôt les yeux de celui-ci se dessillèrent. Fer-Pur remercia chaleureusement le petit berger, puis il se rendit en sa compagnie auprès de Mahtumsula. Frère et sœur fondirent en larmes en se voyant, ils s'enquirent des nouvelles l'un de l'autre et se consolèrent de leur immense chagrin. Puis ils vécurent heureux et dans la paix. ■



Recevez toute l'Asie  
en traduction chez vous!



Tous nos numéros sont disponibles  
à la commande sur notre site:  
[www.editions-jentayu.fr](http://www.editions-jentayu.fr)





Marwayit  
2022 #tapiz

## Huit berceuses

Ces berceuses ont été collectées et enregistrées par Mukaddas Mijit entre juin et août 2010 dans la région ouïghoure, dans le cadre d'une mission de collecte de berceuses et de chants d'enfants dans le monde musulman coordonnée par Chérif Khaznadar et Pierre Bois, sous la direction du ministère de la Culture et du Tourisme de l'Autorité d'Abou Dabi. Les noms des chanteuses et de leur ville (quand disponibles) apparaissent en exergue des textes.

### 1. Patigül Hizim, à Ghulja

À mon réveil, c'était déjà l'aube, mon bébé

*Qopsam seher boluptu elley<sup>1</sup>,*

Je suis remplie de chagrin, mon bébé

*Ichim ghemge toluptu elley,*

De la cruauté de ce monde,

*Bu dunyaning rehmidin (rehimsizlikidin)*

Je suis remplie de dégoût, mon bébé.

*Konglum bizar boluptu elley.*

### 2. Sudiye Mehmet, à Hotan

Tu es né dans la nuit obscure, mon petit bébé,

*Qara tunde tughuldung elley balam elley*

---

<sup>1</sup> *Elley* peut avoir plusieurs significations. Ce mot veut dire « bébé », mais il peut aussi signifier l'acte d'endormissement de l'enfant. Cela peut se traduire en français comme : chouchouter ou bercer l'enfant pour l'endormir. Ici, il est traduit par « bébé » pour garder une cohérence dans la traduction des poèmes.

Tu t'es fait attacher dans ton berceau, mon petit bébé<sup>2</sup>.

*Böshugungge boghuldung elley balam elley*

Notre époque est si injuste, mon petit bébé,

*Zaman shundaq tar iken elley balam elley*

Les pauvres sont si misérables, mon petit bébé.

*Yoqsul shundaq khar iken elley balam elley*

C'est nous qui faisons du battage, mon petit bébé,

*Bizler sorsaq kham'manni elley balam elley*

Le riche ne nous donne même pas de paille, mon petit bébé.

*Bay bermidi samanni elley balam elley*

Quand le riche rote de plénitude, mon petit bébé,

*Bay kikirse qosaq toq elley balam elley*

On pleure de l'absence des miettes, mon petit bébé.

*Biz zarlaymiz kipek yoq elley balam elley*

Tu n'as pas eu assez de lait, mon petit bébé,

*Toyalmiding sutumge elley balam elley*

J'ai versé des larmes sur toi, mon petit bébé.

*Yashlar toktum ustungge elley balam elley*

Inutile de nous lamenter, mon petit bébé,

*Nale qilsaq bikarken elley balam elley*

On ne devrait pas naître, mon petit bébé.

*TughulmisAQ bolarken elley balam elley*

Que Dieu nous jette un œil, mon petit bébé,

*Huda bizge baqsichu elley balam elley*

Qu'il voit nos misères, mon petit bébé.

*Halimizni körsichu elley balam elley*

Inutile de nous lamenter, mon petit bébé,

*Nale qilsaq bikarken elley balam elley*

On ne devrait pas naître, mon petit bébé.

*TughulmisAQ bolarken elley balam elley*

---

<sup>2</sup> Traditionnellement, on emmaillote le nourrisson dans des tissus qu'on attache au lit.

Mon petit bébé, bébé, bébé.

*Elley balam elley elley, elley.*

La lune arrive au-dessus du *tonur*<sup>3</sup>, mon petit bébé.

*Tonur beshigha ay keldi elley balam*

L'ombre de ton père arrive à la maison, mon petit bébé.

*Dadingizdin say keldi elley balam.*

La lune arrive au-dessus du *tonur*, mon petit bébé.

*Tonur beshigha ay keldi elley balam,*

Le pain arrive enfin à la maison, mon petit bébé.

*Oyge emdi nan keldi elley balam.*

### 3. Nigare Abdurishit, à Ghulja

Dans l'obscur passé, mon petit bébé,

*Otmush qara zulmetté elley balam elley,*

On n'avait même pas de paille à manger, mon bébé

*Yeydighangha kipek yoq elley balam elley.*

Notre époque est si étroite, mon petit bébé,

*Jahan shundaq tar iken elley balam elley,*

Les pauvres sont si misérables, mon petit bébé.

*Yoqsul shundaq khar iken elley balam elley.*

Notre époque est si étroite, mon petit bébé,

*Jahan shundaq tar iken, elley balam elley*

Les pauvres sont si misérables, mon petit bébé.

*Yoqsul shundaq har iken elley balam elley.*

Que l'aube lumineuse vienne à nous,

*Bizningmu tag atsiken elley balam elley,*

Que le soleil nous sourie,

*Quyash kulup baqsiken elley balam elley.*

Que tu grandisses dans le bonheur, mon enfant.

*Behit ichip chong bolsang elley balam elley,*

---

<sup>3</sup> Four à pain ouïghour en terre cuite.

Que tu sois clairvoyant en grandissant, mon enfant.

*Eqil tipip chong bolsang elley balam elley.*

Que l'aube lumineuse vienne à nous, mon petit bébé,

*Bizningmu tang atsiken elley balam elley,*

Que le soleil nous sourie, mon petit bébé.

*Quyash kulup baqsiken elley balam elley.*

#### 4. **Rahime Ghulamidin, à Ghulja**

Mon bébé blanc, dormant dans le berceau blanc

*Aq bopem, aq boshukte yat bopem,*

En jouant avec les filles, es-tu parti à un mariage ?

*Qizlar bilen oynaship, toygha ketken aq bopem,*

Où est parti mon bébé ?

*Mening balam nedikin,*

Joue-t-il avec les filles dans ce mariage ?

*Toyda qizlar bilen oynawatamdikin.*

*Elley balam elley,*

Ferme tes yeux mon étoile,

*Jum (yum) kozungni yultuzum,*

Ferme, ferme tes yeux mon étoile.

*Jum jum kozungni yultuzum.*

Les étoiles sont parties dans la montagne,

*Yultuzlar tarqap ketti, Alla balam alla.*

Mon bébé ne dort pas encore, ferme tes yeux

*Sen tehi uhlimumung, jum kozungni qunduzum,*

Ferme tes yeux mon étoile.

*Jum jum kozungni yultuzum.*

En sautant de montagne en montagne

*Taghdin taghqqa sekriship*

Il joue mon petit mouton.

*Oynar mening qozuchughum.*

## 5. Hejer Qadir, à Ghulja

Mon petit bébé, mon petit bébé,

*Elley balam elley balam elley,*

Je me lève, il est déjà le matin mon enfant

*Qopsam seher boluptu elley,*

Je suis remplie de chagrin mon enfant

*Ichim ghemge toluptu elley,*

La cruauté de ce monde,

*Bu dunyaning rehmidin (rehimsizlikidin)*

Me remplit de dégoût.

*Konglum bizar boluptu elley.*

*Refrain :*

Mon petit bébé, mon petit mouton blanc

*Elley balam, appaq qozam elley*

Mon petit bébé, mon joli mouton

*Elley balam chirayliq qozam elley*

Mon petit bébé, mon petit mouton blanc

*Elley qozam appaq qozam elley*

Mon bon enfant, ma vie.

*Appaq balam, appaq balam, jinim balam elley*

Joli mouton mon enfant,

*Chirayliq qozam elley.*

Mon enfant, mon enfant.

*Elley balam elley balam elley.*

## 6. Hejer

Mon bébé, mon bébé, endors-toi mon bébé.

*Elley elley elley uhla balam elley*

Tu es l'eau pure, mon petit bébé

*Suning suziki balam elley*

Tu es le parfum des fleurs, mon petit bébé

*Gulning puriqi balam elley*

Tu es la prunelle de mes yeux, mon petit bébé

*Közumning gohuri balam elley*

Tu es le sucre sur ma langue, mon petit bébé

*Tilimning tatligi balam elley*

Tu es le plus brave de tous les enfants, mon petit bébé

*Hemme ballardin batur balam elley elley*

Tu écraseras les montagnes, mon petit bébé

*Taghlarni talqan qilidighan balam elley*

Tu couvriras les jardins des fleurs, mon petit bébé.

*Baghlarni bostan qilidighan balam elley elley*

Quand tu es né, les pierres des montagnes

*Sen tughulghanda taghlardin tashlar*

Se sont jetées du sommet avec joie, mon petit bébé

*Hoshlighidin yumulughan balam elley*

Les rivières et les océans se sont mis à jaillir comme des fontaines

*Dingiz deryadiki sular puntan (fontan) bolghan balam elley*

Sois intelligent, mon petit bébé

*Eqilliq bol balam elley elley*

Sois travailleur, mon petit bébé

*Ishchan bol balam elley elley*

Tu es ma fierté, mon petit bébé

*Mening pehrim balam elley*

Sois la fierté de ton peuple, mon petit bébé

*Yurtunning shohriti bolghin balam elley*

À travers tes yeux de mouton et tes sourcils noirs

*Qara qahsliringidin bota kozliringidin*

On te reconnaîtra comme Ouïghour.

*Uyghur dep tonuydu elley*

## **7. Ibadetgül, à Kashgar**

Je dois endormir mon petit bébé, *elley*

*Men balamni elley etsem bolmadiki elley*

Mon petit bébé, *elley*

*Elley balam elley, elley*

Des larmes coulent de mes yeux

*Kozlirimdin yashlar ahturup*

En te prenant dans mes bras, *elley elley elley*

*Baghrimgha bisip, elley elley elley*

Nous nourriras-tu, quand tu seras grand, *elley*

*Chong bolghanda bizni baqamdikin dep elley*

J'ai lié les nuits aux aubes, *elley*

*Kichilerni tanggha ulutup elley*

Nous nourriras-tu, quand tu seras grand

*Chong bolghanda baqamdikin,*

T'occuperas-tu de nous, quand tu seras grand, *elley*

*Chong bolghanda hever alamdikin dep elley*

Ah mon bébé,

*Hey balam elley balam*

Oh mon bébé, mon bébé, *elley*

*Way balam elley balam elley*

Ah mon bébé Mevlanjan

*Hey balam mevlanjan elley*

Ah mon enfant Mevlanjan, *elley, elley*

*Way balam mevlanjan, elley, elley*

Mon bébé, *elley*, mon bébé, *elley*

*Elley balam elley, elley balam elley elley*

Je chante pour que mon bébé s'endorme, *elley*

*Men balamni elley etim elley,*

En te serrant contre mes seins, *elley*

*Kokrikimge bisip elley elley*

Je rendors mon petit bébé, mon petit bébé

*Men balamni elley etip elley, elley elley*

En espérant qu'il courra vers moi, quand il sera grand, *elley*

*Chong bolghanda aldimgha yugrep kilemdikin dep elley*

Mon petit bébé, *elley*

*Elley elley elley.*

Je rendors mon petit bébé, *elley*

*Men balamni elley etey elley*

J'ouvre mon cœur, *elley*

*Kokrikimni yirip elley*

Je te serre dans mes bras, mon bébé

*Way balam dep baghringha bisip elley*

*Elley, elley, mon bébé*

*Elley elley elley balam elley*

Mon bébé, *elley elley*

*Elley balam elley, elley balam elley elley*

Je t'élevais toute seule

*Men balamni manla baqay,*

Je t'emmenais à l'école

*Men mektepke apirattim*

Pour que tu puisses nourrir tes enfants, *elley*

*Ballirini baqamdikin dep elley*

## **8. Chimengül Awut, à Kashgar**

Mon petit bébé, *elley*

*Elley balam elley,*

Mon gentilhomme, *elley*

*Oghlan balam elley,*

Mon petit veau, *elley*

*Paqlan balam elley,*

Mon héros, *elley*

*Palvan balam elley*

Tes yeux sont comme des sources (d'eau)

*Suzuk bolaq kozingiz*

Ton visage est comme une belle étoile

*Nurluq cholpan yuzingiz*

Que Dieu te protège

*Aman qilsun hudayim*

(Que tu es un beau morceau de moi)

*Bir pachighu ozingiz*

Mon fils monte sur un (petit) cheval

*Mening balam tay minidu*

S'il ne pleure pas, la lune va sourire

*Yighlimisa ay kulidu*

Mon enfant est intelligent

*Mening balam eqiliiq*

Il sait très bien quand je l'endors

*Elley etsem bek bilidu*

*Elley, elley, elley*

Les pleurs de mon fils Beg

*Beg balamning yighisi*

Ses chants et ses rires

*Mungluq nahsha kulkisi*

Il ne sera pas en manque

*Risqini kem qilmaydu*

Car c'est Dieu qui l'a créé.

*Yaratqanken igisi*

Mon petit bébé, *elley*

*Elley balam elley*

Dors mon bébé, *elley*

*Uhlang balam elley*

Mon petit bébé, *elley*

*Elley balam elley*

Mon gentilhomme, *elley*

*Oghlan balam elley* ■

تۆت ئاياقلىق چوپۇرئات ،  
بىر كۈن ساڭا ئىپتىھان ،  
ئەھلى ئەيىلە قېرىنداش ،  
مەردانە بول قېرىنداش ،  
قۇل خوجا ئەخمەت تۆبە قىل ،  
ئومۇرۇڭ بىلەن مەنە چچەيىل .  
ئەسلىڭ بىلەن ئابۇگۈل ،  
يەنە گۆرگە كېتەر .

## Poèmes soufis

Cette série de poèmes a été collectée sur le terrain entre 2005 et 2007 dans le cadre des recherches de Master de Mukaddas Mijit<sup>1</sup>. Ils relèvent d'une transmission orale par les rituels soufis.

### 1. Sur la foi

(récité par la grand-mère de Mukaddas Mijit  
et attribué à Ahmed Yesevi<sup>2</sup>)

... Ce bas monde

*Bir shekli yirig bu dunya*

Qu'on traverse de partout

*Barche yerdin ötera,*

Il ne faut pas lui faire confiance

*Inanmegin alemge*

Car on le perdra un jour.

*Bikun qoldin ketera*

Père, mère, famille,

*Ata ana qerindash*

Où qu'ils soient partis, rends leur grâce

*Qeyer ketti shukur qil*

---

1 Mukaddas Mijit, « Le soufisme chez les Uyghur / Ouïgours de Ghulja. La voie des anciens », *Études Orientales*, no. 27-28, 1-2, Françoise Aubin, Burhan Ghalioun, Marie-Paule Hille (éd.), L'Harmattan, 2016, p. 117-160.

2 Ahmed Yesevi (Qul Khoja Ehmet) est un maître soufi d'Asie centrale du XIIe siècle et le fondateur d'une des plus anciennes confréries Yasaviyya. Il n'est pas clair si ces poèmes sont bien de lui, mais ils sont signés en faisant référence à Qul Khoja Ehmet.

Ce cheval de bois à quatre pieds galopant (Ton cercueil),

*Töt ayaqliq chupur at*

Te rattrapera aussi un jour.

*Birkun sanga yitera.*

Les amis, la famille

*Ehli eyle qerindash*

Soyez courageux, mes proches

*Merdane bol qirindash*

Repens-toi, Qul Khoja Ehmet<sup>3</sup>

*Qul Khoja Ehmet töbe qil*

Je ne sais combien d'années il te reste

*Omrung bilmem nechche yil*

Ignore-t-elle, cette fleur, tes origines,

*Esling bilmeng abu gul*

Tout retournera dans la tombe.

*Yene göрге kitera.*

Regarde à l'intérieur, tout est sombre, il n'y a pas de lumière

*Kirip korseng qarang-ghudur yoqtur chiraq*

Mais il y a un feu dans le cœur.

*Ichi nusret irur otluq piraq.*

Qui sera ton défenseur quand le Jour arrivera

*Olkun sanga kim bolghusi unda yaraq*

Enflamme-toi, jusqu'au Jour dernier.

*Ta qiyamet kunigiche yanmaq kirek.*

Qul Khoja Ehmet, sois endurant

*Qul Khoja Ehmet taqet qil*

Prends l'habitude de pleurer

*Yighlimaqli adet qil*

Même si un malheur arrive, sois patient

*Bala kelse sebri qil*

La vérité sera avec toi, Khoja Ehmet.

*Heqtin bolur Khoja Ehmet.*

---

<sup>3</sup> Signature de l'auteur ou celui à qui le poème a été destiné.

**2. La mort est le début d'une autre vie**

(récité sur le terrain par Nurjan Hapiz, 2016)

Celui qui va avec la foi (au jugement final),

*Iman bilen barghanlar*

Sera en paix au paradis.

*Jennette aman boldi*

Celui qui a perdu la foi

*Ketse qolidin iman*

Sera très mal en point

*Ehvali yaman boldi*

Tout le monde sera enterré

*Herkim kirer görige*

Tout ce qu'il y a de bien ou de mal

*Yakhshi yaman bolsun*

Deviendra évident sous la tombe.

*Görïde ayan boldi*

Quand entreront les deux anges

*Munkir Nekir kirse*

Quand ils te scruteront sévèrement

*Heyvet bilen chekcheyse*

Quand ils te demanderont qui est ton Seigneur

*Men rebbike dep sorisa*

Le doute viendra sur ta langue.

*Eyturgha guman boldi*

Que la réponse que tu prononceras

*Derseki javabini*

Te donne la foi.

*Bir jayi dinan bolghay*

Une fois dans le tombeau

*Ya bolmisa görïde*

La souffrance deviendra évidente

*Maraghush ayan boldi*

Avec Mon Seigneur généreux

*Ya, rebbim kerem bille*

Ayant la foi pour compagnon

*Hemrahi qilip iman*

Cette foi qui nous a donné la détermination

*Bizlerge qilip eqsan*

Pour cette voie spirituelle.

*Ol rahi jan boldi*

Compatissant, pleurez

*Ghemkhare yigha*

C'est Nizamidin<sup>4</sup> qui pleure.

*Yighlarki Nizamidin*

Ma mort est en face de moi.

*Aldimda ölüm bardur*

Quiconque voit la mort s'approcher

*Herkimge ölüm kelse*

Au lieu de larmes, pleurera du sang.

*Yash ornigha qan boldi.*

Mon travail n'est pas fini, mes frères

*Ishim putmes buraderler*

Jusqu'à ce que je connaisse la Loi

*Sherietni bilmigunche*

Demande à l'aimé d'être ton compagnon,

*Yarni sorap hemdem bol*

Tout au long de la vie, jusqu'à la mort.

*Ta tirikmen olgunche*

Je viens de la ville des infidèles

*Keldim shehri peqvadin*

Pour ce refuge du monde.

*Bu alemi panahgha (ou panagha)*

Finis ton travail

*Putkuzuptur ishingni*

---

<sup>4</sup> Saint soufi appartenant à la confrérie Chishtiyya, qui a vécu entre les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Voir Marc Gaborieau, « Un sanctuaire soufi en Inde : le dargâh de Nizamuddin à Delhi », *Revue de l'histoire des religions*, 4, 2005, p. 529-555.

Avant de retourner d'où tu viens.

*Kelgen yerge ketkunche*

Le but est loin, la route est difficile,

*Menzil uzaq yol qattiq*

Sois témoin dans toutes les directions.

*Her terepte shahid bol*

Maintenant que tu connais, mets-toi en marche,

*Bilip hazir qedem qoy*

Avant que ta tête ne rentre dans la tombe.

*Bashing gorge kirgunche*

Quand les deux anges entreront

*Kirgey iki malayik*

Pour te poser des questions

*Sendin sual sorghuli*

Répète la réponse

*Javabini tekrar qil*

Avant qu'ils ne te posent ces questions

*Sendin sual sorighunche*

Quand tu te hisseras hors de la tombe

*Gordin qopsang tirmi bir*

Pieds nus et tête nue

*Yalang ayaq yalang bash*

Tu resteras devant la tombe

*Gör bashida turisen*

Jusqu'à ce que les cinquante mille ans soient écoulés<sup>5</sup>.

*Ellik ming yil ötkunche*

Fais des prières durant ta jeunesse

*Yashlighingda ibadet qil*

Tu vivras jusqu'à un âge avancé

*Qerighunche korgusi*

Si tu ne fais pas cela

*Eger andaq bolmisa*

---

<sup>5</sup> Selon les récits islamiques, le jour du Jugement dernier avant de monter auprès de Dieu dure un équivalent de cinquante mille années.

Tu mourras avant.

*Sen ölürsen kongunche*

Le soleil est à l'horizon

*Neyze boyi keler kun*

La terre aussi est brûlante comme le bronze

*Yer hem mistek qizzighan*

Ton cerveau brûlera pareillement

*Mingeng shundaq qaynighan*

Comme d'une casserole, il débordera.

*Qazan okhshash tashqunche*

Où pourras-tu aller

*Neshayi bar barghuli*

Où pourras-tu t'enfuir ?

*Neshayi bar qachquli*

Tu seras devant la tombe

*Gör bashida turisen*

Jusqu'à ce que passent cinquante mille années.

*Ellik ming yil putkunche*

Repens-toi, Qul Khoja Ehmet

*Qul Khoja Ehmet töbe qil*

C'est la bonne occasion

*Hala purset ghenimet*

Aller dans l'au-delà sans te repentir

*Töbisiz akhretke*

Partir sans te repentir est très mauvais.

*Tobisiz ketken yaman*

La rose fleurit au printemps

*Gul achilur tabustan*

Elle meurt quand vient l'automne.

*Khazan qilur gorustan*

Même les rois du monde

*Yer yuzige padishah bolsang*

Seront sous terre un jour

*Yatar yering goristan*

Tu es un dépôt pour ce monde  
*Amanetsen dunyagha*

Si tu es intelligent, pratique  
*Aqil bolsang emel qil*

Pour celui qui ne pratique pas, ce monde,  
*Biemelge bu dunya*

Sera un désert, sache-le.  
*Biling yatqan chöristan*

Pour ce monde trompeur  
*Vapasi yoq dunyani dep*

Ne perds pas ta vie.  
*Ömrungni zaya qilma*

L'endroit où sont tes parents  
*Ata anang barghan yer*

Vas-y, c'est le cimetière.  
*Berip korgil qebristan*

Pourquoi n'écoutes-tu pas l'avertissement,  
*Nichuk ibret almaysen*

Tu ne seras pas éternel.  
*Ölmey hergiz qalmaysen*

Tu ne reviendras pas une autre fois  
*Qaytip yene kelmeysen*

Ne continue pas dans l'inconscience.  
*Ghapil yurme hey nadan.*

Le serviteur qui a entendu l'avertissement  
*Ibret alghan qulning*

Ses yeux pleins de larmes  
*Kozide yash mol bolur*

Ceux qui viennent en pleurant  
*Yighlap barghan qulgha*

Seront dans le jardin du Paradis.  
*Bihishte baghi bostan*

Ceux qui ont été guidés dans la vie  
*Bir hidayet omrini*

Par Dieu

*Allah'gha serip qilghanlar*

Dans le paradis,

*Bihishta öler bilen*

Seront heureux.

*Shanu shah bolur khendan*

Repens-toi, Qul Khoja Ehmet

*Qul Khoja Ehmet töbe qil*

C'est le moment

*Hala purset ghenimet*

Aller de ce monde à l'autre

*Dunyadin ahiretke*

Ne pas se repentir est très mauvais.

*Töbisiz ketken yamaney*

Ah, le seul Dieu

*Hey... bir allah hu...*

(suivi d'une récitation de quelques sourates)

**3. Hökmet, récitations individuelles pendant la cérémonie de *zikr***  
(récitées sur le terrain par Nurjan Hapiz, 2016)

	Toi qui n'as jamais souffert	
دېلدا زىكرىڭ بولمىسا،		<i>Way, hey, biderdiyey</i>
	Si tu n'as pas de <i>zikr</i> dans ton cœur	
تەسبەھدىن نىپايدا،		<i>Dilda zikring bolmisa</i>
	à quoi sert le chapelet	
دېلدا زوقۇڭ بولمىسا،		<i>Tesbihidin nipayida</i>
	Si tu n'as pas d'amour dans ton cœur	
سەن ئۇيغىنىڭ نىپايدا،		<i>Dilda zoqing bolmisa</i>
	à quoi sert le soupir.	
		<i>Sin uyghining nipayida</i>

Si je regarde mon entourage, tous mes frères sont déjà partis  
*Emdi baqsam yarenlirim hemme ketti*  
Et c'est la mort qui me guette les yeux et la bouche ouverte  
*Ejel közini aghzini ichip manga baqti*  
Je n'ai plus de force de la tête aux pieds, ni des genoux ni des yeux.  
*Bashtin ayagh tendin közdin quvvet ketti.*  
Dans ce désert seul, je reste stupéfié.  
*Qaldim emdi heyran bop bu chöl ara.*

ئەمدى باقسام ياره نلىرىم ھەممە كەتتى،  
ئەجەل كۆزىنى ئاغزىنى ئېچىپ ماڭا باقتى  
باشتىن باياغ تەندىن كۆزدىن قوۋۋەت كەتتى  
قالدىم ئەمدى ھەيران بوپ بۇچۆل ئارا.

Dieu !

*Yahey!*

L'esclave Ehmet a fait plus de mal que de bien

*Qul Ehmetning savabidin gunahi köp*

C'est pour cela qu'il pleure comme un chien

*Shuning uchun yig'lap yurur ittek bolup*

Seul Dieu pardonne

*Gunahimni epu qilghuchi rebbim rehub*

Me voilà seul dans ce désert, stupéfié.

*Qaldim emdi bu chól ara heyran bolup*

Je n'ai jamais connu un tel malheur

*Korgunum yoq mundaq esla balani*

Où pourrai-je trouver une consolation ?

*Qaydin tapay bu derdimge devani.*

C'est le ciel qui m'a mis dans cette difficulté,

*Pelek saldi bundaq jevri japani*

Les flammes de la mélancolie m'ont brûlé le cœur.

*Ghemning oti baghrimni peryan eyledi*

Je suis venu vers toi avec l'espoir

*Ümüt birlen dergahinggha kilipmen*

Ah, Muhammad tu es la vérité, je te crois.

*Ya Muhammad berheq seni bilipmen*

Je suis en telle difficulté

*Bu ajayip müshkül dertke qilip men*

Pardonne moi — puis il a pleuré

*Rehme qilghil didi nalan eyledi*

Le Prophète a dit — ah, mon ami ne pleure pas

*Resulla éytti — hey janiwar yighlama*

Ne te déchire pas le cœur de tristesse.

*Hesret birlе yurukungni daghlama*

L'ami, la miséricorde, mon maître

*Dost rebbim ah igem'ma*

Ah mon espoir, ma miséricorde, mon maître

*Umut uchun, ya rehman Allah, way rebbim,*

Pardonne mes erreurs, mon maître Allah.

*Xatarim kechurgin hey igem Allah*

ياموهه ميه د به رهق سپنى بليپه ن  
 بۇناجا يپ موشكول ده رتكه قليب مه ن  
 ره همه قلغل دېدى ناله ن نه يله دى  
 ره سولوللاھ ئېيتى - نه ي جانوار يغلما  
 هه سرت برله يورۇكوشنى داغلاما  
 دوست ره بىر ئاھ ئىگه ماما  
 ئومۇد ئوچۇن ياره مان ئاللاھ ئاھى ره بىر  
 خاتالار كە چورگىن هه ي ئىگه مماللاھ

Calligraphies : Ablikim Emet

#### 4. Poème pour Ramadan

Louange et dévotion

*Hemd bilen sanahi jan*

Sont justifiées par le vénérable Coran.

*Heq qildi ata quran*

La gratitude et les prières à tout instant

*Shohri bilen dua her an*

Sont justifiées par le Saint Coran.

*Heq qildi ata quran*

Le Ramadan est la noblesse du Coran

*Qurannu sherep ramazan*

Il est le remède pour la communauté de fidèles.

*Ummetke shepaetkhan*

Pour leur visage, il est l'eau du paradis

*Bashlerge suyi rizwan*

Le Saint Coran le confirme.

*Heq qildi ata quran*

Celui qui fait le Ramadan

*Kim tutsa bu ramazanni*

Celui qui le respecte.

*Terani eda eylep*

Sera l'hôte du Paradis

*Jennette bolur mehman*

Le Saint Coran le confirme.

*Heq qildi ata quran. ■*

## Défendons la langue et la culture ouïghoures !

ئۇيغۇر تىلى ۋە مەدەنىيىتىنى قوغدايلى !



### Qu'est-ce que l'Institut ouïghour d'Europe ?

Nous sommes une association à but non lucratif qui lutte pour la défense de la langue et de la culture ouïghoures !

Notre équipe est composée de personnes aux origines multiples (ouïghoure et européennes) soudées par plus de dix ans d'expérience associative à Paris et dans le reste de la France.

Nos activités incluent l'organisation d'événements culturels et universitaires ; des services de traduction et d'interprétariat ; la gestion de l'École ouïghoure de Paris ; la publication d'une revue bilingue intitulée *Regard sur les Ouïghour-e-s* ; la mise en place d'un soutien administratif pour les Ouïghour-e-s récemment arrivé-e-s en France ; ainsi que l'information et la sensibilisation du grand public concernant l'actualité en Région ouïghoure.

### Pour en savoir plus sur notre association et ses activités :

Visitez notre site web : <https://www.uyghur-institute.org/fr/>

Écrivez-nous à l'adresse : [contact@uyghur-institute.org](mailto:contact@uyghur-institute.org)

---

## LES AUTEURS

**Chimengül Awut**, originaire de Kashgar, est poétesse et éditrice. Elle a publié son premier poème en 1987, à 14 ans, et n'a cessé d'écrire jusqu'à sa détention dans un « camp de rééducation » en 2018. Elle avait reçu, en 2008, pour son œuvre poétique, le prestigieux Horse Award dédié à la littérature des minorités nationales. Au moment de son arrestation, Chimengül travaillait en tant qu'éditrice à la Maison d'édition de Kashgar. Aucun procès ni aucune sentence officielle ne sont connus à ce jour.

**Merdan Ehet'éli** est né à Hotan en 1991. Ses premiers poèmes remontent à l'école secondaire et ont participé à développer le mouvement du Nothingism dans la poésie ouïghoure (sur le Nothingism, voir le podcast: <https://www.weghurstories.com/episode-3>). Il est également traducteur, notamment de Borges et de Dickinson, du chinois vers le ouïghour; et de poèmes des Nothingistes du ouïghour vers le chinois. Parti faire des études à Chypre en 2016, il n'a jamais pu rentrer dans la région depuis. Après un long périple à travers notamment la Serbie où il a vécu entre 2018 et 2020, il vit actuellement en exil à Paris.

**Gül.Ay** est une Ouïghoure née au Sud du Xinjiang. Ayant dû quitter sa région natale, poussée par les multiples pressions subies par cette communauté musulmane, elle s'enrichit jour après jour des multiples expériences, positives comme négatives, que lui procure la vie. Sa volonté demeure, enracinée en elle, de porter haut et fort la richesse de la culture ouïghoure bien au-delà des frontières. Partout dans ce monde.

**Tahir Hamut Izzil**, né en 1969, est un poète et cinéaste originaire de Kashgar qui s'est réfugié aux États-Unis en 2017, où il vit encore. Il a reçu une éducation bilingue à Pékin, où il s'est formé à la philosophie et à la critique littéraire occidentales. Dans les années 1990, il est devenu une figure de proue de la poésie avant-gardiste ouïghoure avec son ami Perhat Tursun. Ses poèmes incluent des références à Kashgar, ses coutumes, ses expressions dialectales, et ses spécificités culturelles, et sont inspirés par les poètes soufis. Il continue à écrire depuis son exil, et a été désigné président de l'Association mondiale des écrivains ouïghours, fondée en 2018 à Istanbul en réponse aux arrestations de poètes et écrivains ouïghours en Chine.

**Mementimin Hoshur**, né en 1944 et originaire de Ghulja, a publié sa première nouvelle en 1965, après des études à l'Université du Xinjiang. Il est surtout réputé pour ses satires sociales sous formes de courtes nouvelles. Son œuvre a reçu de nombreux prix prestigieux en Chine. Son utilisation d'expressions très imagées et d'un certain humour noir pour souligner les transformations du quotidien des Ouïghours est très caractéristique de son écriture. Ses proches et amis soupçonnent qu'il est actuellement interné dans un camp.

**Gülnisa Erdal** est née dans la région ouïghoure en 1961. Elle est diplômée en langue et culture chinoises de l'Université du Xinjiang. En Chine, elle enseigne le chinois et le ouïghour comme langues étrangères. En 2017, elle a quitté sa ville natale pour commencer une vie en exil et réside actuellement à Berlin.

---

---

**Hendan** est originaire de Ghulja. Après des études de médecine à Pékin et en Malaisie, elle s'est installée en Turquie en 2013 où elle a établi l'organisation Ayhan Education pour se consacrer à l'enseignement de la langue ouïghoure auprès des enfants de la diaspora. Coupée de sa famille depuis 2017 et très marquée par la répression de Pékin dans sa région natale, elle est l'une des voies littéraires les plus actives et les plus acclamées. Ses poèmes et son dernier roman portent notamment sur la question de l'internement, la séparation de ses proches et l'expérience des femmes en période de crise politique.

**Helide Israël** est née en 1952 à Kashgar. Elle a travaillé pour la *Gazette de Hotan* puis a entrepris des études à la Faculté des langues de l'Université des Minzu de Pékin avant de publier au *Xinjiang Daily*. Elle s'est ensuite tournée vers l'édition. Ses nouvelles et essais en prose, dont les plus connus ont été réunis ou publiés sous un recueil intitulé *Les rêves du désert*, ont été largement diffusés à partir de 1985. Ils relatent des histoires, aux allures légendaires, de personnages complexes et contradictoires.

**Abduqadir Jüme Tunyuquq** a poursuivi des études à l'Université des communications à Pékin et monté une agence de publicité. Poète reconnu, il a également traduit du chinois vers le ouïghour le roman *Le sorgho rouge* du prix Nobel Mo Yan. Originaire de la région de Kashgar, ses écrits sont polymorphes, tantôt de styles et thèmes conventionnels, tantôt d'expression plus postmoderne. En 2017, son frère Memetjan Jüme, journaliste à Radio Free Asia, a annoncé son internement en camp, puis son transfert en 2020 vers différents camps de travail forcé.

**Ghojimuhammed Muhemmed** est né en 1971 à Qoshtagh, vers Guma. Il était connu en tant que poète pour son originalité et l'étendue de son travail, et son parcours atypique: ouvrier puis employé à la station de bus Hotan, il évoluait en dehors des cercles classiques des intellectuels ouïghours. Constituant l'un des corpus les plus impressionnants de la littérature ouïghoure moderne, sa poésie est parue en traduction anglaise dans *Words Without Borders*, *Harvard Review Online* et *FWJ Plus*. La publication de ses poèmes rassemblés en dix volumes a été lancée en 2016 par l'Édition nationale à Pékin, mais a été interrompue en 2017. Ghojimuhammed Muhemmed est décédé à Hotan d'un arrêt cardiaque en 2018, au moment même où de nombreux écrivains et poètes de sa région étaient envoyés dans les camps d'internement.

**Lutpulla Muttelip** est né en 1922 et se fait connaître très jeune, à l'âge de 16 ans, pour ses poèmes nationalistes. Son enthousiasme pour la révolution l'a conduit à la mort en 1945, lorsque des agents du Kuomintang l'ont condamné à mort cette même année. Il reste l'une des grandes personnalités littéraires ouïghoures du début du XXe siècle.

**Osmanjan Sawut** est né en 1945 à Manas, près de Changji, et décédé en 2013. Diplômé de l'Université du Xinjiang et spécialisé en littérature ouïghoure, ses poèmes sont traversés par l'amour du pays et de la figure maternelle. Il a aussi joué un rôle important dans la traduction de poésie chinoise vers le ouïghour.

---

---

**Adil Tuniyaz** est né en 1970, et a grandi dans une famille d'enseignants à Qaghiliq, dans la préfecture de Kashgar. Il a été diplômé de la Faculté de littérature de l'Université du Xinjiang en 1993, avant de travailler comme journaliste à la Radio populaire du Xinjiang à Ürümqi. Il a été arrêté en 2017 et son sort est depuis inconnu.

**Perhat Tursun** est né en 1969 à Atush. Après des études universitaires à Pékin, il a travaillé au Centre des arts du peuple du Xinjiang en tant que chercheur. Auteur de nouvelles, romans courts et de poèmes depuis son plus jeune âge, son style provocateur, les thèmes non-conventionnels et la sexualité explicite de ses écrits ont provoqué de nombreuses controverses qui l'ont empêché de publier au Xinjiang pendant de nombreuses années. Figure exceptionnelle et influente de la littérature ouïghoure contemporaine, il a disparu en 2018 et aurait été condamné, selon des rumeurs non confirmées, à 16 ans de prison dans le cadre des campagnes massives d'arrestation et d'internement au Xinjiang.

---

---

## LES TRADUCTEURS ET CONTRIBUTEURS

**Dil Aini** est née à Ürümchi en 1991. Elle est arrivée à Genève en 2003, où elle travaille actuellement en qualité de juriste. Passionnée par la culture et surtout la musique ouïghoure, elle pratique plusieurs instruments ethniques dont le *duttar* et le *tembur*.

**Darren Byler** est professeur adjoint en études internationales à l'Université Simon Fraser, en Colombie Britannique, au Canada. Son enseignement et ses recherches portent sur la technologie et les politiques urbaines en Chine du Nord-Ouest et en Asie du Sud-Est. Ses articles ont été publiés dans les revues et journaux *Logic*, *Guardian*, *SupChina* et *ChinaFile*, parmi d'autres. Il est le traducteur de plusieurs auteurs ouïghours, et notamment de Perhat Tursun, dont il a traduit en anglais le roman *The Backstreets*, paru aux éditions Columbia University Press en mai 2022.

**Jérémie Cantaloube** est actuellement enseignant auprès d'élèves dans le secondaire, intervenant sur les problématiques du français langue seconde ou de scolarisation, soucieux de cultures et des expériences du départ. Cette démarche fait d'ailleurs suite à une expérience personnelle de la migration, notamment un séjour en Asie centrale, au cours duquel il avoue lui-même s'être considérablement acculturé. Il a appris en autodidacte les langues de ces pays, les langues turkes : ouïghour, kazakh, kirghiz, ouzbek, et rêvait de défendre des projets de traduction au bénéfice d'un public francophone. Passionné de musique, il est aussi familier des cultures dravidiennes du Sud de l'Inde et du monde persan au sens large.

**Vanessa Frangville** est professeure en études chinoises à l'Université libre de Bruxelles où elle dirige le centre de recherche sur l'Asie de l'Est, EAST. Ses travaux actuels portent sur la production culturelle, en particulier audiovisuelle, au sein de la diaspora ouïghoure.

**Coraline Jortay** est Laming Junior Research Fellow au Queen's College de l'Université d'Oxford, où elle prépare une monographie retraçant les débats littéraires, sociaux et linguistiques qui ont entouré « l'invention » des pronoms marqués en genre en chinois dans la première moitié du vingtième siècle. Également traductrice littéraire, elle a remporté les 2e et 3e prix du Concours international de traduction de la Chine 2013 avec les nouvelles « Là-haut » de Wang Xiangfu, et « La lettre » de Liu Qingbang. Outre *Les sentiers des rêves* de Walis Nokan (Asiathèque, 2018), elle a traduit différentes nouvelles d'auteurs taiwanais tels que Kan Yao-ming, Tong Wei-ger (Jentayu, 2018), Sabrina Huang (Magellan & Cie, 2018), Shu Kuo-chih (Asiathèque, 2017), ou encore Chi Ta-wei (Asiathèque, 2020).

**Dilnur Kahar** est née et a grandi à Ürümchi. Elle a poursuivi ses études supérieures à Pékin et à Paris. Aujourd'hui, elle travaille comme interprète de conférence et vit en France, son pays d'accueil. Passionnée de voyage et de lecture, elle découvre la puissance de la poésie en participant à ce projet de traduction des poèmes et proses ouïghours.

**Léo Maillet** est doctorant en sciences sociales et a appris la langue ouïghoure à l'Inalco, à Paris. Ses recherches portent sur la vie sociale de la pâte alimentaire en Asie centrale et en Chine.

---

---

**Mukaddas Mijit** est ethnomusicologue, cinéaste et artiste ouïghoure. Elle est née à Ürümchi dans la région ouïghoure. En 2003, elle s'installe en France pour poursuivre ses études et sa carrière artistique. Elle a obtenu son Master en ethnomusicologie à l'Université Paris-Sorbonne en travaillant sur les pratiques vocales d'une cérémonie soufie de la Région ouïghoure. En 2015, elle a soutenu son doctorat à l'Université de Paris-Ouest Nanterre à la suite de travaux sur la « Mise en scène des patrimoines artistiques ouïghours ». De 2016 à 2019, elle a enseigné l'anthropologie visuelle et l'ethnomusicologie à l'Université de Toulouse Jean Jaurès. Entre 2016 et 2020, elle a participé à plusieurs projets de recherche autour de l'expressions artistiques ouïghours (la danse, la musique et les banquets conviviaux aux CND et SOAS). Depuis l'été 2021, elle est chercheuse postdoctorale à l'ULB, travaillant sur l'art visuel et la performance dans la diaspora ouïghoure. Elle continue également ses projets artistiques en Europe et aux États Unis. Elle est l'une des co-créatrices d'un projet de théâtre immersif actuellement en préparation à New York et elle prépare sa première fiction en France et en Asie centrale.

**Alexandre Papas** est chercheur en histoire de l'islam. Après des études de philosophie à l'université Paris-Sorbonne, il s'est orienté vers l'histoire, celle de l'islam, non sans avoir appris le persan, le turc, le mongol et le russe à l'Inalco. Sa thèse, effectuée au Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques, à l'EHESS, et éditée en 2005, le mène en Asie centrale, entre Kashgar (Région autonome ouïghoure du Xinjiang) et Samarcande (Ouzbékistan), sur

les pas des mystiques soufis, conseillers des sultans qui finirent par prendre le pouvoir aux XVIIe et XVIIIe siècles. Son objectif est de « *mettre au jour les relations entre politique et religieux dans les sociétés musulmanes, en mêlant histoire et ethnologie* », et en se fondant sur les enquêtes orales et les manuscrits qu'il découvre dans les bibliothèques, de l'Ouzbékistan à la Chine. Il intègre le CNRS en 2007 et consacre son deuxième livre à un courant de mystiques vagabonds de la même période, tout en poursuivant un travail plus ethnographique sur l'islam d'aujourd'hui : d'une part sur les Salars, au Tibet, « *une minuscule minorité musulmane quasiment inconnue* » à laquelle il a consacré un livre en 2011, et d'autre part dans la région ouïghoure, où il se penche sur le culte des saints.

**Dilnur Reyhan** est sociologue, enseignante à l'Inalco et présidente de l'Institut ouïghour d'Europe. Elle dirige la revue bilingue *Regard sur les Ouïghours.e.s.*

**Lou Roquet** est anthropologue et a participé à l'édition de ce recueil dans le cadre du projet « TEM-OUIGEXIL : Témoigner de l'expérience traumatique : productions culturelles ouïghoures en exil ». Ses travaux de recherche se concentrent autour du patrimoine culturel immatériel, ainsi qu'autour des questions de violences sexistes et sexuelles dans des milieux divers. Elle travaille à l'édition de publications indépendantes et enseigne actuellement l'anglais en France.

---

---

## PERMISSIONS

Les œuvres ci-dessous sont traduites et publiées avec la permission préalable de leurs auteurs :

- **LES LARMES D'ALMIKHAN** (*Almixanning köz yëshi*) d'Abduqadir Jüme Tunyuquq. Première publication in *Tengritagh* (janvier 2015).
- **NUIT COMMUNE** (*Ortaq këce*) de Merdan Ehet'éli. Première publication in *Tengritagh* (juin 2014). **L'ÉTAT** (*Dölet*), première publication in *Izdinish* (février 2020).
- **DE RETOUR DANS LES FLAMMES** (*Otning ichige qaytish*) de Hendan. Première publication in *SupChina* (mars 2019). **TOI** (*Siz*), première publication sur les réseaux sociaux (janvier 2021). **CHOIX** (*Tallash*), première publication sur les réseaux sociaux (mars 2017). **IL A ÉTÉ PRIS** (*U tutulup ketti*), première publication in *New York Review of Books* (août 2020).
- **ROUTE** (*Yol*) de Tahir Hamut Izgil. Première publication in *The Distance and other poems* (National Audio and Video Publishing House, 2016). **LA DÉLIMITATION DE FRONTIÈRE** (*Cek-cëgra*), première publication in *Bostan* (1999). **LA DISTANCE** (*Ariliq*), première publication in *Bostan* (1999).
- **SÉPARÉS À JAMAIS** 〈生离死别〉 de Gülnisa Erdal. Extrait du roman 《巴奴的救赎》 (non publié, 2021).
- **FUIR** de Gül.Ay. Nouvelle jusqu'à présent inédite (2022).

Pour les œuvres dites orphelines telles que définies selon l'article L113-10 du code de la propriété intellectuelle, un contrat d'édition et une rémunération identiques à ceux accordés aux autres auteurs publiés seront garantis à tout auteur ou ayant droit se signalant auprès de l'éditeur une fois l'anthologie publiée, et ce quel que soit le délai écoulé.

---

# Aux Éditions Jentayu

***“Un panorama unique de la littérature taïwanaise contemporaine, diverse et largement ouverte sur le monde, puisant à toutes les sources...”***  
– Pierre-Yves Baubry



***“Une architecture de proses et de poésies formant un portrait d'une littérature peu connue d'un pays mondialement touristique...”***  
– Jean-Noël Orengo

***“Une anthologie qui montre la richesse d'invention et la virtuosité de composition dont font preuve nombre d'écrivains indonésiens contemporains...”***  
– Étienne Naveau



***“Une anthologie qui n'est qu'une lucarne mais qui ouvre sur une plaine lumineuse et belle...”***  
– Marc Alaux

***“Un numéro qui vient combler un vide et présente une culture littéraire qui n'est plus limitée dans l'espace...”***  
– Gregory B. Lee



**Cinq recueils uniques et richement illustrés, disponibles sur**

**[www.editions-jentayu.fr](http://www.editions-jentayu.fr)**



Achévé d'imprimer en août 2022  
par la société Pulsio (UE).  
[www.pulsio.net](http://www.pulsio.net)  
*Dépôt légal: Septembre 2022.*